

# RAYMOND CORMIER

MES ANCÊTRES, MA VIE, MES AMOURS



**Un cormier en fruits (nom commun du sorbier des oiseaux)**

*L'arbre est dans ses fruits, les fruits sont dans l'arbre, Marilon don dé (air connu)*

***Bécancour mai 2026***



## Remerciements

Je tiens à remercier toutes ces personnes qui ont contribué, de près ou de loin, à la création de cet ouvrage :

- Mon amoureuse, Aline, qui est à mes côtés depuis plus de cinquante ans et qui a enrichi ma vie d'une multitude de façon, merci pour la mise en forme et la révision.
- Ma sœur Mireille et mon frère Guy qui m'ont aidé à retrouver des souvenirs que je pensais perdus.
- Pour leurs apports en photos et anecdotes, Louise Bécotte, Roch et Michel Cormier, Monique Cormier, Jeanne d'Arc Champoux et Jacques Duhaime. Tous ont été d'une patience d'ange face à mes questions.
- Jean-Pierre Rouleau, responsable du Carrefour d'entraide en généalogie de Patrimoine Bécancour pour ton aide en généalogie.
- À l'expert en restauration de photos, Yves Gaudet, qui a réussi à redonner du lustre aux paysages et ancêtres de photos anciennes et amochées.
- Un merci particulier à Diane Bilodeau généalogiste chercheuse infatigable, curieuse, passionnée, rigoureuse et généreuse : pour toute la documentation, tes conseils et ton apport essentiel pour la partie historique des ancêtres Cormier en Acadie et leur implantation au Québec. Sans ton aide, la partie généalogie aurait été moins crédible, j'en suis convaincu.

Finalement un merci spécial à Patrimoine Bécancour pour la mise en place du projet Mémoires vivantes dont l'objectif principal vise la création et la diffusion des mémoires de vie des Bécancourois et Bécancouroises.



## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                                       |            |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| <b>L'histoire des Cormier... et un peu de la mienne ! .....</b>                                                                       | <b>1</b>   |
| Introduction .....                                                                                                                    | 1          |
| <b>1<sup>re</sup> partie : Les Cormier en Acadie .....</b>                                                                            | <b>4</b>   |
| 1 <sup>re</sup> génération : Thomas Cormier et Madeleine Girouard .....                                                               | 4          |
| 2 <sup>e</sup> génération : Alexis Cormier et Marie Leblanc .....                                                                     | 6          |
| 3 <sup>e</sup> génération : Pierre Cormier dit de la Côte et Marguerite Cyr .....                                                     | 10         |
| <b>2<sup>e</sup> partie : Le passage d'Acadie à Bécancour .....</b>                                                                   | <b>14</b>  |
| 4 <sup>e</sup> génération : Jean Cormier et Marie-Angélique Provencher dit Ducharme<br>(1 <sup>re</sup> génération à Bécancour) ..... | 14         |
| <b>3<sup>e</sup> partie : L'enracinement des Cormier .....</b>                                                                        | <b>26</b>  |
| 5 <sup>e</sup> génération : Joseph Cormier et Marie-Louise Levasseur<br>(2 <sup>e</sup> génération à Bécancour) .....                 | 26         |
| 6 <sup>e</sup> génération : Moïse Cormier et Édille Morasse<br>(3 <sup>e</sup> génération à Bécancour) .....                          | 28         |
| 7 <sup>e</sup> génération : Charles Cormier et Emma Rheault<br>(4 <sup>e</sup> génération à Bécancour) .....                          | 33         |
| <b>4<sup>e</sup> partie : Les générations contemporaines .....</b>                                                                    | <b>45</b>  |
| 8 <sup>e</sup> génération : Henri Cormier et Lydia Lacourse<br>(5 <sup>e</sup> génération à Bécancour) .....                          | 45         |
| 9 <sup>e</sup> génération : André Cormier et Gabrielle Mailhot .....                                                                  | 62         |
| (6 <sup>e</sup> génération à Bécancour) .....                                                                                         | 62         |
| <b>5<sup>e</sup> partie : C'est ma vie, c'est ma vie, Je n'y peux rien ! .....</b>                                                    | <b>76</b>  |
| 10 <sup>e</sup> génération : Raymond Cormier et Aline Bouchard<br>(7 <sup>e</sup> génération à Bécancour) .....                       | 76         |
| <b>Annexe 1 : L'établissement des Cormier le long du fleuve .....</b>                                                                 | <b>110</b> |
| <b>Arbre généalogique .....</b>                                                                                                       | <b>113</b> |



## L'histoire des Cormier... et un peu de la mienne !

---

### Introduction

J'me lance ! Avec la venue de mon premier petit-fils, Laurent, fils de Jade Gosselin et de mon fils François, j'me suis dit, que c'était bien beau la tradition orale, et tout ce qu'on pourrait lui dire sur ses arrière-grands-parents Gabrielle Mailhot et André Cormier, il ne les connaîtra que par des photos.

Donc, tant qu'à faire, pourquoi pas lui raconter l'histoire des Cormier à Bécancour ! Ici, on ne peut parler de biographie, car, à proprement parler, je n'en sais pas tant que ça sur l'enfance, l'adolescence et même toute la partie adulte de mes parents, et encore moins de mes grands-parents que j'ai peu côtoyés, ou de mes arrière-grands-parents que je n'ai pas connus. Et même là, mes parents et grands-parents ont sûrement vécu beaucoup d'événements sans nécessairement les raconter à leurs enfants.

Dans cet ouvrage, j'essaie de raconter l'histoire des diverses générations de Cormier ayant habité Bécancour depuis l'arrivée en Acadie, c'est-à-dire, comme on dit en Acadie, la vie de Laurent à François, à Raymond, à André, à Henri, à Charles, à Moïse, à Joseph, à Jean, à Pierre, à Alexis, à Thomas et, bien entendu, sans oublier leurs conjointes.

Évidemment, mon histoire personnelle est la plus complète, car c'est encore celle que je connais le mieux.

L'histoire est écrite par ordre chronologique, sans prétention, à partir de sources écrites, de photos, de mes souvenirs ou de ceux de ma sœur Mireille, de mon frère Guy, de mes cousines et cousins, encore vivants. On ne sait jamais, peut-être que dans 25 ou 30 ans ces écrits pourront intéresser des descendants, sinon j'aurai au moins eu le plaisir de l'écrire.

L'ouvrage est divisé en 5 parties.

**La première partie** concerne la vie des Cormier en Acadie. Elle est plus généalogique et historique qu'anecdotique, car on ne connaît pas vraiment comment se déroulait la vie de tous les jours des ancêtres Cormier qui se sont d'abord installés en Acadie. On connaît en gros l'histoire du peuple acadien, comme leur méthode de culture, leurs activités commerciales, les batailles contre l'envahisseur anglais, la déportation, etc. Et il faut en parler, car elle nous aide à comprendre leur condition de vie. Mais la vie de tous les jours de nos ancêtres, leurs emplacements exacts, leurs relations familiales ou avec leur communauté, leurs déplacements, leurs us et coutumes, leurs joies et leurs

peines ne sont pas documentés, et plusieurs documents qui auraient pu nous aider ont été perdus ou brûlés lorsque des villages entiers étaient détruits dans les nombreux conflits entre la France et l'Angleterre au 18<sup>e</sup> siècle. Je suis de la 10<sup>e</sup> génération de Cormier établis au Canada. Cette première partie traite des 3 premières générations s'étalant sur une période d'environ 100 ans entre l'arrivée de Thomas vers 1660 et le décès de son petit-fils Pierre avant 1748. Je tiens quand même à les identifier et à raconter le peu que je sais sur eux, ne serait-ce qu'en reconnaissance de leurs legs. La reconstitution de leurs vies s'est faite à travers quelques recensements découverts en France, quelques contrats notariés découverts tant en France qu'au Québec, de certains documents d'état ainsi que quelques registres paroissiaux sauvés par les déportés.

**La deuxième** partie traite exclusivement de Jean (parfois appelé Jean-Baptiste), fils de Pierre. Né en Acadie vers 1735, marié à Bécancour en 1767 et mort au même endroit en 1808. Jean a vécu cette importante période du **Grand dérangement**, incarnée dans la dépossession de ses biens, la déportation et l'exil sur un nouveau territoire à Bécancour, mais toujours sous domination britannique. (À mon avis, le terme dérangement est bien faible pour traiter de cette période, on devrait plutôt parler de génocide et de vol de territoire).

**La troisième partie** traite des trois générations suivantes, toutes de la Seigneurie de Bécancour, mais que je n'ai pas connues. Ces trois générations sont importantes, car l'une après l'autre, elles se sont enracinées progressivement à Bécancour. Certains auteurs ont écrit que les premiers exilés Acadiens dans la région avaient conservé le rêve de retourner vivre en Acadie : je ne sais pas, mais pour les Cormier de ma lignée, qui dès le départ, ont marié des Canadiennes françaises et se sont installés sur le bord du fleuve, un peu à l'écart des autres Acadiens du lac Saint-Paul et du village Sainte-Marguerite, je dirais qu'ils se sont sentis assez rapidement plus Canadiens français qu'Acadiens. Ce qui ne veut pas dire qu'ils n'étaient pas fiers de leurs racines acadiennes, ni qu'ils avaient oublié les mauvais traitements de l'envahisseur anglais !

**La quatrième partie** se rapporte aux huitième et neuvième génération, soient celles comprennent mes grands-parents, Henri et Lydia Lacourse, ainsi que mes parents André et Gabrielle Mailhot, tous décédés. Je les ai côtoyés, mais pendant seulement une partie de leur vie. Mes grands-parents durant une période de 10 à 15 ans et mes parents pendant une quarantaine d'années car je n'ai pas eu connaissance de tout ce qu'ils ont vécu avant d'atteindre l'âge de raison (7 ans dans la religion catholique de ma petite enfance). Dans cette partie, on est surtout dans l'histoire de vie basée sur des témoignages de personnes qui les ont connus, de certains écrits, de photos et de mes propres souvenirs.



**La cinquième partie** qui me concerne est autobiographique. Évidemment, l'exercice est partiel, car j'ai fait le choix des événements à inclure et de ceux à exclure. Il s'en passe des événements dans un parcours de 73 années, que ce soit dans la vie familiale, au travail, dans les loisirs, avec les enfants, la conjointe, les bonnes et mauvaises décisions au travail, les deuils, les petites et grandes joies, etc. J'ai choisi les événements qui m'ont semblé plus pertinents et surtout publiables, restant conscient que tout n'est pas nécessairement du domaine public.

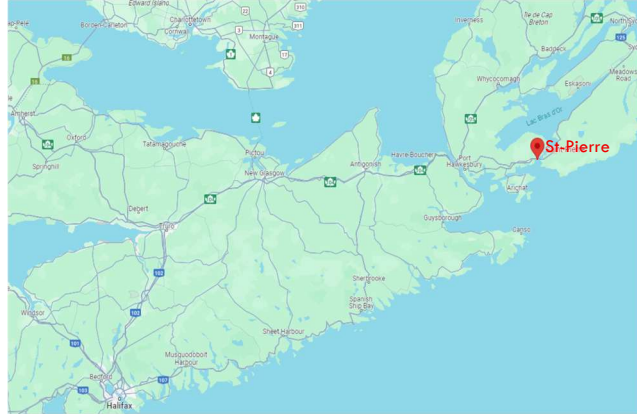
Vous remarquerez à divers endroits des graphies différentes pour un même nom de famille tel qu'inscrit sur les documents consultés selon l'auteur, le curé, le notaire ou le recenseur.

Bonne lecture !  
Raymond Cormier  
Mai 2026

## 1<sup>re</sup> partie : Les Cormier en Acadie

### 1<sup>re</sup> génération : Thomas Cormier et Madeleine Girouard

Thomas Cormier est le premier de notre lignée à demeurer au Canada. Son origine est cependant moins certaine. Beaucoup ont écrit qu'il était le fils de Robert Cormier de la région de La Rochelle en France, certains ont même précisé Saint-Porchaire en Charente-Maritime. Robert serait venu avec sa femme Marie Perraud et ses deux fils, dont Thomas, au Fort Saint-Pierre de l'île du Cap-Breton en Acadie après avoir signé le 8 janvier 1644 un contrat de trois ans comme menuisier de bateaux.



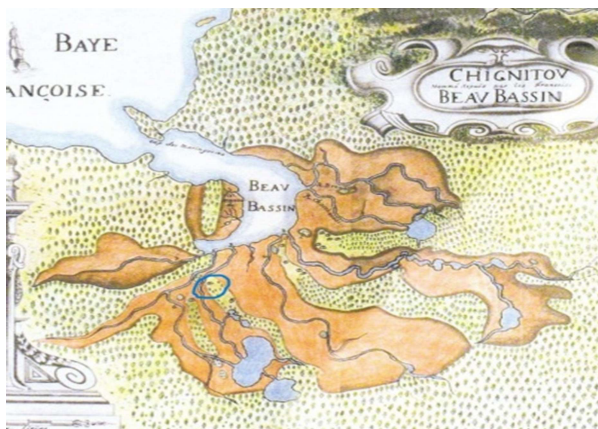
Fort Saint-Pierre

Le contrat d'engagement a été signé, mais il n'y a pas de preuve qu'il a été honoré, car on ne retrouve aucune trace de cette famille en Acadie. Ni dans les documents d'état, recensements, actes de baptêmes ou de décès. Puis, 27 ans plus tard, au premier recensement en 1671, on retrouve un Thomas Cormier, menuisier, 35 ans, demeurant à Port-Royal, sa femme Marie Girouard âgée de 17 ans, une fille âgée de 2 ans. Je note ici que Madeleine avait seulement 15 ans lorsqu'elle a donné naissance à sa fille. On indique aussi que Thomas possédait 12 arpents de terre cultivée, 7 bêtes à cornes et 7 brebis. Était-il le fils de Robert ou un nouvel immigrant n'ayant que le nom Cormier et le métier de menuisier comme seul lien avec Robert ? Peut-être que oui, peut-être que non. De plus, nous ne savons pas quand exactement Thomas serait arrivé en Acadie. Le mystère reste entier. Cependant, ce Thomas et sa femme Madeleine sont bien nos premiers ancêtres. Le couple eut 9 enfants qui, fait rare pour l'époque, ont survécu jusqu'à l'âge adulte et ont eux-mêmes fondé une famille : Marie-Madeleine, François, **notre ancêtre Alexis**, Anne-Marie, Germain, Pierre, Marie, Claire et Agnès.

La famille, après quelque temps à Port-Royal, déménage dans la région de Beaubassin vers 1679. La région de Beaubassin était située dans l'isthme de Chignectou à la frontière entre l'actuelle Nouvelle-Écosse (région d'Amherst) et le Nouveau-Brunswick.



Isthme de Chignectou

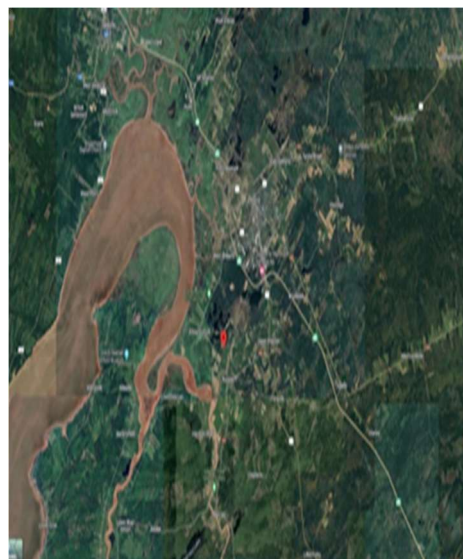


Établissement de Thomas Cormier à Ouechkok  
région de Beaubassin

Le site est ainsi décrit par un contemporain : « arrosé de sept rivières<sup>1</sup> assez grosses qui après avoir formé cinq îles vont se jeter dans la mer à l'endroit d'un bassin de cinq à six lieues de tour qui fait naturellement un des plus beaux havres du monde. Il y a tout autour du dit Beaubassin une si grande quantité de prairies qu'on y pourrait nourrir cent mille bêtes à cornes. L'herbe qui y vient s'appelle misotte (schorre, sorte d'herbe qui vient dans les marais inondés par la mer) très propre pour

engraisser toutes sortes de bestiaux. Aux deux côtés des dites prairies, ce sont de douces côtes toutes couvertes de bons bois francs ».

Thomas Cormier s'installa vraisemblablement à Ouechkok (encerclé sur la carte), rebaptisé Pointe Amherst. Pour cultiver, plutôt que s'échiner à couper du bois et à essoucher une forêt, les Acadiens eurent le génie d'assécher les marais en déviant les ruisseaux ou en bâtissant des aboiteaux (sortes de digues pour canaliser l'eau et assécher les terres riveraines et pouvoir cultiver les prairies).



Pointe Amherst aujourd'hui

Fait notable, Thomas savait signer son nom, trouvé dans un compte rendu d'un procès de sorcellerie où il agissait comme témoin alléguant avoir été malade après avoir touché la faucille d'un dénommé Jean Campagna accusé de crime.<sup>2</sup> Il faut dire qu'à cette époque on croyait beaucoup au Diable et à ses représentants sur la terre, sorcier.es, et magiciens. Les maladies ou la mort non explicables étaient souvent attribuées à des personnes ayant des comportements étranges ou souvent seulement différentes.

Signature de Thomas Cormier

<sup>1</sup> Gagnon, Jacques. (2012). Moi, Jean Campagna, devin, magicien et enchanteur. Moebius, (135)

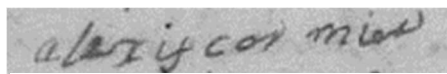
<sup>2</sup> Jacques Gagnon op.cit.

Le recensement de 1686 indique que le couple a 9 enfants, dont notre ancêtre Alexis âgé de 14 ans, et possède 40 arpents de terres cultivées, 30 bovins, 10 moutons et 15 porcs, en faisant l'un des plus prospères de la région, dépassé seulement par le seigneur du lieu Michel Le Neuf, sieur de La Vallière! Thomas décède entre 1688, année de la naissance de sa fille Jeanne, et avant le recensement de Beaubassin en 1693 où Madeleine Girouard est dite veuve. Celle-ci est décédée après le recensement de 1714. Elle vivait chez sa fille Anne et son gendre Michel Haché dit Gallant.<sup>3</sup>

En résumé, nous savons que tous les enfants de Thomas et Marie Girouard sont décédés avant la Déportation, sauf pour deux dont le décès est inconnu, il s'agit d'Alexis et de sa sœur Agnès.

## 2<sup>e</sup> génération : Alexis Cormier et Marie Leblanc

Le troisième enfant de Thomas, Alexis, né vers 1672, épouse Marie Leblanc vers 1698 et ils s'établissent également à Ouechkok. Entre 1698 et 1721, le couple a eu 9 enfants qui ont atteint l'âge adulte : Marie, Madeleine, **notre ancêtre Pierre dit de la Côte**, Marguerite, Agnès, Jean-Baptiste, Anne, Joseph et Catherine. Tout comme son père, Alexis sait signer lorsqu'il est témoin à un mariage le 13 février 1714.



Signature d'Alexis Cormier

Après le traité d'Utrecht en 1713, le couple décide de rester dans la région de Beaubassin, adoptant la neutralité, c'est-à-dire ne prêter aucun serment d'allégeance tant du côté du nouveau gouvernement anglais que de l'ancien gouvernement français. Pour mieux comprendre la situation, je fais une pause de généalogie pour décrire la période.

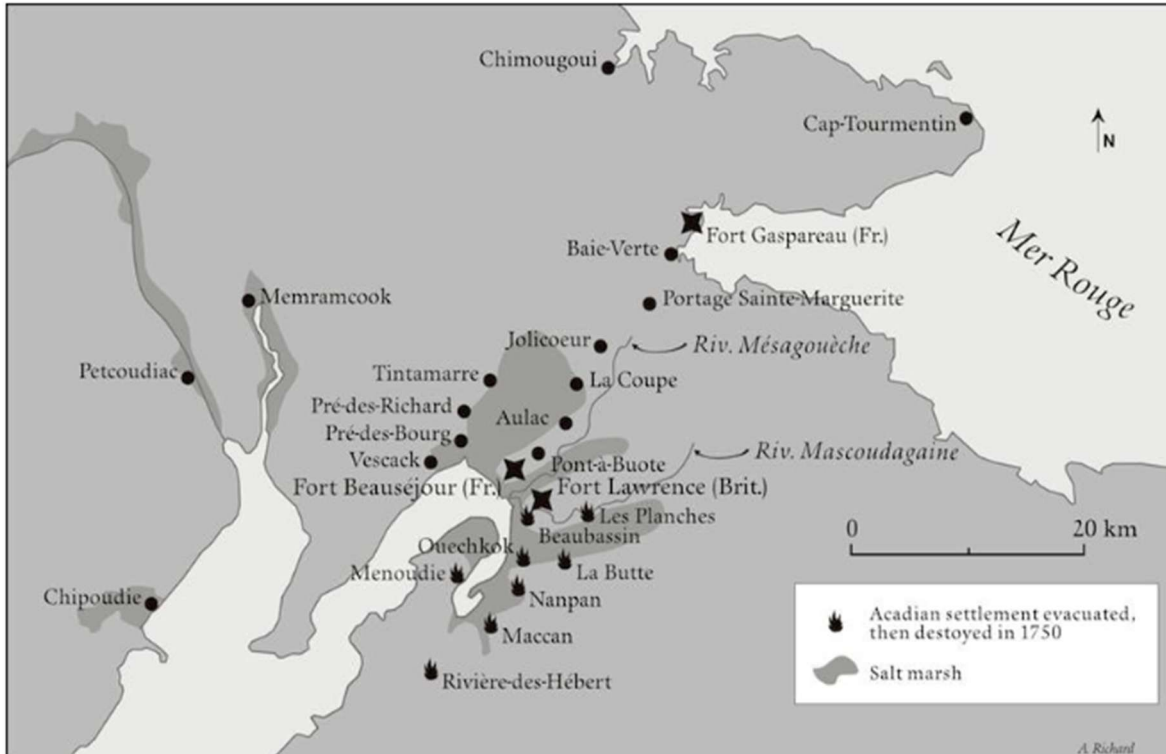
### Période avant la déportation mais sous le gouvernement anglais

Le malheur des Acadiens commence avec la guerre de Succession d'Espagne qui oppose, de 1700 à 1714, plusieurs puissances européennes, en premier lieu la France de Louis XIV qui subit un revers de la maison des Habsbourg d'Autriche, soutenue par une vaste coalition incluant notamment l'Angleterre et les Provinces-Unies (partie des Pays-Bas). C'est durant cette guerre que l'Acadie, dont la capitale Port-Royal (devenue Annapolis Royal) a été capturée par une expédition de la Nouvelle-Angleterre en 1710, passe aux mains de

---

<sup>3</sup> [https://heritage.canadiana.ca/view/oocihm.lac\\_reel\\_c2572/254](https://heritage.canadiana.ca/view/oocihm.lac_reel_c2572/254)).

la Grande-Bretagne. De plus, la France accepte de rendre tout le bassin hydrographique de la baie d'Hudson à la Grande-Bretagne, mais conserve le territoire de l'actuel Nouveau-Brunswick, l'île Royale (aujourd'hui du Cap-Breton), où elle entamera la construction de Louisbourg, ainsi que l'île Saint-Jean (aujourd'hui du Prince-Édouard), le tout décrété dans le traité d'Utrecht.



Ouechkok et autres villages acadiens

Les Français possèdent à la Baie Verte, en territoire non conquis, un port de mer situé à moins de 30 kilomètres de Beaubassin par un réseau de rivières. Les Acadiens peuvent ainsi commercer avec la Nouvelle-France, l'île Saint-Jean, l'île Royale et sa forteresse de Louisbourg, tout en continuant quelques relations commerciales avec la Nouvelle-Écosse et les états américains ayant accès à la mer par la baie de Fundy. Les paroisses acadiennes sont encore desservies par des missionnaires français. Bref, même si leur pays a été conquis, les Acadiens ne se sont pas laissé assimiler.

Cependant, les deux métropoles Londres et Paris sont presque continuellement en guerre, rendant la situation des Acadiens assez inconfortable, à la fois devant répondre aux exigences des Anglais quant à leur fidélité et à celles des Français qui espèrent bien reprendre cette partie de leur territoire initial.

Dans les années après 1713, il y a eu plusieurs petites escarmouches, des prises de bateaux anglais par des flibustiers français, des pillages et harcèlement d'Indiens Mi'Kmaq, un peu, pas mal encouragés par leurs alliés français contre les Anglais, et les guerres entre les deux pays qui n'en finissent plus. Ajouté à cela le fait que le traité de 1713 est flou sur les frontières de l'Acadie continentale (actuel Nouveau Brunswick) qui sont contestées de part et d'autre dès la signature du traité. Pour les Anglais, toute la région de la rivière Saint-Jean comprise entre Canso et Gaspé est territoire anglais, ce que trouvent nettement exagéré les Français qui limitent l'Acadie à la Nouvelle-Écosse sans l'île Royale.

Les deux métropoles s'échangent leurs territoires outre-mer comme des jeux de cartes. Ainsi en 1726, l'île Saint-Jean est cédée à l'Angleterre qui la remet à la France en 1730.

En 1745, des soldats de la Nouvelle-Angleterre s'emparent des îles Royale et Saint-Jean détruisant plusieurs villages, faisant fuir l'ensemble de la population, dont de nombreux Acadiens.

En 1748, avec le traité d'Aix-la-Chapelle, les îles Saint-Jean et Royale sont remises à la France.

Cependant, le climat reste très tendu. Le traité d'Aix-la-Chapelle ne fait vraiment pas l'affaire des colons de la Nouvelle Angleterre. En Angleterre, l'opinion publique critique sévèrement la teneur du traité et les concessions faites à la France. L'opinion française est tout aussi mécontente contre le gouvernement qui n'a pas su exploiter ses victoires, notamment en reprenant l'Acadie.

En 1749, la France veut repeupler l'île Saint-Jean et offre provisions et matériels gratuits aux éventuels colons, réussissant à attirer près de 1 000 nouveaux colons, dont de nombreux Acadiens. L'île Royale est également repeuplée avec plus de 2 000 personnes dès la même année.

Le plan des Britanniques, qui ne souhaitent pas envahir directement la France, consiste à confiner sa colonie du Canada au nord des Grands Lacs et du Saint-Laurent afin de permettre l'expansion de la Nouvelle-Angleterre et ainsi la couper de la Louisiane et de Louisbourg. Dans ces conditions, la paix ne peut être que très provisoire.



En 1749, les Anglais fondent la ville de Halifax pour concurrencer le port français de Louisbourg qui a été rétrocédé l'année précédente.

Entre-temps, la situation des Acadiens pris entre deux feux se complique. Leur neutralité ne peut durer indéfiniment. Depuis la signature du traité d'Aix-la-Chapelle en 1748, plus de 3 000 d'entre eux, fortement encouragés par l'administration française, ont émigré dans l'actuel Nouveau-Brunswick, mais aussi en Gaspésie, à l'île d'Anticosti, à l'île Royale et à l'île Saint-Jean.

En 1750, fort de l'arrivée de plus de 2 000 colons anglais en Nouvelle-Écosse, le gouverneur Cornwallis demande à la population acadienne de prêter inconditionnellement serment d'allégeance à la couronne britannique avec plus ou moins de succès.

La même année, les Anglais érigent le Fort Lawrence dans la région de Beaubassin qui compte alors une population d'environ 2 000 personnes dont les 2/3 sont des enfants. En riposte, les Français construisent le Fort Beauséjour, la petite rivière Mésagouèche séparant les deux forteresses. De plus, en autorisant la mise à feu de



Carte de Jacques Nicolas Bellini  
Fort Beauséjour et Fort Lawrence

plusieurs villages du mauvais côté de la rivière, ils obligent les Acadiens qui y vivaient à déménager du bon côté ou à l'île Saint-Jean. Finalement les Français érigent le Fort Gaspereau pour protéger le port de la Baie Verte.

À la même époque, Charles Lawrence, nommé lieutenant-gouverneur en 1753, envisage d'expulser tous les Acadiens du territoire de la Nouvelle-Écosse afin de faciliter le développement d'une colonie anglaise et protestante fidèle au Roi George II d'Angleterre.

Deux ans plus tard, en juin 1755, 2 300 soldats et miliciens britanniques aidés d'un contingent de 2 000 militaires du Massachusetts s'emparent en moins de deux jours du Fort Beauséjour.

Les déportations débuteront le 13 octobre 1755, affectant plus de 17 000 personnes.<sup>4</sup> J'y reviendrai.

Entretemps, je reviens à Alexis qui, au recensement fait vers 1750/1751<sup>5</sup>, déclare être veuf et vivre seul à Ouechkok tout près de son frère Germain. Il serait alors âgé d'environ 76 ans. C'est ici la dernière mention d'Alexis vivant, en espérant qu'il n'ait pas vu de son vivant la dépossession et la déportation de ses compatriotes.

En résumé, nous savons que plusieurs enfants d'Alexis et Marie Leblanc sont décédés avant la Déportation. Cependant, leur fille Anne et sa famille ont été déportées en Géorgie, que le destin de son fils Joseph est inconnu après 1756, et que sa fille Catherine et sa famille ont été déportées en Géorgie pour ensuite immigrer en Louisiane.

### 3<sup>e</sup> génération: Pierre Cormier dit de la Côte et Marguerite Cyr

Le premier fils d'Alexis, Pierre Cormier dit de la Côte, est né vers 1702. Il épouse Marguerite Cyr vers 1721 et le couple eut 9 enfants vivants : Marguerite, Françoise, Anne, Alexis, Marie-Josephte (probablement devenue Marguerite), **notre ancêtre Jean**, Rosalie, Pierre, Marie-Madeleine.

Pierre dit la Côte est décédé avant 1748, date de mariage de sa fille Anne où il est indiqué au registre paroissial de Beaubassin, fille de feu Pierre Cormier. Dans ces années troubles d'attaques, contre-attaques et d'exodes de la population dont le point tournant est la chute du Fort Beauséjour le 16 juin 1755, on a une idée des grands mouvements mais beaucoup moins des petits. On sait que la veuve de Pierre, Marguerite et ses enfants (Marguerite, Jean, Rosalie, Pierre et Marie-Madeleine) se réfugient à Aulac, voisine de son fils Alexis veuf, tel qu'indiqué au recensement de 1752. Le 20 octobre 1754, elle y marie sa fille également nommée Marguerite avec Jean Martin, et son fils Jean est également mentionné comme résidant d'Aulac dans ce rare acte notarié de cette période. Plus tard, on la revoit au recensement du 25 janvier 1755, à Aulac avec 2 garçons et 2 filles.

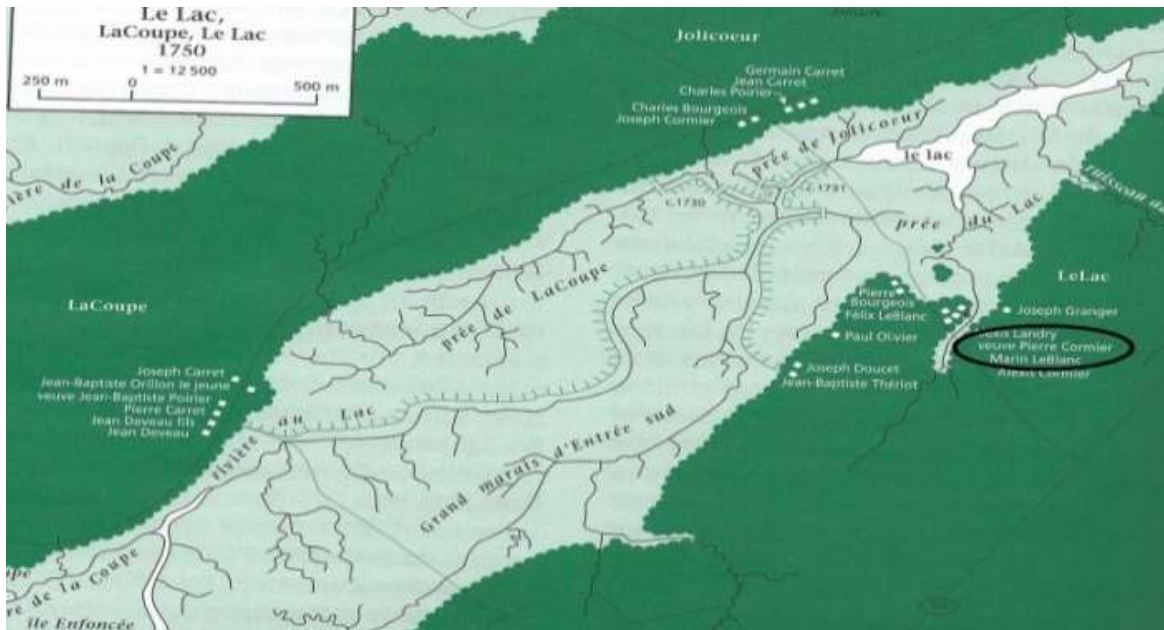
Que s'est-il passé par la suite ? Essayons d'y voir plus clair.

---

<sup>4</sup> Robert Larin et André Carl Vachon Acadiens Canadiens et Français : synthèse des déportations 1755-1763, Ed. Septentrion 2023, 234 p.

<sup>5</sup> Selon le généalogiste Stephen White ce recensement aurait fait l'objet d'une mise à jour en 1755



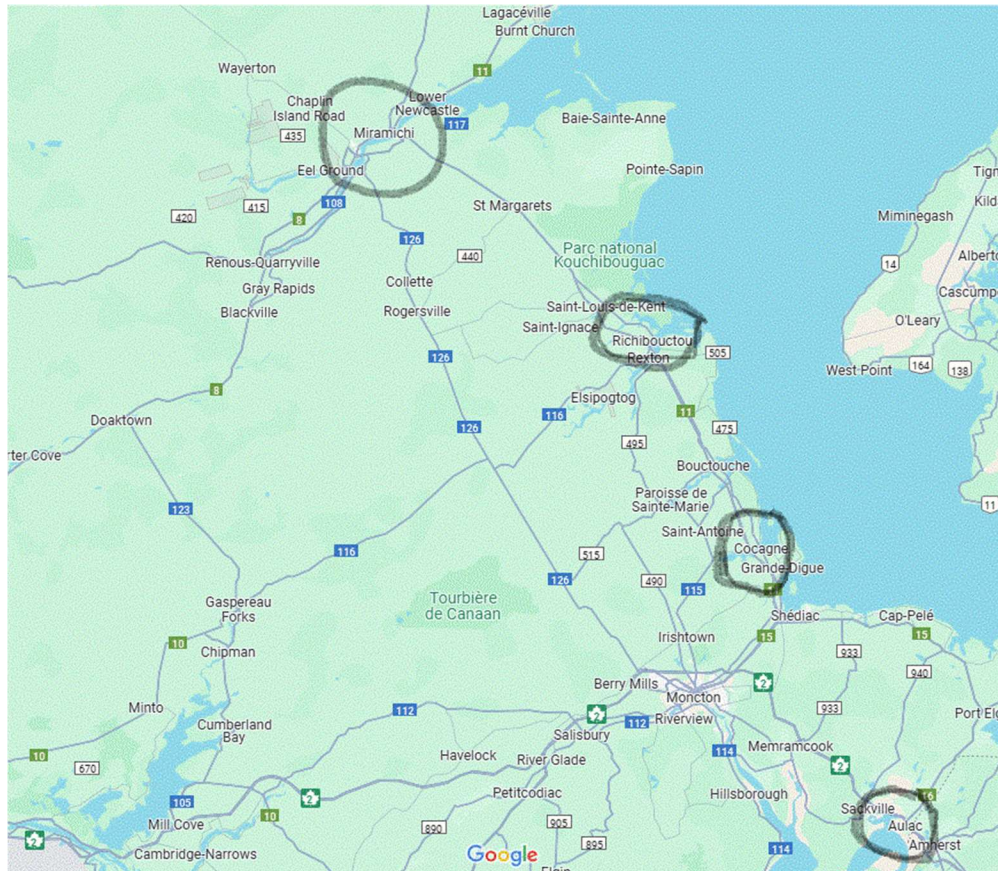


Aulac, emplacement de Marguerite Cyr, janvier 1755 tiré de Atlas de l'établissement des Acadiens par Paul Surette

- Janvier 1755 : Marguerite et ses enfants sont recensés à Aulac.
- 16 juin 1755 : le commandant du fort Beauséjour, Louis Du pont Duchambon de Vergor, capitule, l'ayant fort mal défendu de l'aveu même des Anglais. Notre ancêtre Jean, fils de Pierre et Marguerite, y était à titre de milicien et est fait prisonnier et gardé au Fort Beauséjour même.<sup>6</sup>
- Mi-août 1755 : Lawrence ordonne la destruction de plusieurs villages acadiens dont Aulac et l'arrestation des habitants. Plusieurs ont cependant eu le temps de se sauver, informés par l'abbé LeGuerne qui connaissait à l'avance l'arrivée des Anglais. Possiblement aidés par des Mi'kmaq, des Acadiens se rassemblent en plus ou moins petits groupes et quittent l'isthme de Chignecto pour se diriger vers le nord en passant par Cocagne, Richibouctou, Miramichi, Nepisiguit et finalement la Baie des Chaleurs. Les Anglais en rattrapèrent un certain nombre, d'autres fatigués ou malades se sont sans doute arrêtés en chemin se croyant hors de

<sup>6</sup> Certains contemporains, comme Louis-Léonard de Courville, secrétaire du commandant Vergor, ont dit de lui qu'il était en tous égards incapable, Thomas Pichon, commissaire de la région de Chignecto, qui le traitait d'imbécile commandant. Ramené à Québec, Vergor fut choisi en septembre 1759 pour commander un poste de garde sur l'escarpement qui domine l'anse au Foulon, au sommet d'un étroit sentier reliant le bord du fleuve aux plaines d'Abraham. Vergor ayant permis à nombre de miliciens de retourner coucher à la maison, les Anglais réussirent à passer facilement et on connaît la suite. Cependant, Vergor ayant toute l'amitié de l'intendant Bigot il est significatif qu'il n'ait officiellement encouru aucun blâme pour son rôle lors du débarquement. Dictionnaire biographique du Canada par Bernard Pothier

danger tandis que les plus forts ont poursuivi jusqu'à Restigouche où un groupe d'Acadiens arrivé en décembre 1755 hiverna près du village Mi'Kmaq<sup>7</sup>. Il est tout à fait probable que Marguerite et ses enfants se sont joints à un groupe de migrants puisqu'on les retrouve sains et saufs à Miramichi avant octobre 1757.



Parcours d'exil sur carte moderne du NB

Mais il se peut également que la famille ait fait partie d'une cinquantaine d'Acadiens qui, au lieu d'aller vers le nord, se dirigèrent vers les établissements de la rivière Saint-Jean à Grimross (aujourd'hui Gagetown) et Jemseg, les deux plus gros villages avant la Pointe Sainte-Anne (aujourd'hui Fredericton) et de là rejoindre Miramichi.<sup>8</sup>

D'autres groupes d'Acadiens de la région de Beaubassin préférèrent également s'installer dans cette région mais ce ne fut que temporaire car tour à tour en novembre 1758 et février 1759 Monckton et 2 300 hommes brûlèrent les villages

<sup>7</sup> Antoine Bernard c.s.v. Histoire de la survivance acadienne 1755-1935 Éd. Clercs de Saint-Viateur 1935

<sup>8</sup> André Carl Vachon <https://www.erudit.org/fr/revues/hq/2016-v22-n1-hq02510/81921ac.pdf>

et les récoltes des paroisses de Grimross et Jemseg suivi du lieutenant Moses Hansen qui lui détruisit celle de Pointe Sainte-Anne. Beaucoup d'Acadiens fuirent la région par la rivière Saint-Jean jusqu'au fleuve Saint-Laurent à la hauteur de Cacouna. Un certain nombre d'entre eux se dirigèrent par la suite vers la région de Bécancour rejoindre d'autres Acadiens, ces derniers étant identifiés comme faisant partie de la deuxième vague s'installant dans la région et qui sera suivie par une troisième vague que nous verrons un peu plus tard.

- 13 octobre 1755 : Jean est embarqué à bord du Prince Frédéric vers la Georgie.<sup>9</sup>
- 16 octobre 1757 : Marguerite, son fils Pierre et ses deux filles quittent Miramichi en bateau pour Québec. Jean les accompagne ! Je reviens au prochain chapitre sur son histoire.

Pour résumer, nous savons que les enfants de Pierre et Marguerite Cyr ont tous été affectés par la Déportation :

- Leur fille Marguerite est décédée avant la Déportation mais sa famille a été déportée;
- Leur fille Françoise était à l'île Saint-Jean et s'est réfugiée à Québec en 1756 et elle est décédée à Bécancour en 1799;
- Leur fils Alexis a été déporté en Caroline-du-Sud et il y est décédé;
- Leur fille Anne a été déportée en Caroline-du-Sud et son destin est inconnu;
- Marie-Josèphe, née le 1<sup>er</sup> avril 1733, son destin est inconnu après sa naissance, mais on pourrait présumer qu'elle ait pris le nom de Marguerite (née vers 1733). Elle et sa famille ont été déportées en Caroline-du-Sud, ensuite à Saint-Domingue, pour ensuite décéder en 1805 à Joué-les-Tours, en France;
- Quant à Jean, il viendra s'établir à Bécancour. Nous y reviendrons à la prochaine génération, tout comme sur le sort de sa mère Marguerite, son frère Pierre et ses deux sœurs Rosalie et Marie-Madeleine réfugiés à Québec en octobre 1757.

---

<sup>9</sup> André Carl Vachon Les déportations des Acadiens et leur arrivée au Québec 1755-1775). Ed. La grande Marée (2014)

## 2<sup>e</sup> partie : Le passage d'Acadie à Bécancour

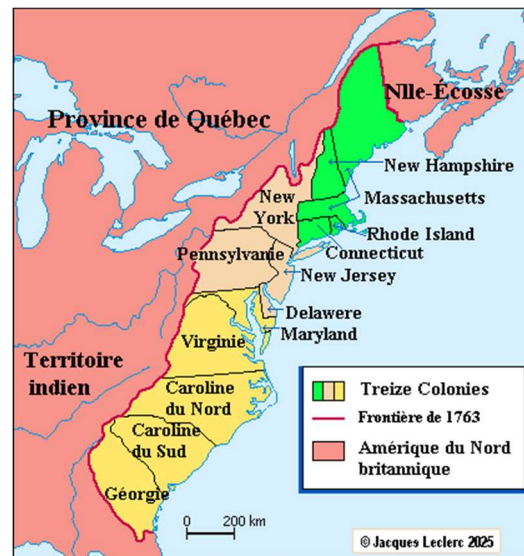
### 4<sup>e</sup> génération: Jean Cormier et Marie-Angélique Provencher dit Ducharme

#### (1<sup>re</sup> génération à Bécancour)

Jean, fils de Pierre dit de la Côte, est né vers 1735 et donc âgé d'environ 19-20 ans lors du grand dérangement. Célibataire, il est enrôlé pour la défense du Fort Beauséjour. Lors de la prise du fort par les Anglais en juin 1755, il est fait prisonnier et à ce titre, il devait assurer sa propre pitance et autres besoins, sinon être en mesure de travailler pour les Britanniques pour y avoir droit. Selon André Carl Vachon, il semble que les Acadiens de Beaubassin, les plus combatifs contre l'envahisseur anglais, furent ensuite déportés le plus loin possible, et pour Jean ce fut la Georgie. C'est ainsi qu'il se retrouve le 13 octobre 1755 à bord du Prince Frederick, un bateau de 170 tonnes avec à son bord 280 Acadiens, la grande majorité ayant été faits prisonniers lors de la capitulation du Fort Beauséjour. Les prisonniers étaient entassés dans la cale sombre et humide de ces petits bateaux sans connaître leur destination finale, ne recevant que de maigres rations de nourriture et d'eau de douteuse qualité et n'ayant aucune possibilité d'hygiène personnelle, épidémies propices à l'éclosion de la variole et d'autres maladies dévastatrices<sup>10</sup>. Le nombre exact de victimes n'est pas connu, mais des milliers d'Acadiens sont assurément morts de maladie, de faim ou lors de naufrages en mer durant ces quelques années de déportation. Certains ont d'ailleurs associé cette déportation à une tentative de génocide et continuent d'en demander une déclaration officielle par l'ONU. Mais, à date, on parle plutôt de crime contre l'humanité « moins sévère » que le terme génocide.

Quoi qu'il en soit, le Prince Frederick arrive en Georgie après le 17 novembre de la même année.

L'état de la Georgie, est située tout juste au nord de la Floride qui est alors possession de l'Espagne. Or, pendant la guerre de Sept Ans (1756-1763), l'Espagne se range dans le camp français contre la Grande-Bretagne. On peut s'imaginer que le gouverneur britannique de cet état voit d'un mauvais œil l'arrivée de ces 1 500 papistes français ennemis de l'Angleterre qui peuvent potentiellement s'allier



Georgie à l'époque des 13 colonies

<sup>10</sup> Carl A. Brasseaux - Scattered to the Wind - Dispersal and Wanderings of the Acadians, 1755-1809 - p.9

aux Espagnols et aux Cherokees de la région, souvent agressifs face aux colons anglais, en plus des milliers d'esclaves noirs à « contrôler » face à seulement 3 500 colons (recensement 1753 Georgie), une vraie poudrière pour eux. Ajoutés à cela, les coûts d'hébergement et de nourriture pour ces prisonniers souvent mal en point et avec beaucoup de femmes et enfants moins aptes au travail qui leur sont envoyés par les états du nord ! (Les différends entre le sud et le nord ont commencé bien avant la guerre de Sécession cent ans plus tard). Le gouverneur en laisse donc partir 200 et favorise même leur départ en nolisant une dizaine de chaloupes pour se rendre d'abord en Caroline du Sud. De là on leur procura 2 bateaux en plus ou moins bon état, de sorte qu'un des deux échoua à Hampton en Virginie. Les Acadiens s'y cotisèrent pour en acheter un autre qui lui également échoua au Maryland. Les Acadiens, cette fois-ci, prirent deux mois pour le réparer et le remettre à la mer pour finalement atteindre l'embouchure de la rivière St-Jean.<sup>11</sup>

Nous n'avons pas la preuve que Jean était du nombre de ces 200 Acadiens, chose certaine, mon ancêtre a été en Georgie et s'est retrouvé à Miramichi puis à Québec.

Est-il parti seul de la Georgie ou faisait-il partie de ceux partis en groupe en chaloupes ? On ne sait pas. Quoi qu'il en soit, dans tous les cas, ces Acadiens, qui ont quitté la Georgie, ont fait un périple de 2 000 à 3 000 km durant cinq à six mois par terre ou par mer en cherchant de la nourriture, de l'eau potable et se protégeant des intempéries. On peut dire qu'ils avaient la « couenne dure » !

Une fois arrivé à Miramichi, les conditions n'étaient guère mieux. Cette région avait été choisie par les autorités de la Nouvelle-France pour regrouper les déportés qui revenaient et les fugitifs qui avaient échappé à la déportation. Le camp était sous la direction de Charles Deschamps de Boishébert qui, jusqu'à l'automne 1758, essaya en vain de défendre les Acadiens repliés au nord contre l'avance des Anglais avant de revenir à Québec menacée par Wolfe. Il y fut précédé par plusieurs Acadiens qui, faute d'aide de la France, n'avaient plus rien à manger que le cuir des animaux et crevaient littéralement de faim. Un certain nombre d'entre eux partirent pour tenter de rejoindre en canot la vallée du Saint-Laurent en passant par la vallée du fleuve Saint-Jean et le lac Témiscouata ou à travers le bois par la Baie des Chaleurs. D'autres, dont la famille de mon ancêtre Jean Cormier, purent regagner Québec par bateau, mais nous pouvons imaginer le triste état dans lequel se trouvaient les réfugiés acadiens.

---

<sup>11</sup> Kelly A. Wiechman, *Fugitives and Exiles: Linguistic and Social Outcomes of Francophone Migration in South Carolina 1562–1810*, (University of Florida: ProQuest Dissertations Publishing, 2020)

Jean est dans la liste des passagers du Saint-Charles qui est parti de Miramichi et a accosté à Québec le 16 octobre 1757.<sup>12</sup> Encore plus étonnant, il a réussi à retrouver sa mère, son frère Pierre et ses deux sœurs Marie-Magdeleine et Rosalie, car ils sont également du même voyage ! Il convient de souligner ici que le Saint-Charles est la propriété de Charles Héon, grand-père de Charles Héon né à Bécancour le 20 mars 1799 et qui, plus tard avec sa femme Louise Cormier, petite fille de Jean à Pierre à Alexis, a fondé Saint-Louis de Blandford. Quelle belle histoire, le petit-fils du navigateur ayant sauvé le grand-père de sa bien-aimée.

Marguerite, la mère de Jean, comme des centaines d'autres personnes, meurt à Québec le 27 décembre 1757 de la petite vérole (aussi appelé la picote), précédée d'une dizaine de jours de son fils, Pierre, le 12 décembre. D'ailleurs, certains accusèrent, peut-être à tort, les Acadiens d'avoir été les premiers vecteurs de cette épidémie puisqu'elle était inexistante en Acadie. En 1757, à Québec, c'est loin d'être le paradis : les récoltes de l'année ont été désastreuses, on se prépare à la possible attaque des Anglais qui contrôlent déjà le golfe Saint-Laurent et bloquent l'aide possible de la France, en plus de toutes ces 1291 nouvelles bouches à nourrir et à soigner représentant près de 40 % du total de la population. Où les loge-t-on, comment les nourrir et les soigner quand il y a déjà une disette, que les vivres manquent ? <sup>13</sup> En plus de l'enfer vécu lors de la déportation, de celui du retour vers Miramichi, de la disette à Miramichi et maintenant de survivre de la charité à Québec, c'est beaucoup pour tout humain.

Il faut dire également que l'intendant Bigot, aidé de quelques courtisans, dont le mal nommé DuChambon de Vergor que je vous ai présenté un peu plus tôt, n'était pas le meilleur pour assurer une distribution équitable de l'aide étatique, les Acadiens, entre autres, bénéficiaient de rations moindres. Alors que le peuple était réduit au quateron de pain, l'intendant Bigot donnait un somptueux banquet où « *il y a eu trois tables faisant quatre-vingts couverts* ». (Journal de Montcalm). À ces réceptions, les jeux de hasard étaient très à la mode et ils retenaient l'attention de la petite aristocratie. « *On ne parle ici que de cent louis gagnés, perdus. Les têtes sont totalement tournées. La nuit dernière, Mercier a perdu trois mille trois cents livres* » (Mercier était un des principaux fournisseurs de l'armée)<sup>14</sup>. Après la défaite et son retour en France, Bigot fut condamné pour corruption et enrichissement personnel à même les fonds publics, (condamné à la peine de mort, le Roi changea sa sentence pour un bannissement de la France vers la Suisse).

---

<sup>12</sup> André Carl Vachon : Les réfugiés et miliciens acadiens en Nouvelle-France 1755-1763. Éd. La grande Marée 2020

<sup>13</sup> André Carl Vachon Les réfugiés et miliciens acadiens en Nouvelle France d op.cit. p.47.

<sup>14</sup> Gilles Archambault. <https://www.erudit.org/fr/revues/haf/1967-v21-n1-haf2061/302643ar.pdf>



Cependant, il ne faut pas sous-estimer la détermination et l'entêtement de ces Acadiens et leur solidarité. On a vu que la sœur de Jean, Françoise, et son mari Pierre Richard étaient déjà installés à Québec depuis 1756 en provenance de l'île Saint-Jean, il est donc probable qu'ils se soiententraîdés. Enfin, on enrôle les Acadiens en âge de combattre pour défendre la ville de Québec. C'est ainsi qu'on retrouve mon ancêtre Jean Cormier dans les miliciens de 1759 à combattre sur les plaines d'Abraham. La suite ? On la connaît trop ! La capitulation de Québec, puis celle de Montréal et du Canada signée le 8 septembre 1760. Finalement le traité de Paris en 1763 où la France abandonne le Canada pour garder les Antilles françaises et les petites îles de Saint-Pierre et Miquelon.

À la suite de la capitulation de Montréal, un régime militaire britannique est instauré pour remplacer l'administration coloniale française garantissant aux Canadiens le droit privé de propriété et le droit civil selon la Coutume de Paris, de même que la liberté de pratiquer le catholicisme. Cependant, les droits des Acadiens sont moins clairs, car ils sont déjà des vaincus depuis le traité d'Utrecht en 1713 et le nouveau gouverneur anglais Amherst refuse de leur octroyer l'amnistie comme aux autres Canadiens, ils sont et demeurent des hors la loi.

Les descendants de Thomas ont été dispersés dans de nombreux endroits, mais je m'intéresse surtout à ceux retrouvés dans la région de Bécancour. Essayons de les suivre par les actes.

Le 17 novembre 1759, acte de baptême à Bécancour de François Bourg (de Pierre Bourg et Anne Richard) indiquant que le parrain est François Cormier (Rossignol).

Le 7 janvier 1760, mariage à Bécancour de François Cormier dit Rossignol fils de Pierre Cormier et Marie Cyr avec Jeanne Victoire Prince. François est le petit-fils de François et arrière-petit-fils de Thomas. Dans le texte nous l'appellerons François à François.

Le 3 mars 1760, baptême à Bécancour de Madeleine Richard fille de Joseph Richard et Françoise Cormier (fille de Pierre Cormier et Marguerite Cyr, sœur de Jean). Sa sœur Rosalie est la marraine.

Le 12 septembre 1760, baptême à Bécancour de Marie Josephte Cormier, fille de Pierre Cormier dit Perrotte et Judith Haché. Ce Pierre est le petit-fils de Germain et arrière-petit-fils de Thomas. Dans le texte nous l'appellerons Pierre à Germain.

Le 27 octobre 1760, mariage de la sœur de Jean, Rosalie Cormier à Bécancour avec Amand Thibault. Rosalie comme Jean sont les enfants de Pierre Cormier dit Thibier et Marguerite Cyr, petit-fils d'Alexis et arrière-petit-fils de Thomas. Dans le texte, nous

l'appellerons Jean à Alexis. À noter que Jean n'est pas présent à ce mariage, peut-être se cache-t-il puisque sa tête est mise à prix ?

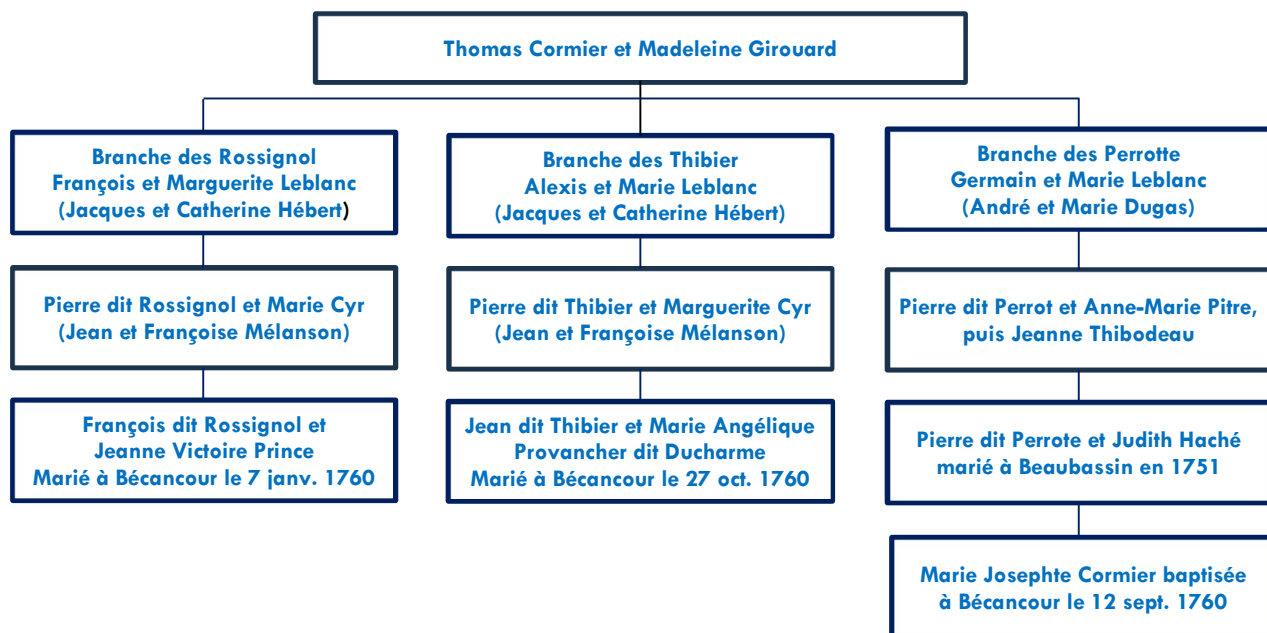
Le 22 mai 1763, Jean Cormier est identifié comme le parrain de son cousin Jean Cormier (Pierre et Judith Haché). Bien que la filiation soit omise, étant le seul Jean Cormier à Bécancour, il est donc mon ancêtre.

Le 16 aout 1764, mariage d'une autre sœur de Jean, Marie Madeleine Cormier à Bécancour avec Pierre Champoux Saint-Pair. Encore une fois, Jean n'est pas présent.

Le 14 janvier 1765, Jean Cormier est témoin au mariage entre Pierre Béliveau et Félicité Richard - filiation omise, mais certes mon ancêtre.

Dans le recensement de l'automne 1765 seuls François Cormié (sic) et Joseph Richard sont recensés. Où est Jean ?

À l'automne 1760, un an après la défaite des plaines d'Abraham, nous retrouvons donc à Bécancour trois lignées de Cormier : les Rossignol, les Thibier et les Perrotte, descendant tous du même ancêtre Thomas. Un tableau synthétise les lignées de ces familles tricotées serrées !



À noter la situation particulière des deux frères François et Alexis qui marient les deux sœurs Leblanc et leurs deux enfants portaient le même prénom de Pierre qui marient également les deux sœurs Cyr.



Les recensements commandés par Ralph Burton, le nouveau gouverneur de Trois-Rivières, en octobre 1760 avec l'ajout des nouveaux résidents en 1762 peuvent nous laisser perplexe sur leurs fiabilités. Ainsi il y a seulement trois Cormier de recensées soient Marie (probablement Marie-Madeleine, fille de Pierre Cormier dit Thibier,) Rosalie, la sœur de la précédente et Marie Catherine Cormier (peut-être Marie-Blanche une autre fille de Pierre Cormier dit Thibier).

Plusieurs historiens ont répondu à cette question. Le fait qu'il n'y ait que trois Cormier de sexe féminin de recensées s'explique par la discrétion de plusieurs Acadiens qui se tiennent loin des autorités Britanniques. J'imagine bien que mon ancêtre Jean qui a combattu les Anglais au Fort Beauséjour et à Québec doit se tenir assez loin des recenseurs! D'ailleurs le gouverneur le sait car lui-même estime qu'il y a au moins 200 Acadiens dans la région formant 45 familles et qu'elles étaient logées dans des huttes à différents endroits de ce gouvernement.<sup>15</sup> Il faudra attendre après le traité de Paris signé le 10 février 1763 pour que la situation des Acadiens soit normalisée et que le seigneur de Montesson leur octroie officiellement des terres.<sup>16</sup> Entretemps ils durent quand même se débrouiller sur des terres non concédées « officiellement » et réussir à s'en sortir avec beaucoup d'entraide.

L'historien André Carl Vachon nous en dit plus long sur le passage des Acadiens de Québec vers Bécancour.<sup>17</sup>

C'est sous l'ordre du gouverneur Vaudreuil que les Acadiens réfugiés dans la région de Québec se déplacèrent en premier lieu dans la région de Trois-Rivières et ensuite dans la région de Montréal : « *toutes le femmes et enfants passeront le fleuve et iront se retirer à portée des Trois-Rivières ou en aura soin de pourvoir à leur subsistance* ». Les premiers d'entre eux se réfugièrent à Bécancour dans la seigneurie de Joseph-Michel Legardeur de Croisille et de Montesson. Ce dernier fut officier dans les troupes de la Marine et combattit en Acadie en 1746-47. En 1755, il devint seigneur de Bécancour. En 1758, il était à Kamouraska afin de surveiller le poste de signalisation. C'est ainsi qu'il entra en contact avec les Acadiens et qu'il les invita à venir se réfugier dans sa seigneurie, et ce, après avoir reçu les ordres du gouverneur Vaudreuil en 1759.

Dans les premières familles Cormier arrivées après juin 1759, il y a celle de Pierre Cormier dit Perrotte et son épouse Judith Haché. Ci-dessous identifié comme Pierre à Germain. Selon André Carl Vachon, ce Pierre Cormier a été déporté en Caroline du Sud en 1755 avant de faire le voyage de retour vers Montréal le 6 août 1756 en canot

---

<sup>15</sup> Pierre Maurice Hébert Les Acadiens du Québec, Éditions de l'Écho, 478 pages).

<sup>16</sup> réf. Inventaire du greffe du notaire Paul Dielle octobre 1764

<sup>17</sup> André Carl Vachon Les réfugiés acadiens de 1755 à 1763 et les réfugiés et miliciens acadiens en Nouvelle France Ed. La grande marée 2020,

via la rivière Potomac en passant par le Fort Duquesne (Pittsburgh). Cependant, on peut retrouver une autre version de Michael Melanson où il quitte la Caroline en bateau avec 17 autres Acadiens sous la gouverne de Boishébert. Les deux auteurs sont également d'avis qu'il retrouve sa femme et ses deux filles à Québec, qui elles, y sont arrivées par la goélette Anna Sophia en provenance de l'île Saint-Jean où elles s'y étaient d'abord crues en sécurité.

La deuxième lignée de Cormier à migrer à Bécancour est celle de François dit Rossignol, ci-dessus identifié comme François à François. Comme on l'a vu, il se marie à Bécancour le 7 janvier 1760 avec Victoire Prince. Ses parents, Pierre Rossignol et Marie Cyr n'ont pas connu la déportation, Marie étant décédée avant 1746 et Pierre avant 1754. Leur famille, incluant François, s'étaient réfugiés à l'île Saint-Jean et c'est de cet endroit qu'ils embarquent avec 215 passagers sur le navire Le Dondonnais et accostent à Québec le 13 août 1756, deux ans avant la prise de l'île par les Anglais en 1758 et la déportation de 3 000 Acadiens qui y demeuraient encore. Après la reddition, on les retrouve à Bécancour pour rejoindre le petit-cousin Pierre à Germain. Cette branche des Rossignol se retrouve au Lac St-Paul et se retrouvent parmi les fondateurs de la paroisse de Saint-Grégoire en 1802. Leurs descendants ont, entre autres, implanté un important chantier naval au lac Saint-Paul et ont beaucoup influencé le développement de Plessisville.

La troisième lignée est celle de mon ancêtre Jean dit Thibier dont j'ai déjà parlé et sur laquelle je reviendrai plus tard.

J'ai déjà entendu mon grand-père Henri Cormier conter que les premiers Cormier établis à Bécancour étaient deux cousins arrivés en canot rejoindre un oncle déjà établi à Bécancour. Deux religieux, Joseph de la communauté des Frères de Sainte-Croix et frère de mon grand-père Henri ainsi que Roméo Cormier, de la communauté des Clercs de Saint-Viateur, ont écrit qu'Alexis Cormier et sa famille se sont installés à Bécancour en 1740 (probablement que l'un a copié l'autre, mais lequel ?). Roméo, pour sa part, en rajoute un peu plus en disant qu'Alexis est venu rejoindre ses amis Abénakis qui y sont wigwamés et que son fils Pierre (qu'il appelle l'oncle Pierre) a opéré un important chantier maritime sur l'île Sainte-Marie à l'embouchure de la rivière Godefroy. Dans cette histoire, pas de déportation en Georgie ou en Caroline et aucune preuve, comme des actes de naissance, décès, mariage ou recensements comme celui de 1750-1751 où Alexis, 74 ans est recensé à Ouechkok. À prendre avec des pincettes, même si c'est une belle histoire, peut-être que celle de l'historien Vachon, qui en fait le sujet d'une thèse de maîtrise semble plus crédible.

Première constatation : nous gardons le surnom de Thibier tout comme ceux de la lignée de François à François gardent le surnom de Rossignol, et à la lignée de Pierre à Germain surnommée Perrotte. Dans ce dernier cas, cependant, cette lignée s'est éteinte dès la génération suivante. En effet, le couple Pierre Cormier dit Perrotte et Judith Haché ont eu 11 enfants, dont presque la moitié sont morts jeunes. Parmi les vivants, 2 fils : Jean décédé célibataire à 22 ans, et François, décédé 3 ans après son mariage, ayant eu 1 fille et 1 fils, François mort à l'âge de 6 mois, mettant fin à la lignée patrilinéaire des Cormier dit Perrotte à Bécancour. La lignée matrilinéaire s'est poursuivie mais sous d'autres patronymes.

Mon ancêtre Jean, après son séjour à Québec et la capitulation de la ville, retrouve le clan Cormier, sa sœur Françoise mariée à Joseph Richard (1<sup>re</sup> mention, baptême de leur fille Madeleine le 7 mars 1760), ses cousins et cousines Pierre, Bénoni, Madeleine, Marguerite, Jacques-Canique et Joseph Bourg (Michel et Marie Cormier sœur de Pierre) et petits-cousins, dont Pierre à Germain dit Perrotte, et les quelques autres Acadiens déjà installés dans la région de Bécancour. À l'époque, il n'y avait que la seule paroisse de Bécancour d'établie entre Saint-Pierre-les-Becquets et Nicolet, mais il y avait quand même des habitants sur les territoires actuels des paroisses de Gentilly, Sainte-Angèle et Saint-Grégoire.

Le 7 mars 1765, le gouverneur du Québec, James Murray, fait publier dans The Quebec Gazette une proclamation, nommée offre de Murray, stipulant que le gouverneur offrait des terres gratuitement aux nouveaux immigrants et qu'ils recevraient un congé de taxes pendant les deux premières années. C'était une offre dont les Acadiens ne pouvaient se passer, d'où la troisième vague d'Acadiens déportés dans les États de la Nouvelle Angleterre venant s'installer dans la région. Le tout à la satisfaction du nouveau gouverneur Carleton qui écrivait en mai 1766 qu'il était préférable d'utiliser cette population vaillante et peu exigeante pour rebâtir le pays.

**Mon ancêtre Jean** se marie à Bécancour le 12 janvier 1767 avec Marie Angélique Provancher dit Ducharme, fille de Charles Ducharme et Madeleine Desrosiers, cultivateurs le long de la Grand' Rivière (fleuve Saint-Laurent) et propriétaires d'une terre de 6 ¼ arpents face au Cap-de-la-Madeleine. Marie-Angélique est l'unique enfant de Charles Ducharme, décédé lorsqu'elle avait moins d'un an. Sa mère, Madeleine Desrosiers, se remarie avec Gabriel Lefebvre dit Descoteaux, natif de Baie-du-Febvre en 1752. Le nouveau couple a plusieurs autres enfants. Cependant, Marie Angélique a droit, comme unique enfant de Charles, à la moitié de l'héritage, soit une terre de 3 ¼ d'arpents par une profondeur non déterminée au contrat, qui est transférée officiellement lors de son mariage. Le don de cette terre qui est, selon l'acte de mariage, « considérablement augmentée par son père et son beau-père », est

bornée au S-O à la terre d'Amant Thibeau (beau-frère de Jean par son mariage avec sa sœur Rosalie en octobre 1760) et au N-E par l'autre partie de la terre (3 arpents) appartenant au couple Descoteaux-Desrosiers.<sup>18</sup>

Comme on le verra dans les transactions foncières ultérieures, ce premier emplacement est le même que celui toujours occupé par des descendants du couple jusqu'à la fin des années 1960. Pour alléger le texte, celles-ci sont résumées à l'annexe 1.

On ne sait pas grand-chose sur la vie du nouveau couple qui ont élevé 10 enfants sur le bord du fleuve, dont Joseph, né en 1773 et qui est mon ancêtre direct dont je reparlerai plus tard. Ses sœurs Marie (Jean-Baptiste Ducharme), Marie-Louise (Alexis Reau), Marie-Angélique (François Comeau), Judith (Joseph Désilets), Marguerite (Joseph Hébert) de même que ses frères Jean (Marie Hébert), Alexis (Marie-Angèle Levasseur), Charles (Marguerite Dubois) et Jean-Baptiste (Marie Lacourse) ont contribué grandement au peuplement de la région.

Chose certaine, pour un cultivateur, être père de 5 garçons capables de défricher et travailler la terre, c'était signe de richesse dans le temps. Un autre signe que l'ancêtre avait une certaine importance ou notoriété est son titre de Sieur Jean Cormier retrouvé dans une entente passée par ce dernier avec le négociant Augustin Paradis de Trois-Rivières pour une affaire de récupération de meubles qu'un dénommé Levasseur de Trois-Rivières avait confié à Paradis.<sup>19</sup> À cette époque, le titre de Sieur était réservé aux personnes ayant ou exerçant un métier autre que cultivateur, par exemple commerçant, menuisier ou maçon. Comme plusieurs Acadiens élevés près de la mer, il était peut-être habile dans la construction de chaloupes ou petits bateaux ou, menuisier (il a probablement construit sa propre maison), les livres d'histoire décrivant rarement la vie des petites gens.

Dans une autre affaire assez nébuleuse, il est avec son beau-frère et voisin Amant Thibeau poursuivi en justice par six autres Acadiens du Lac Saint-Paul, quatre Héon, un LePrince ainsi que son propre petit cousin François Cormier dit Rossignol. Il semble qu'après avoir prêté une somme de 300 livres, il ait engagé ou demandé à son beau-frère et à un Abénakis d'utiliser des menaces physiques pour récupérer la somme prêtée, « *les dits susmentionnés (du lac Saint-Paul) prétendant avoir été extorqués par force ou intimidation dudit Thibier* ». Finalement, l'affaire fut abandonnée à la suite des excuses et regrets de Thibeau et le billet quittancé. Il est difficile de porter un jugement sur cette affaire avec si peu de détails. Sans excuser l'utilisation de la violence, on peut

---

<sup>18</sup> Notaire Paul Dielle 8 janvier 1767

<sup>19</sup>

<https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3774044?docref=aEOjd53WfJJuWiB31cYqEw>

quand même dire que tous les acteurs dans cette affaire ont vécu la guerre, la peur et la privation qui peuvent expliquer certains comportements ou traits de caractère.<sup>20</sup>

Cependant, point plus positif, on peut déduire que l'ancêtre Jean avait quand même une bonne somme à prêter dès janvier 1771. Pour donner une idée, un fusil à cette époque valait environ 15 livres.

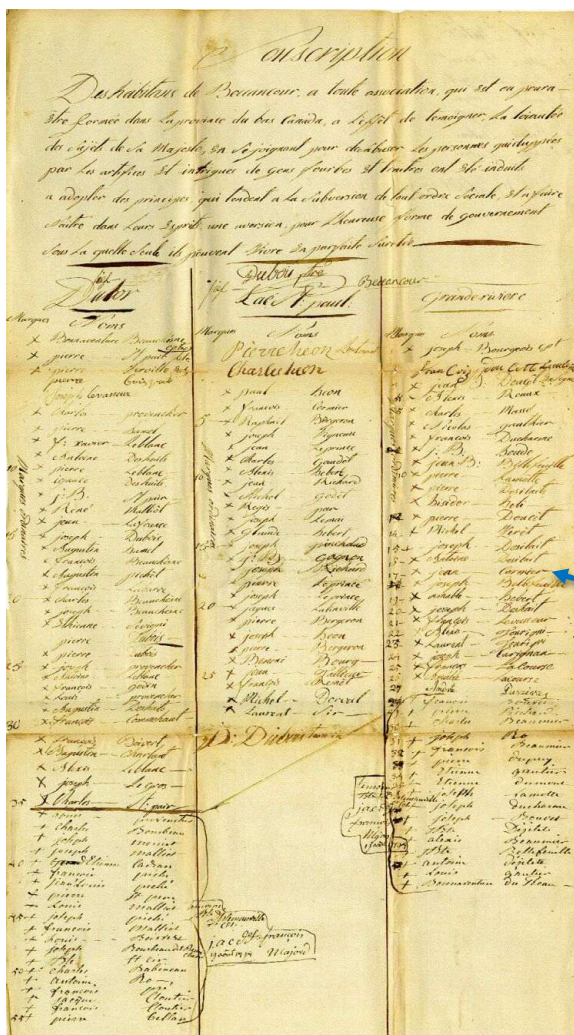
En 1774, le parlement britannique adopte l'Acte de Québec surtout pour apaiser les Canadiens français et essayer de gagner leur loyauté, car la même année des copies d'une lettre rédigée par le Congrès général des Colonies-Unies de la Nouvelle-Angleterre sont acheminées de Montréal jusqu'à Québec pour inciter les Canadiens à se joindre au mouvement révolutionnaire contre la Grande-Bretagne. En 1775 et 1776, des troupes des 13 colonies combattent les soldats britanniques à Montréal, Québec et Trois-Rivières sans trop de succès. Les Canadiens français, dans l'ensemble, ne suivirent pas le mouvement révolutionnaire, écoutant leur clergé qui encourageait fortement leurs ouailles à rester fidèles aux Britanniques qui, par l'acte de Québec, leur avaient laissé leur religion. Le catholicisme auparavant toléré était maintenant officialisé, l'Église catholique reprenant le droit de collecter la dime et la formation de prêtres pour remplacer les missionnaires qu'on avait tolérés sans renouvellement depuis la conquête. C'est ainsi que nos Acadiens sont maintenant desservis à Bécancour par l'abbé Jean-Baptiste Dubois qui remplace en 1779 le père Théodore Loiseau dernier Récollet à Bécancour.

L'acte de Québec fut remplacé en 1791 par la Loi constitutionnelle qui créait deux colonies distinctes, le Bas-Canada à l'Est et le Haut-Canada à l'ouest de la rivière des Outaouais, ainsi qu'une assemblée législative avec des élections de représentants. Pour être élu député, il faut prêter allégeance à la couronne britannique. Tous les citoyens britanniques et les conquis ont droit de vote s'ils sont propriétaires et âgés de plus de 21 ans. En permettant la mise en place de gouvernements élus aux pouvoirs cependant limités par les membres du Conseil législatif non élus mais nommés par le gouverneur, les Britanniques espéraient que les Canadiens et Acadiens de l'époque soient moins tentés par les révolutions républicaines des Américains (1776) ou des Français (1789).<sup>21</sup> Comme en 1774, le clergé canadien prônait la fidélité au Roi et exhortait les fidèles à ne pas suivre les révolutionnaires français qui avaient confisqué tous les biens des églises et interdit toute dime, en plus de guillotiner le Roi. Un crime doublement grave, car la doctrine de l'époque se basait sur des écrits de Saint-Paul décrétant que toute autorité venait de Dieu.

---

<sup>20</sup> [https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/4294558?docref=969DbZrzvgN\\_wtv7E4Y3Mw](https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/4294558?docref=969DbZrzvgN_wtv7E4Y3Mw)

<sup>21</sup> Il y avait également d'autres raisons économiques et politiques hors de notre sujet !



Aussi c'est sans trop de surprise qu'on découvre la signature du curé Dubois et celles des lieutenants et capitaines de milices tout en haut d'un document, suivies de celles d'habitants de Bécancour et Dutord déclarant leur loyauté envers sa Majesté et dénonçant la subversion de tout ordre social. Jean Cormier, habitant du rang de la Grand 'Rivière y aurait fait une croix, même s'il savait signer. Douteux et surtout bizarre car les gens de l'époque qui savaient signer s'en faisaient une gloire. Autre point, lorsque qu'une personne faisait une croix comme signature normalement un témoin devait l'authentifier. Dans le cas présent ce témoin est le curé Dubois qui a déjà signé tout en haut du document. On peut, à tout le moins douter de sa neutralité.

Signature de Jean Cormier

Jean Cormier, colonne de droite no 17

Jean décède donc comme citoyen britannique le 25 janvier 1808 à l'âge de 73 ans et son épouse le 16 mai 1815 à l'âge de 66 ans. Quelques mois avant son décès, le 12 novembre 1807, devant le notaire Nicolas-Benjamin Doucet, il nomme son fils Alexis légataire de tous ses biens meubles et immeubles encore possédés à son décès.

En résumé, l'Acadien de souche Jean Cormier et la Canadienne de souche Marie Angélique Provencher Ducharme ont généré une belle descendance fortement intégrée dans la région de Bécancour. Avec 5 filles et 4 garçons tous mariés et ayant chacun leur descendance, les Cormier Thibier se sont vite multipliés, la plupart à Sainte-Angèle et Bécancour, mais quelques-uns ont aidé à coloniser de nouveaux territoires.

- Les fils d'Alexis : David (Louise Provencher) et Charles (Caroline Bourque) se sont établis à Sainte-Gertrude; Joseph (Cécile Dubois) à Saint-Louis de Blandford; tandis que s'établirent à Bécancour Isaïe (Louise Houle), Louis (Séraphine Bellefeuille) et Elzéar (Adélaïde Lemarier).

- Les 4 fils de Charles se sont établis à Bécancour : Livin (Odile Champoux) artisan menuisier au village de Bécancour (maison existe encore au 1120 Nicolas-Perrot), Damien (Odile Gaudet), Félix (Adéline Boisvert) et Charles fils (Céline Champoux). Le 5<sup>e</sup> fils, Olivier (Mary Bailey) s'est d'abord marié à Medford NY, puis est revenu à Bécancour et finalement retourné à Wayland Massachusetts où il est décédé. Son dernier retour, il l'a fait à Bécancour où il fut inhumé.
- Jean n'a eu qu'un seul enfant, Marie qui a épousé Adolphe Bourque de Nicolet.
- Pour sa part, Jean-Baptiste a eu un fils un peu plus aventurier, Jean-Baptiste fils (Olympe Rheau) établi à Lowell USA, tandis que David (Marine Laneuville) s'est établi à Sainte-Gertrude et Moïse (Louise Bellefeuille) à Bécancour.

Les 5 filles de Jean ont épousé des garçons du coin et eurent également de nombreux descendants aux noms de Ducharme, Rheau, Comeau, Désilets et Hébert.

Je souligne également la belle mixité des familles. À partir de la famille Cormier-Ducharme, on retrouve des descendants avec un lien paternel ou maternel de 29 origines des familles Bailey, Beaubien, Bellefeuille, Boisvert, Bourgeois, Bourque, Carignan, Champoux, Comeau, Coulombe, Cyrenne, Deshaies-Tourigny, Désilets, Dubois, Gaudet, Hamel, Hébert Héon, Houle, Lacourse, Lemarier, Laneuville, Levasseur, Mailhot, Moras, Pratte, Rheau, Saint-Laurent. Pour une si petite population, c'est quand même impressionnant et gage d'une belle intégration.



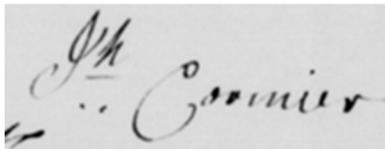
### 3<sup>e</sup> partie : L'enracinement des Cormier

---

#### 5<sup>e</sup> génération : Joseph Cormier et Marie-Louise Levasseur

##### (2<sup>e</sup> génération à Bécancour)

Notre ancêtre Joseph, troisième enfant de Jean et Marie-Angélique Provencher dit Ducharme, naît le 17 avril 1773. À l'âge de 25 ans, le 15 octobre 1798, il prend pour épouse Marie Louise Levasseur, âgée de 18 ans, fille de François Levasseur et Charlotte Gailloux. Leur contrat de mariage notarié par Antoine Isidore Badeau nous apprend que le père de la mariée lui donne comme cadeau de mariage un lit garni, un coffret, un rouet, un chaudron, six assiettes de grès, six cuillères d'étain, deux fourchettes, une vache, un mouton, lesquels articles seront en avancement sur la succession future. Pour sa part, Joseph a déjà reçu de son père, un cheval, une vache, deux cochons ainsi qu'une



Signature de Joseph Cormier

terre de 2 par 20 arpents (voir annexe 1). Quatorze enfants (7 gars, 7 filles) naissent du couple dont 8 atteignent la majorité : Joseph fils, Marie-Louise, Paul, Julie, **notre ancêtre Moïse**, Marie-Anne, Pierre et Olivier.

À noter ici que Joseph Cormier sait signer son nom.

Après le décès de son épouse Marie Louise Levasseur le 20 février 1831, Joseph, alors âgé de 64 ans, décide le 6 août 1832, devant le notaire Badeau, de se donner, comme on disait à l'époque, à un de ses fils à la condition de le loger, habiller, nourrir, lui donner les soins nécessaires et lui assurer des funérailles respectables. Le fils choisi fut Moïse, encore célibataire à l'époque. Le contrat de donation identifie les trois terres dont il est propriétaire (annexe 1). La donation, outre l'obligation de prendre soin de son père, oblige également Moïse envers ses frères et sœurs, par exemple garder et prendre soin de ses sœurs jusqu'à leur mariage, leur donner leur part d'héritage en argent. Les autres frères sont également nommés ainsi que les parts que doit leur rendre Moïse sous forme d'animaux (vaches, moutons, cochons) et sommes d'argent. Le contrat conservé aux Archives et bibliothèque nationale du Québec est malheureusement difficilement lisible pour avoir tous les détails du partage de l'héritage de chacun.

Joseph demande quelques mois plus tard, le 4 janvier 1833, au notaire Antoine Zéphirin Leblanc de dresser un inventaire complet de ses biens. Ce fut fait par le notaire en présence de ses enfants.<sup>22</sup>

---

<sup>22</sup>

[https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/4073198?docref=XG8kGUI3SOi5zdj1e6\\_D6g](https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/4073198?docref=XG8kGUI3SOi5zdj1e6_D6g)

Assez impressionnant, l'acte énumère les biens sur 17 pages. Sans tout détailler, le notaire estime la valeur (en monnaie d'époque la livre) des meubles de la maison à **916 livres** (tables, chaises, poêles, buffet, fusils, chaudrons, etc.); le contenu du grenier à **1 306 livres** (quarts de farine, lardons, lard, sel, sucre d'érable, pois, rouet, raquettes, etc.); les animaux à **1 309 livres** (2 veaux, 15 poules et 1 coq, 9 vaches à lait, 3 taures, 4 cochons du printemps, 16 moutons, 6 juments et 6 chevaux); les équipements dans la grange **1 317 livres** (carioles, harnais, seaux, charrettes, 2 quarts d'aloses, madriers, 100 minots de patates et 1 100 bottes de foin) pour un total de **4 848 livres** auxquels il faut ajouter 178 livres en argent comptant. En soustrayant les dettes de 613 livres, on conclut que la valeur nette est de 4 413 livres.

Pour se donner une idée de la valeur monétaire de l'inventaire, la maison, les bâtiments et les terres non évaluées, on indique que le salaire annuel d'un ouvrier spécialisé est d'environ 300 livres par année dans les années 1830. Son inventaire de biens meubles, bâtiments et terres exclus étant de 16 fois le salaire annuel d'un ouvrier, on peut donc déduire que Joseph était loin d'être pauvre.

Joseph est décédé et inhumé à Bécancour le 22 avril 1848, ayant survécu à sa femme Marie-Louise Levasseur durant 17 ans, cette dernière étant décédée le 22 février 1831.

En résumé, Joseph, même s'il n'était pas l'héritier principal de son père ayant reçu une terre en bois debout et quelques animaux contrairement à son frère Alexis qui a hérité de la terre déjà cultivable et des bâtiments de ses parents, s'est vraiment distingué par son esprit d'entreprise, son acharnement au travail et sûrement aidé par l'effort de sa femme Marie-Louise Provencher Ducharme, ses cinq fils et trois filles, a accumulé un capital fort intéressant durant sa vie. Quelques-uns de ses enfants ont sûrement hérité de son ambition ou de son acharnement.

Pour une, sa fille Louise a accompagné Charles Héon, également de Bécancour, dans sa quête de nouveaux territoires, étant les premiers à s'établir à ce qu'on allait appeler plus tard Saint-Louis-de-Blandford et recevoir le titre de fondateur, et j'ajouterais pour elle, fondatrice des Bois-Francs.

Allant encore plus loin, traversant la grande savane de Stanfold, (là où on retrouve aujourd'hui beaucoup de cannebergières), son fils Olivier, qu'il avait fait instruire, est devenu le premier notaire et instituteur de la future paroisse de Plessisville.

Un autre fils, Joseph fils, marié à Marguerite Saint-Laurent, fut menuisier à Bécancour.

Par ailleurs, ses fils Paul et Pierre sont devenus les premiers pionniers lors de l'ouverture de la concession du Petit Saint-Louis (Sainte-Gertrude). Pierre, marié à Adélaïde Houle puis à Marguerite Rheault, a toujours habité à Sainte-Gertrude comme cultivateur.

Son frère Paul, a vendu sa terre à son frère Moïse et est parti rejoindre ses enfants à St-Louis-de-Blandford. Quant à Moïse, il vous est présenté dans le prochain chapitre.

## 6<sup>e</sup> génération : Moïse Cormier et Édille Morasse

### (3<sup>e</sup> génération à Bécancour)

Moïse, fils de Joseph, est baptisé le 27 septembre 1808 à Bécancour. Il épouse, le 7 janvier 1833, Edille Morasse, fille mineure de Pierre Morasse et Archange Dureau de Bécancour également. Les deux signent leur nom tel que noté au contrat de mariage devant le notaire Antoine Zéphirin Leblanc le 4 janvier 1833. La future épouse n'apporte pas de dote au mariage. Cependant, elle reçoit en héritage de son père, décédé lors de son mariage, le 1/3 d'une terre située entre la rivière Bécancour et le fief Cournoyer de 15 arpents qui devient la propriété du couple.<sup>23</sup> Leur contrat de mariage devant le notaire confirme le don des meubles et immeubles reçu par Moïse de son père Joseph.<sup>24</sup>

Le couple a eu 13 enfants dont 10 se sont mariés (4 garçons et 6 filles). Moïse, que je nommerai Moïse père et son épouse Edille ont eu une belle descendance. Son fils **Charles**, mon ancêtre est demeuré à Sainte-Angèle, Théodore (Emma Désilets) à Gentilly, Moïse fils (Marie Levasseur) au Manitoba et Félix (Adelphine Levasseur) à Sainte-Gertrude. Les filles, Anna (Zéphirin Demers) se retrouve à Gentilly, Céline (Pierre Cyrenne) dans le rang du Cournoyer à Bécancour, Alphonsine (Alfred Carignan mort seul à Dawson au Yukon) sont demeurés non loin de leur père à Sainte-Angèle. Odile (Adolphe Bourque) ira vivre à Saint-Grégoire et Marie (Irénée Trottier) s'installera en Alberta possiblement à Calgary.

Moïse fils est le premier enfant à se marier le 10 juillet 1872, avec Marie Levasseur, fille de Joseph et Marie Anne Rheault ayant, quelques jours auparavant, passé un contrat de mariage chez le notaire Antoine Onésime Désilets de Bécancour.

---

<sup>23</sup> Notaire Joseph Badeau 12 juin 1833.

<sup>24</sup> Notaire J.N. Badeau 6 août 1832

C'est dans ce contrat de mariage d'une vingtaine de pages qu'est décrite la dote allouée par le père de la mariée relativement « costade » pour l'époque : argent, animaux et ménage complet sont énumérés en bas de page.<sup>25</sup>

Dans le même contrat Moïse père fait don entre vifs à son fils de ses biens meubles et immeubles (décrits à l'annexe 1).

Cependant Moïse père pose ses conditions :

- Durant une période de 10 ans, les donateurs et sa famille continueront de jouir des biens meubles et immeubles et travailler sur la ferme selon leur âge, force, capacité et santé et de vivre en commun sur et à même les revenus d'iceux.
- Il est convenu que Charles Cormier, un autre fils de Moïse, fera et suivra, s'il le désire, un cours classique complet ainsi qu'un cours de cléricature de profession libérale, soit de médecin, notaire, avocat, arpenteur, ingénieur civil ou autre. Si les études ne sont pas terminées (après la période de 10 ans), Moïse fils devra quand même pourvoir aux besoins de son frère jusqu'à la fin de ses études ou jusqu'à la douzième année à compter de ce jour. De plus, il devra donner à son frère une somme de 400 \$ courant à la fin de ses études.

Cependant, si **Charles** ne désire pas continuer ses études et devenir cultivateur, il pourra reprendre la juste moitié des biens meubles et immeubles donnés à son frère Moïse en remboursant à ce dernier la somme de 400 \$ (100 \$ par année après la prise de possession). Par ailleurs, Charles, dans ce cas, devra assumer la moitié des charges et obligations dévolus à Moïse fils dans ce contrat de donation.

- Les charges et obligations suivantes doivent être assumées par Moïse fils seul ou conjointement avec son frère Charles selon le cas.
  - Payer les dettes des donateurs au moment de l'échéance.
  - D'avoir grand soin d'eux en cas de maladie, de leur fournir un logement convenable, de les nourrir, vêtir, chauffer, éclairer, leur fournir une voiture, etc. En cas de mésentente, les donateurs pourront vivre ailleurs dans une maison fournie par le ou leur fils et pourront recevoir une pension viagère qui pourra

---

<sup>25</sup> 100\$, une vache, deux brebis, en plus d'un bon trousseau : une commode, un coffre, un rouet, 12 assiettes, 12 tasses à thé avec soucoupes, un plat, 6 couteaux, 6 fourchettes, 6 cuillères à soupe, 6 cuillères à thé, un sucrier, un pot à lait, une théière, un petit chaudron, un lit garni avec rideaux, une paire de draps de lit de laine, les couvre-pieds, un mat de lit, une paire d'oreillers, 4 paires de draps, 4 chaises, 12 aulnes de tapis 5 couvre-pieds et une couverture de laine.

être déterminée par deux experts nommés par les donateurs. Un arbitre pourra être demandé en cas de désaccord.

- Assurer à leurs parents un service funéraire, payer les messes, etc.
- Garder son frère Théodore tant qu'il ne sera pas marié, de lui donner le jour de ses 24 ans la somme de 1 600 \$ ou d'appliquer pareille somme sur une terre. De plus, lui livrer un cheval avec harnais, voitures de promenade et de travail de même qualité que les donateurs ont donné à Félix Cormier, une vache, deux moutons et un lit garni.
- Garder leurs sœurs Marie, Alphonsine et Emma tant qu'elles ne seront pas mariées et leur vie durant si elles ne se marient pas. De leur fournir un banc à l'église, de les y mener, de les faire soigner en cas de maladie et de les faire inhumer dans le cimetière paroissial. De leur livrer le jour de leur mariage respectif la somme de 100 \$ et les mêmes biens meubles que les donateurs ont donné à leur sœur Edile lors de son mariage.
- De remplir et exécuter envers Julie Cormier, la sœur du donateur qui demeure avec lui, toutes les charges et obligations que le donateur a prises envers cette dernière (garder, loger, nourrir, soigner, inhumer, etc.).

Lors du mariage de Moïse fils en juillet 1872, son père est âgé de 64 ans et sa mère de 55 ans. Son frère Charles est âgé de 14 ans et fréquente alors le Collège de Trois-Rivières (plus tard le séminaire Saint-Joseph).

Moïse père décède le 27 février 1874 et son épouse le 15 juin 1899. Les deux, nés à Bécancour, décèdent à Sainte-Angèle, nouvelle paroisse fondée en 1870 par son détachement de Bécancour. À son décès, le journal de Trois-Rivières du 2 mars 1874 note que la mort avait frappé le plus ancien des marguilliers. Le journal ajoute également que, dans les assemblées de paroisse et les délibérations, sa parole dictée par une profonde sagesse était écoutée avec respect et ses conseils reçus avec confiance.

L'année du décès de son père, Charles décide d'abandonner ses études et revient habiter avec sa mère et ses sœurs célibataires à Sainte-Angèle. En octobre 1882, l'échéance de 10 ans déterminée par son père lors de son don est échue et Moïse fils est pleinement propriétaire des biens meubles et immeubles indivis légués par ses parents qu'il doit cependant partager avec son frère Charles, ce qu'ils font le 5 octobre 1882 en passant chez le notaire Joseph Achille Blondin. (Voir annexe 1 pour les titres de propriété).

**En résumé,** Moïse, tout comme son père, Joseph veut investir dans l'éducation d'au moins un de ses fils pour qu'il devienne ecclésiastique ou, à défaut, avoir une profession libérale. Il choisit son plus jeune fils, Charles, mais ce dernier abandonna ses études au séminaire de Trois-Rivières au décès de son père pour devenir l'homme de la maison pour sa mère et ses sœurs et demeurer là où l'ancêtre Jean s'était établi. Comme il était un peu beaucoup de son époque, on oublie les filles pour les professions libérales. Un de ses fils, Félix, alla s'installer à Sainte-Gertrude où déjà 4 de ses cousins y étaient établis, soient Pierre de Joseph à Jean, David et Charles d'Alexis à Jean, également David de Jean-Baptiste à Jean. Ça peut paraître compliqué, mais on n'a qu'à retenir que les Cormier de Sainte-Gertrude sont des Thibier ! Félix s'est passablement impliqué à Sainte-Gertrude, étant élu maire de 1868 à 1870. Il fut également un officier de l'établissement de la Société de Colonisation n° 1 du comté de Nicolet. Cette société fut mise en place pour inciter et aider financièrement les fils de cultivateurs à coloniser certaines régions du Québec comme le lac Saint-Jean et le Témiscamingue plutôt que de s'exiler aux États-Unis pour travailler dans les usines. Un autre fils, Théodore, fit sa vie comme cultivateur à Gentilly.

Finalement, Moïse fils eut un parcours assez exceptionnel. Célibataire, il s'est d'abord enrôlé comme zouave pour aller défendre les états pontificaux contre Garibaldi qui lutte pour l'unification de l'Italie. (À l'époque, le pape possédait en propre une partie de l'Italie avec des pouvoirs de douanes et taxation des habitants). En février 1868, après avoir pris le train jusqu'à New York, il prit le bateau pour la France. De là, il se joignit à des bataillons pour se rendre au Vatican. Cependant, ils ne connaissent pas le feu de l'action, car, en 1870, une armée italienne de 70 000 hommes envahit l'État pontifical. Le pape capitule dès les premiers coups de canon, de sorte que peu de zouaves ont vraiment connu le feu. Moïse fils reçoit quand même la médaille du Benemerenti décernée par le pape Léon XIII.



Médaille Benemerenti de Moïse Cormier

**Terre à Vendre**

A Ste Angèle de Laval, sur le rang du fleuve, Co. Nicolet à 2 milles de l'église, de la Station du chemin de fer, et de la traverse des Trois-Rivières.

Une magnifique propriété de 90 arpents en superficie, presque tout clôturé en fil de fer, avec une bonne maison, hangar à grain, à bois, et à voiture et autres dépendances.

Une magnifique grange, étable avec cave à fumier, silo, pompe pouvant fournir l'eau à tout le bétail. Aussi une petite fromagerie pouvant recevoir 2000 lbs. de lait, un grand rucher, d'après le dernier système et aussi une magnifique sucrerie pouvant faire de 12 à 1500 lbs. de sucre, toute équipée en petites chaudières ferblanc ; le tout en parfait bon ordre. Pour les conditions s'adresser au propriétaire.

**MOISE CORMIER Fils.**

27-8-92—3m.

Annonce de Moïse fils, paru dans Le Trifluvien du 22 octobre 1902

À son retour d'Europe, Moïse fils devint cultivateur sur les terres que son père lui donna lors de son mariage en 1872. Il s'impliqua dans la politique municipale en devenant conseiller en 1878. Comme on l'a vu, il partagea son héritage avec son frère Charles en 1884, dix ans après la mort de son père. Durant cette période, il investit également et procède à l'ajout de superficies cultivables au moins une fois en s'associant à son frère Charles. Quelques années plus tard, en avril 1893, après avoir vendu sa ferme de Sainte-Angèle, Moïse fils quitta la région en train avec sa famille et quelques animaux (chevaux et vaches) pour aller s'installer à La Salle, une proche banlieue de Winnipeg, alors en

plein développement. (Il avait fait un voyage d'exploration l'année précédente pour voir le potentiel.) Il développa une laiterie pour desservir Winnipeg et gagna très bien sa vie avec ce commerce. En 1902, il possédait 26 vaches à lait, 16 chevaux, 60 bêtes à cornes, un grand nombre de cochons de bien belle race, une nombreuse basse-cour, des abeilles, etc.<sup>26</sup>

Pour l'anecdote, mon frère Guy qui est passé dans ce coin il y a quelques années, il a rencontré une arrière-arrière-petite-fille de ce dernier et a photographié son monument funéraire.



<sup>26</sup> F.H. Saint-Germain Souvenir et impressions de voyage au Nord-Ouest canadien Ed. Imprimerie Arthabaska, 1907

## 7<sup>e</sup> génération : Charles Cormier et Émma Rheault

### (4<sup>e</sup> génération à Bécancour)

Charles, fils de Moïse, naît le 30 mai 1858 alors que son père est déjà âgé de 50 ans. Il entre au Collège des Trois-Rivières en 1870 et il semble bien y réussir, car il a gagné plusieurs prix lors de sa dernière année au Collège (en rhétorique) : Premier prix en déclamation, premier ténor en musique vocale, mention honorable en instruction religieuse, en histoire du Canada et en traduction des auteurs anglais.<sup>27</sup> Il quitte le collège avant la fin de son cours pour revenir à la maison en y rapportant quelques livres, dont son dictionnaire latin-français de l'année 1871 que son fils Henri avait gardé et dont j'ai « hérité ».



Dictionnaire français-latin

Comme nous l'avons vu, il semble bien que le décès de son père la même année l'oblige à revenir prendre en main la ferme étant le seul garçon de la maison; ses frères Félix, Théodore et Moïse fils sont déjà mariés et ont quitté le foyer paternel. Quoi qu'il en soit, y ayant maintenant droit, il passe le 5 octobre 1882 un contrat avec son frère Moïse fils, pour diviser la part de chacun (voir annexe 1). Pour les autres conditions des donateurs, comme loger et garder leur mère (le père étant décédé) et leur tante Julie, Charles s'en charge en compensation du fait que sa maison a plus de valeur que celle de son frère Moïse. Cependant, ce dernier donnera 38 \$ par année pour les frais de nourriture, voyageant et vêtement. Les frais de médecin et les frais funéraires sont à la charge des deux frères.

Au recensement de 1881, les deux frères demeurent côte à côte, le lot principal le long du fleuve maintenant divisé en deux parts égales, soit le lot 13 partie S-O et l'autre partie N-E. Moïse fils garde la partie S-O avec son épouse Marie Levasseur et ses 4 enfants âgés de 1 à 7 ans. Charles, pour sa part, prend la maison familiale et demeure avec sa mère, ses deux sœurs Alphonsine et Emma ainsi que sa tante Julie âgée de 74 ans, sœur de son père dans la partie N-E.

À 26 ans, notre célibataire est prêt à prendre épouse, ce qu'il fait le 19 février 1884 lorsqu'il marie Emma Rheault âgée de 18 ans, fille mineure de Joseph Rheault et Léocadie Lacourse de Bécancour.

<sup>27</sup> Le journal des Trois-Rivières 30 juin 1874



Leur premier enfant, **notre ancêtre Henri**, naît le 10 novembre 1885, exactement 9 mois moins 9 jours après le mariage, c'est mon grand-père ou mieux pépère ! Au total, le couple a eu 14 enfants dont 5 sont morts avant l'âge de trois ans comme c'était malheureusement souvent le cas à l'époque. Ceux qui atteignent l'âge adulte sont : **Henri** marié à Lydia Lacourse le 15 octobre 1907, Émery marié à Julienne Lottinville le 9 mars 1936, Joseph frère de Sainte-Croix, Charles, célibataire, Anita mariée à Donat Lacourse le 19 février 1917, Angéline mariée à Émile Levasseur le 5 juillet 1927, Antonio marié à Jeannette Tourigny le 14 mai 1919, Alice mariée à Donat Champoux le 23 février 1927, Marie Annette RoseEda (Rose) mariée Elphège Duhaime le 4 janvier 1932 et Omer marié à Rita Champoux le 5 septembre 1934.

N'ayant pas connu Emma, décédée le 27 mai 1942 et Charles, le 28 avril 1945, je ne peux pas élaborer beaucoup sur leur vie. Voici ce que son fils Joseph écrit au sujet de son père dans ses mémoires en 1972 *« adroit et ingénieux, nous pourvut de jouets divers solidement faits et avec art : c'étaient des chevaux de bois avec crinière et queue de crin, un bel attelage pour le gros chien, de jolies charrettes et traîneaux, un vélocipède, un large caron (?), une balançoire, une ronde à bien se tenir, des chaloupes, des agrès de pêche, etc. L'accès aux outils et au bois de menuiserie invitait à boutiquer. J'étais souvent à la boutique copiant ce qu'avait fait mon grand frère (Henri) »*.<sup>28</sup>

Sur d'autres aspects de leur vie, on en sait beaucoup moins, à part les dates importantes : mariage, décès, naissance des enfants, etc. Cependant, je dois au moins présenter les enfants de Charles et Emma, les frères et sœurs de mon grand-père Henri.



Bas : RoseÉda, Joseph, c.s.c., Charles, Emma, Omer, Alice  
Haut : Angéline, Charles, Éméry, Henri, Antonio, Anita (1915)

<sup>28</sup> Joseph W. Cormier c.s.c. Mémoires 1890-1971. Dactylographie, 49 p. 1971

## Henri (1885-1974)

L'ainé de la famille est mon grand-père paternel. J'en parlerai plus tard dans le chapitre sur la 8<sup>e</sup> génération de Cormier (5<sup>e</sup> à Bécancour).

## Émery (1888-1968)

La vie d'Émery n'a pas été un long fleuve tranquille. Je le laisse se présenter dans un court texte qu'il a écrit peu avant son décès (sans corrections).

*Fils de Charles Cormier et d'Emma Rheault, marié à Amos le 9 mars 1936 à Julienne Lottinville fille de Gédéon Lottinville et d'Olivine Cadotte. Grand voyageur, forgeron, défricheur, pionnier de Vassan Abitibi à 30 milles d'Amos et à 15 milles de Val D'or, aujourd'hui Saint-Vincent de Paul sur le lot 11 rang 7. Vendu en 1955 à Lucien Duval à la même place. Donc, j'ai été 19 ans en Abitibi. Alors revenu à mon ancienne place à Ste Angèle de Laval en 1955 à la même place et la même chambre où je suis né en 1888 donc la cuisine aménagée dans le salon où mes ancêtres on fait leurs Amours et bien des demandes en mariage ou il s'est dit bien des mots doux. Et il s'en dit encore. Avec mon frère Omer et sa femme Rita et mon frère Charles nous restons tous ensemble et sa va bien et je signe Éméry Cormier. Grand voyageur, Pionnier, Défricheur, Grand buveur, mais pas menteur.<sup>29</sup>*

Pourquoi l'Abitibi ? Parce qu'on est en pleine crise économique, qu'on y retrouve un territoire pas tellement développé et que les gouvernements pensent que la colonisation de nouvelles terres est le meilleur moyen de combattre le chômage. Le 2 mai 1935, l'Assemblée législative du Québec adopte la « Loi pour promouvoir la colonisation et le retour à la terre » instituant le plan de colonisation Vautrin, du nom du ministre de la Colonisation Irénée Vautrin. D'autres lois sont aussi adoptées pour compléter la mise en place d'un ensemble de mesures visant à consolider le monde rural. Le plan Vautrin constitue le premier grand mouvement de retour à la terre conçu, planifié et dirigé par l'État québécois. Il est principalement destiné aux fils de cultivateurs et aux chômeurs ruraux et fait une large place aux jeunes hommes célibataires.

Recrutés par région d'origine et encadrés par les sociétés diocésaines de colonisation, les groupes de colons sont transportés vers leur lieu d'établissement où les accueillent des responsables du ministère de la Colonisation. Ensemble, ils travaillent aux premiers défrichements, à la construction de maisons et à l'ouverture des chemins de rang. Les hommes mariés peuvent ensuite faire venir leurs familles qui, entretemps, ont reçu l'aide

---

<sup>29</sup> Éméry Cormier, Sans titre, manuscrit, 1 page non daté

du gouvernement pour vivre. Les colons bénéficient ensuite pendant la durée de trois ans du plan de soutien financier du ministère de la Colonisation pour défricher leurs terres et amorcer le développement de leur ferme.<sup>30</sup> D'ailleurs, Émery n'est pas seul à prendre le train pour l'Abitibi ce 13 septembre 1935, car il est accompagné par ses deux frères Charles (célibataire) et Antonio (marié en 1919 à Jeannette Tourigny) ainsi qu'Armand Tourigny tous de Sainte-Angèle. Seul Émery y est demeuré, ses compagnons de voyage préférant revenir à la maison.



Émery, Juliette Lottinville et un visiteur  
Maison de Vassan (Abitibi)

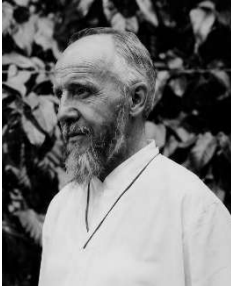
Lors de son séjour en Abitibi, Émery n'a pas vraiment cultivé la terre, plutôt ingrate. D'ailleurs, il appert que la plupart des colons des paroisses agricoles fondées à cette époque ont gagné leur vie en forêt ou dans les mines, ce qu'a d'ailleurs fait Émery en travaillant dans une mine de lithium à La Corne tout près de Vassan.

Selon mon cousin Roch Cormier, géochimiste, cette mine fermée en 2014 par Québec Lithium vient d'être rouverte par la compagnie North American Lithium, vu le nouvel attrait pour ce métal en lien avec les batteries nickel-lithium. Lors du mariage, Julienne a 39 ans et Émery 48 ans. Le couple n'eut pas d'enfants. Ils reviennent dans la région surtout pour les soins demandés par la fragile santé de Julienne. Cette dernière alla rester chez ses parents au Cap-de-la-Madeleine et Émery chez son frère où il aide aux travaux de la ferme et fait également un peu de pêche. Selon ce que j'ai appris, Émery la visite à toutes les fins de semaine et est assez malheureux de cette fin de vie, pour lui, le 21 janvier 1968, et pour elle, le 2 septembre 1971. À mon souvenir, il m'a amené une fois en chaloupe à partir du chalet au bord du fleuve presque en face de la maison des Cormier. (Je reviendrai plus tard sur ce chalet).

---

<sup>30</sup> Site internet de la Société d'histoire de Rouyn-Noranda

## Joseph (1890-1982)



Frère Joseph Cormier

En 1972, Joseph publie ses mémoires qui traitent surtout de son travail de missionnaire durant plus d'un demi-siècle au Bangladesh (auparavant nommé Bengale puis Pakistan oriental) où il enseigne dans un collège catholique dans un pays à plus de 90 % musulman. Mais on en apprend quand même un peu sur sa vie à Sainte-Angèle. Ainsi, on sait qu'il fréquente l'école du rang de l'âge de 5 ans à 14 ans (de la 1<sup>re</sup> à la 9<sup>e</sup> année), Par la suite, il est inscrit à l'école privée du village, qu'on appelle l'école du maître, opérée par Donat Brassard. En été, il y va à pied ou en voiture lors de mauvais temps. En hiver, il pensionne chez une dame Comeau résidant en face de l'église. Après 3 ans, il quitte l'école du maître avec l'équivalent aujourd'hui d'une 12<sup>e</sup> année.

À ses premières vacances d'été, il travaille à la scierie des Baptist à Trois-Rivières pour remplacer un de ses frères blessé. À l'automne, il entre au service du magasin général de Faïda Camirand. Après 3 années chez le marchand, il décide en septembre 1910 d'entrer au noviciat des Frères de Sainte-Croix à Montréal (il faut rappeler que le frère André qui fait partie de cette communauté est admiré ayant commencé les travaux de l'oratoire Saint-Joseph en 1904).



Magasin général de J.F. Camirand, rue Principale Sainte-Angèle

D'ailleurs, j'ai souvenir que ma mère m'ait déjà dit que Joseph lui avait confié qu'il avait connu le frère André « un bougonneux » un peu fatigué de se faire demander des miracles.

Il demeure chez cette congrégation jusqu'à son décès en septembre 1982. Je me rappelle encore l'effet de ce missionnaire en robe blanche et barbichette qui nous faisait des tours de magie lors d'une visite à son frère Henri durant une vacance au début des années 1960.

### **Charles (1892-1964)**

Comme son frère Émery, Charles a également écrit quelques mots sur sa vie <sup>31</sup>:

*Charles Cormier fils, né le 12 janvier 1892. Célibataire ouvrier de bois, voyageur de l'ouest l'est de Montréal à Trois-Rivières fête aujourd'hui même son anniversaire de 68 ans en l'an 1959. Reste chez Omer Cormier son frère sur la propriété de son père Charles Cormier. Manufacturier de chaises, bucheur de bois de corde, faiseur de fossais, grand joueur de carte et faiseur de barge.*

Ceux qui l'ont connu m'ont dit qu'il était un des plus habiles artisans de la région. Un de ses neveux, Jacques Duhaime, m'a confié qu'il l'avait accompagné quelquefois au marché de Trois-Rivières où il allait vendre ses chaises qui, à son avis, se comparaient à celles des meilleurs ébénistes. En fait, c'est lui qui devait vendre pendant que le fabricant allait assécher sa soif dans des commerces de la rue des Forges. Il a eu une fin de vie assez triste, résidant dans une chambre du village de Sainte-Angèle, s'entendant moins bien avec le couple d'Omer et Rita. Après la guerre 39-45, mon père André avait commencé à bâtir des maisons dans la région. J'ai su, sans autres détails, que son oncle Charles travaillait occasionnellement pour lui.

### **Anita (1895-1981)**

Je n'ai pas connu Anita, car après son mariage avec Donat Lacourse le 19 février 1917, ils s'installent sur une terre à Biggar en Saskatchewan durant 7 ans. La sécheresse et le sol sablonneux les ont obligés à déménager à Fanistelle au Manitoba où ils louent une terre durant un an avant de revenir à Sainte-Angèle. Après un an, ils s'installent à Trois-Rivières où Donat travaille durant 7 ans dans un moulin à papier. Finalement en 1931, il déménage en Alberta pour exploiter une ferme à Falher située à environ 425 kilomètres au nord d'Edmonton. Ce dont je me souviens, c'est d'avoir entendu ma mère dire que pépère avait de la visite d'Alberta. C'était sans doute Anita, seule ou avec ses enfants, car son mari est décédé relativement jeune le 31 mars 1947, tandis

---

<sup>31</sup> Charles Cormier, Sans titre, manuscrit 1p. Non daté

qu'Anita lui a survécu jusqu'au 6 avril 1981. Leur descendance, 7 enfants, 39 petits-enfants et 45 arrière-petits-enfants demeure encore dans la région de Falher, ville qui s'est donnée le nom de capitale du miel au Canada. Dans un article de journal (archives de Jeanne-d'Arc Champoux), on peut voir que nous avons de nombreux petits cousins Lacourse.

### Angéline (1897-1969) jumelle d'Antonio

Selon son neveu Jacques Duhaime, Angéline est une brillante institutrice qui a beaucoup de talent et de facilité pour rédiger des textes. Après ses études à l'école normale du couvent des Ursulines de Trois-Rivières, elle enseigne à Sainte-Angèle, puis épouse Émile Levasseur cultivateur de cette même paroisse. À noter que c'est la première fille de la lignée qui fait des études supérieures. Ce serait elle qui a surement demandé à ses frères Charles et Émery de rédiger les petits textes sur leur vie, tout comme l'initiative de la lettre ouverte publiée dans le Nouvelliste du 20 janvier 1954 réclamant un pont vers Trois-Rivières.

**Long time resident  
passes away**

Anita Lacourse long time resident of the Falher district, passed away in the McLennan Sacred Heart Hospital on April 6, 1981 at the age of 85 years.

Mrs. Lacourse was born August 1, 1895 in St. Angèle de Laval, Quebec. She moved to the Falher district in 1930 and home steaded south of Falher until retirement in 1977.

She was predeceased by her husband Donat in March 1947 and daughter Jeanne Nicolet in October 1970.

She is survived by seven children Paul of Falher, Irene Verrart of Falher, Mariette Boisvert of Edmonton, Alaine Verrart of St. Albert, Emile of Falher, Rose Bouchard of Dawson Creek, B.C. and Joseph of Falher, 39 grandchildren and 45 great grandchildren.

Funeral services were held in St. Anne's Catholic Church on April 10, 1981 with Reverend Fathers B. Frignon, O. Pinard and W. Dube officiating with altar boys, great grandsons Michel and Wade Nicolet.

The eldest grandson of each family were pallbearers with the eldest great grandson cross bearer.

Pall bearers were Gilbert Nicolet, Emile Boisvert, Denis Verrart, Richard Verrart, Leo Lacourse, and Roger Bouchard with cross bearer Norman Nicolet.

Interment followed in St. Anne's Cemetery Falher. Funeral arrangements were by Chapel of Memories Peace River.



Anita Lacourse

Avis de décès d'Anita

**DES CULTIVATEURS DE STE-ANGELE-DE-LAVAL**  
 Etant cultivateurs et vendant tous nos produits sur le marché des Trois-Rivières, nous donnons fermement notre appui pour la construction d'un pont.  
 Une perte de temps précieux, des ennuis de toutes sortes sont occasionnés par l'absence d'un pont.  
 Le commerce, l'industrie et le tourisme, croyons-nous, prendraient un essor considérable.  
 Ont signé: M. et Mme Omer Cormier; M. et Mme Emery Cormier; M. Elphège Duhaime; M. et Mme Emerie Desruisseaux; M. et Mme Emile Levasseur; M. Donat Champagne, conseiller.

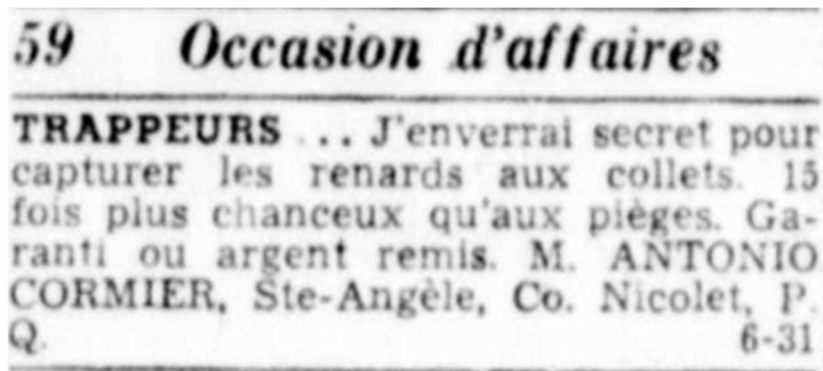
Le Nouvelliste 20 janvier 1954

Émile Levasseur décède relativement tôt en 1943. Après son décès, Angéline et ses deux enfants deviennent des locataires d'une maison située sur la ferme d'Elphège Duhaime, terrain aujourd'hui occupé par une halte routière face au fleuve.

Elle lui survit jusqu'au 14 février 1969. Le couple a eu une fille Hélène, également enseignante, qui réside aux Trois-Rivières, et un fils René, pharmacien à Montréal, décédé en 1990.

## Antonio (1897-1963) jumeau d'Angéline

Antonio se marie le 14 mai 1919 à Jeannette Tourigny de Bécancour (elle est la sœur d'Alfred, mieux connu sous le nom de Freddy, forgeron dans le Cournoyer au coin de la route menant à Sainte-Gertrude). Ils demeurent à Sainte-Angèle. Antonio a surtout travaillé sur la construction. L'hiver, comme plusieurs, il va dans les chantiers ou fait la pêche et trappe le renard, allant jusqu'à posséder un élevage de renards dans les années 1940. On retrouve d'ailleurs de ses publicités dans Le Nouvelliste, notamment le premier décembre 1945, où il fait paraître une annonce relative à ses secrets pour attraper les renards.



Le Nouvelliste 1 décembre 1945



Le Nouvelliste 17 janvier 1953

Comme pêcheur, il avait sûrement un certain succès si on se fie à cet article du journal Le Nouvelliste montrant sa femme Jeannette devant une « pêche » de plusieurs poches de loches congelées.

Selon sa fille Monique, son père souffrait d'épilepsie et c'est probablement ce qui a causé son décès lorsqu'il est tombé d'une couverture du couvent des Sœurs grises de Nicolet. Vraiment pas chanceux, Antonio qui, en août 1927, à l'âge de 30 ans, est renversé par une auto sur le chemin de Sainte-Angèle. Voici ce que rapportait le journaliste du Nouvelliste :

*Antonio Cormier, fils de Charles Cormier de Sainte-Angèle de Laval a failli perdre la vie à la suite d'une collision qu'il eut avec un automobile, alors qu'il se promenait sur sa bicyclette. Il fut projeté dans l'air bien au-dessus de la machine, puis retomba sur le pavé macadamisé. Il était inconscient et saignait abondamment à la tête. On le pensait mort. Un prêtre fut mandé et lui administra les derniers sacrements. Il ne reprit l'usage de ses sens que le*

*lendemain matin. Le médecin constata fracture d'un bras et du pouce, une entaille au cuir chevelu qui nécessita trois points de suture et des contusions générales. Le jeune homme souffre de vives douleurs à l'abdomen. On espère cependant pouvoir lui sauver la vie.<sup>32</sup>*

Pour la petite histoire, on apprend que le conducteur de l'auto était Henri-Paul Robichaud, forgeron de Bécancour, qui conduisait l'auto appartenant à sa sœur Alice (mariée à Lucien Laperrière, inspecteur d'école). À la suite d'une poursuite civile d'Antonio, M. Robichaud est condamné à lui verser une somme de 270 \$. C'était avant l'assurance-auto de Lise Payette !

Pour sa fille Monique, Antonio était un bon père pas jasant et sévère, comme beaucoup de père de ce temps. Le couple a eu plusieurs enfants dont beaucoup demeurent dans la région : Bruno, Eloi, Raymond, Gérard, Monique, Madeleine et François. Même si je ne les connais pas personnellement, j'ai entendu quelquefois parler de Gérard, un spécialiste des ascenseurs. Je connais plus Monique, une amie facebook, de Saint-Grégoire, une des rares Cormier dit Thibier entourée de nos très lointains cousins dit Rossignol.

### **Alice (1900-1993)**

Première enfant du couple au XX<sup>e</sup> siècle et dernière à décéder en 1993, Alice épouse Donat Champoux et ils vivent à Sainte-Angèle. Le couple a eu une seule enfant, Jeanne-d'Arc qui fit carrière dans l'enseignement, d'abord à Sainte-Angèle puis à Montréal. Le couple a également gardé un certain temps leur neveu Julien, qui avait seulement 18 mois lors du décès de sa mère RoseÉda (sœur d'Alice) laissant son mari Elphège Duhaime avec 4 enfants en bas âges.

Donat était cultivateur en bordure du fleuve. Il a vendu sa terre aux Frères des Écoles Chrétiennes pour la construction de la Maison du Pardon, maintenant le Centre de l'Autre côté de l'ombre. Pour la petite histoire, la terre de Donat est celle-là même où furent prises les pierres pour l'édification de la chapelle du Cap-de-la-Madeleine, transportées sur le fameux pont de glace miraculeux de 1834. Après la vente, ils déménagent au village.

À la suite de l'AVC de son mari qui devient muet, Alice devient aidante naturelle jusqu'à son décès le 17 septembre 1976.

---

<sup>32</sup> Le Nouvelliste 9 août 1927



Sa belle-sœur Rita Champoux Cormier vint demeurer avec elle après le décès de son mari. Rita décède le 9 octobre 1981. À sa retraite, Jeanne-d'Arc revient vivre à Sainte-Angèle avec sa mère et sa tante.

Jeanne-d'Arc m'a permis de numériser beaucoup de photos de la famille Cormier que l'on retrouve dans cet ouvrage. Cette dernière venait régulièrement visiter ma mère Gabrielle Mailhot, également retraitée de l'enseignement, au début avec sa mère Alice, puis seule après le décès de celle-ci en 1993. Ma mère appréciait beaucoup leur visite.

### **RoseÉda (1903-1941)**

RoseÉda, qui préférait se faire appeler Rose, est malheureusement décédée très jeune à l'âge de 38 ans, à peine 9 ans après son mariage avec Elphège Duhaime. Le couple a eu 4 enfants : Julien, Jeannine, Jean et Jacques Duhaime. Même si, plus jeune, je connaissais l'abbé Jacques, cousin de mon père, parce qu'il avait officié aux funérailles de Lydia et Henri et plus tard comme enseignant au séminaire de Nicolet, je l'ai surtout côtoyé à Patrimoine Bécancour ayant été un des fondateurs et administrateurs. Je pense, même s'il ne l'avouera pas, que son influence a sûrement aidé lors de l'achat par Patrimoine Bécancour du presbytère de Sainte-Angèle qui devait être entérinée par l'Évêché. Même après avoir quitté le conseil, il a continué à collaborer généreusement avec Patrimoine Bécancour. Ses trois livres sur l'histoire de Sainte-Angèle sont un beau legs pour tous ceux et celles intéressés par l'histoire de la région. Son frère Julien a fait carrière dans l'enseignement au séminaire de Trois-Rivières, il fut également un des artisans d'une troupe de théâtre amateur à Sainte-Angèle. Sa sœur Jeannine, devenue veuve beaucoup trop jeune à la suite du décès accidentel de son mari Paul Blanchette, a toujours été active dans la vie communautaire de la ville et comme présidente de la Caisse de Sainte-Angèle. Un de ses petits-fils Joaquim, fils de Mario, nous a donné un bon coup de main lors d'une campagne de sociofinancement de Patrimoine Bécancour en 2023. Cependant je n'ai jamais côtoyé Jean.

### **Omer (1906-1972)**

Dernier né du couple, Omer épouse Rita Champoux (frère de Donat marié à sa sœur Alice) en septembre 1934. Le couple n'a pas eu d'enfants. Cependant, étant l'héritier des biens parentaux, Omer et Rita ont hébergé Charles et Emma durant une dizaine d'années, Éméry quelques années avant son mariage et plusieurs années après son retour d'Abitibi ainsi que Charles le célibataire souvent en alternance. Cette maison est ainsi le phare de la famille durant plusieurs décennies, étant le lieu naturel de rassemblement des oncles, tantes, petits-enfants, cousins et cousines. Omer et Rita étant toujours accueillants « pour la visite ».

La donation de Charles à son fils Omer se réalise quelques jours avant son mariage avec Rita<sup>33</sup>.

Le contrat de donation est relativement simple, Omer reçoit les 3 lots de son père (lots 13 partie S-O, 201 et 520) ainsi que tous les biens meubles et immeubles. Omer doit donner à son frère Charles « d'ici 2 années » la somme de 500 \$. Les donateurs se réservent jusqu'à leur mort l'usage et l'usufruit de la moitié des immeubles et animaux.

La propriété ancestrale des Cormier est par la suite achetée par le Trust General du Canada le 11 mars 1964<sup>34</sup>. La vente comprend les 3 lots ci-dessus décrits ainsi que tous les bâtiments. Omer se réserve le droit d'habiter la maison pendant 5 ans. Le contrat spécifie de plus que le vendeur peut garder ses bâtisses et son bois, à l'exception de la maison. Le prix de vente est de 13 400 \$, soit 77 arpents à 200 \$ l'arpent. Je note en passant ici que Maurice Richard, ex-PDG de la Société du Parc industriel, a souvent dit que les cultivateurs avaient été grassement payés à 200 \$ l'arpent, beaucoup plus que le prix du marché. C'est vrai, mais il faudrait ajouter que la maison était également comprise dans la transaction. On ne peut refaire l'histoire, mais, si c'est vrai comme il dit que tous les propriétaires sans exception ont reçu la même somme de 200 \$ l'arpent, il y a eu forcément des injustices, car les terres, les maisons et bâtiments n'étaient pas d'égales qualités ni d'égales valeurs; en tout cas, les évaluateurs de la ville pour fins de taxation ne pensent pas de cette façon, parlez-en aux propriétaires de terrains le long du fleuve.



Maison où est né Henri Cormier,  
lot 13



Maison ancestrale photo prise en 2009 avant l'incendie,  
10195 boulevard Bécancour, secteur Sainte-Angèle



Nouvelle maison située au 10195 boul. Bécancour,  
secteur Sainte-Angèle

<sup>33</sup> Acte no 59201 registre foncier

<sup>34</sup> Acte no 79438 registre foncier

Finalement, le couple pût résider dans leur maison jusqu'au décès d'Omer le 25 janvier 1972. Ensuite, sa veuve, Rita Champoux, réside chez sa belle-sœur Alice comme nous l'avons vu un peu plus haut. La Société du parc Industriel, étant très loin d'avoir besoin de cette propriété, a continué à louer la maison à des familles. En 1988, sous le « règne » de Pierre Clouâtre, la Société a d'abord vendu à Julien Losier la partie de terrain entre le fleuve et la route. Puis, la Société a demandé des soumissions pour vendre la propriété. Personnellement, j'ai déposé une offre pour acheter ce que je croyais être la vente de la maison seulement. Mais j'étais mal informé, la Société mettait en vente la maison, le lot 3 partie S-O et le lot 200 (49 arpents au total), de bien meilleure valeur que mon offre. Denis Gayrard a emporté la mise à 25 010 \$.<sup>35</sup>

Pour clore le dossier, la maison située au 10195 boulevard Bécancour passe au feu le 1<sup>er</sup> février 2013, entraînant le décès du jeune couple de locataires. Extrêmement malheureux pour ces pertes de vie et du patrimoine bâti de Bécancour. Une nouvelle maison fut reconstruite sur le site.

**En résumé,** on voit que l'éducation est quand même importante pour le couple, allant jusqu'à héberger l'institutrice. Une première pour les filles, est le fait qu'Angéline devienne institutrice, la première à dépasser l'école de rang dont l'enseignement s'échelonnait de la 1<sup>re</sup> à la 9<sup>e</sup> année. Une autre première est la vocation religieuse de Joseph, le premier depuis l'Acadie. Finalement, on voit également que c'est la première famille où un seul garçon, Omer, reste dans l'agriculture, si on fait exception d'Émery qui fut agriculteur en Abitibi. Les garçons ont été frère missionnaire, menuisier, meunier, mineur, pêcheur, éleveur de renard, journalier, ébéniste, ce qui représente bien l'évolution de l'agriculture au Québec, le nombre de fermes passant de 174 996 en 1898 à 13 4336 en 1951 et 48 144 en 1981. Finalement on se rend compte qu'à part le frère missionnaire au Bengale, les Cormier sont bien « attachés » à leur Bécancour !

---

<sup>35</sup> Acte no 116704 registre foncier.

## 4<sup>e</sup> partie: Les générations contemporaines

---

### 8<sup>e</sup> génération : Henri Cormier et Lydia Lacourse

#### (5<sup>e</sup> génération à Bécancour)

Avec Henri et Lydia, j'ai l'impression de passer de l'histoire écrite à l'acte de mémoire, car j'ai connu mes grands-parents Henri et Lydia, d'autant plus que j'ai été élevé dans l'arrière-cour de leur maison, entre le moulin à scie et à farine et leur demeure au bord de la rue principale du village de Bécancour.

Comme indiqué plus haut, Henri, l'ainé de la famille naît le 10 novembre 1885. Il a donc 67 ans à ma naissance en 1952. Ce qui est quand même relativement jeune, ayant moi-même 71 ans lors de la naissance de mon petit fils Laurent.

Évidemment, pour la grande partie de sa vie, ce que je sais de lui m'a été raconté ou lu, car, à la fin de sa vie, il a pris la peine d'écrire une dizaine de pages manuscrites sur sa vie. Quelle belle idée que je suis moi-même en train de réaliser.

Dans ses mémoires,<sup>36</sup> Henri raconte d'abord qu'il a une enfance très heureuse et choyée par sa grande tante Julie (sœur de son grand-père Joseph) décédée en 1889 et sa grand-mère Morasse décédée en 1900 qui se « *disputaient mes faveurs avec des gommes à mâcher et des peppermints (...) mais également par tous les parents de la famille tout ça parce que j'étais l'ainé.* » À l'école, il écrit avoir un avantage sur les autres, car la maîtresse loge chez ses parents. Il raconte également une anecdote qui montre son caractère assez têtu. Il avait fait alors un pacte avec un de ses amis pour défier la maîtresse en lui faisant croire qu'ils n'avaient pas fait leurs devoirs. Son ami reçut 20 coups de règle. À son tour, il se lève, pas mal « *renfrongné* », mais ne voulant pas trahir sa parole dit la même chose que son ami et reçut lui également 20 coups de règle. Un peu frondeur, il écrit « *qu'après 5 ou 6 coups je ne sentais plus rien, « mais le lendemain, nous avons les mains si enflées que la maîtresse en était plus malade que nous.* »

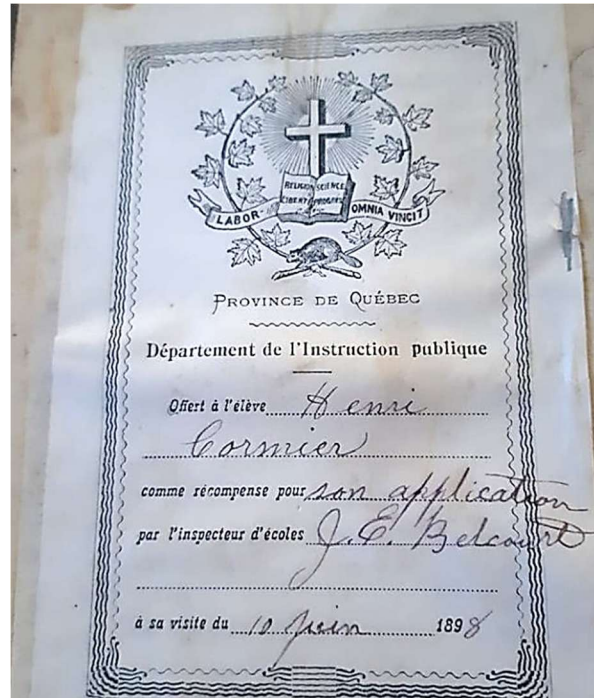
C'est ainsi qu'il raconte ses bons moments d'une jeunesse heureuse à ramasser du bois sur le bord de la grève, patiner sur le fleuve gelé, pêcher à la seine et aller vendre son surplus de poisson, ce faisant jusqu'à 5 \$ par semaine et ayant toujours de la monnaie en poche comme un futur commerçant qu'il devint.

Adolescent, il se souvient que la maison voisine était habitée par plusieurs jeunes filles qu'il voisinait avec ses amis, où chacun avait sa blonde.

---

<sup>36</sup> Henri Cormier, Souvenirs d'un vieillard, manuscrit, 10 p. 1970

En revanche, je n'ai pu savoir si Henri avait fréquenté, comme son frère Joseph, l'école du maître au village après ses 9 années d'étude à l'école du rang. Comme il n'en parle pas dans ses mémoires, je suppose qu'il est demeuré à la maison pour aider son père. En tout cas, j'ai au moins la preuve qu'il a reçu un prix de l'inspecteur J.E. Belcourt en 1898 (fin du primaire) pour son application.



Prix de l'inspecteur pour application

Vers l'âge de 18 ans, il commence à fréquenter Lydia Lacourse (fille d'Arthur et Amanda Tourigny) du rang du Petit Bois. Le père d'Henri possède une terre dans la concession des marres noires (située sur le long du boulevard Bécancour entre Ste-Angèle et Bécancour). Arthur Lacourse possède également un lot voisin. Il paraît qu'Henri et Lydia se sont rencontrés en jasant sur le bord de la clôture. Un des deux a sans doute traversé la clôture! Les fréquentations durèrent au moins 4 ans, car un jour « la belle-mère trouvait que ça durait depuis trop longtemps et lui demanda d'arrêter de fréquenter sa fille ». Apparemment, les deux tourtereaux ont beaucoup pleuré! Cependant, après quelques temps, ils reprennent les fréquentations, mais pas le dimanche, seulement en milieu de semaine (j'avoue ici que j'aurais besoin d'une explication). Henri écrit dans ses mémoires qu'il était têtu comme ceux de sa race (Acadiens), c'est peut-être vrai. Finalement, comme toute belle histoire d'amour, ils se marient le 15 octobre 1907. Lydia, née le 4 mai 1887, est une bien jolie fille dépassant bien Henri de quelques pouces en grandeur. Après ses études primaires à l'école du rang du Petit Bois, elle poursuit au village, au couvent des Sœurs de l'Assomption.



Henri Cormier et Lydia Lacourse (1907)

Avant le mariage, les parents donnent un coup de main à leurs enfants, comme on le constate dans leur intervention dans le contrat de mariage d'Henri et Lydia passé le 9 octobre 1907.<sup>37</sup>

À savoir, le père d'Henri lui vend le terrain, partie du lot 160 du village de Bécancour, avec maison, allonge, hangar-boutique servant de manufacture à bois, moulin à scie et à farine ainsi que tout l'équipement. Biens meubles et immeubles. À la charge d'Henri de payer à demande la somme de 3 300 \$ au taux d'intérêt de 5%. Pour leur part, les parents de Lydia lui octroient une dote de 400 \$ et divers meubles que le notaire ne juge pas nécessaire d'énumérer.

Cette maison, la manufacture et les moulins, son père les avait acquis d'Alphonse Lethiecq en vertu de deux contrats. Le premier, daté du 1<sup>er</sup> mars 1906, concerne l'achat pour 2 500 \$ de « *tous les appareils, engins, chaudière, planeurs, embouveteurs, huile, huilier, clés, serre-écroux (wrench), paquettages, poêle et tuyau, grand tuyau, briques emmurant la chaudière, scie ronde et son grément, carriage, grande scie, outillage du planneur, strappes, scie à déligner, scie à ruban, tour à bois, botter à croutes, moulange à blé d'inde, moulange à gaudriole avec meule et outillage, les strappes, poulies en place sur les trois shafts et tous autres accessoires du moulin à moudre et manufacture de sciage, plannage, et embouvetage de bois* ».

Le deuxième contrat signé le 30 juillet 1906 est pour l'achat de la maison, du terrain et des bâtiments au coût total de 1 500 \$ payable le premier septembre suivant. Les deux transactions totalisent la somme de 4 000 \$.

Le vendeur, moyennant un loyer mensuel de 3 \$, peut demeurer dans la maison et continuer son commerce durant une année au maximum. Lors de son mariage en octobre 1907, le curé de Sainte-Angèle indique qu'il est un industriel. J'en déduis donc qu'Henri aurait déménagé à Bécancour au mois d'août 1907 un an après l'achat de la propriété par son père, deux mois avant son mariage.

<sup>37</sup> Acte no. 43807 Registre foncier



Le don net de son père Charles, lorsqu'il lui transfère la propriété, est donc de 700 \$ soit 17,5 % de la valeur totale, ce qui représente un bon coup de main pour partir dans la vie! Pour ce qui est de la dette d'Henri envers son père, elle est quittancée le 1<sup>er</sup> août 1919, 12 ans après le transfert de la propriété.

La manufacture de voiture qu'Henri a transformé en manufacture de châssis et portes ainsi que le moulin à scie et à farine sont situés dans la cour arrière, à quelques pas de la maison. À l'époque, il n'y a pas d'électricité et le moulin fonctionne à la vapeur, la chaudière étant alimentée par les croutes et le bran de scie. Ce premier moulin, dont je n'ai pas trouvé de photo, fut détruit par un incendie en mars 1921. J'y reviendrai...faut d'abord les marier!

Dans ses mémoires Henri écrit que le mariage fut un grand jour. Belle cérémonie, grand diner chez son père et souper chez le beau-père, et le soir, une grande danse avec tous leurs amis. Selon la mémoire de sa fille Marguerite, leur voyage de noces se déroula à Niagara. Par la suite, ils s'installent dans leur maison à Bécancour. *« Tout ce que nous avions était un gros poêle à deux ponts, une petite table, quelques chaises et un lit. Nous étions heureux comme des rois. Je me souviens toujours que pendant que la moulange marchait, je courais à la maison voir ma femme pour avoir un petit bec. »*

De petits becs à petits becs, on ne tarde pas à voir arriver le premier poupon, Éloi né le 3 septembre 1908, suivi par Alice le 22 avril 1910, Cécile le 30 septembre 1912, Anita le 13 novembre 1914, Henriette le 6 septembre 1917, **mon père André** le 25 novembre 1919, Thérèse le 5 avril 1923 et Marguerite en 1925, une belle famille de 8 enfants, 6 filles et 2 garçons que je vous présenterai plus tard.

En attendant, je reviens à Henri et Lydia. Après le mariage, ce sont les enfants pour Lydia et le travail pour Henri.

Dans ses mémoires, il indique que les enfants étaient tous vigoureux et en bonne santé, sauf quelques épidémies, *la picotte* (la varicelle) avec *la quarantaine* et *la fièvre* où nous fûmes tous bien malades mais sans suites graves.

La vie est donc « bonne » pour le jeune couple, les affaires doivent bien aller, car la dette à son père est remboursée en 1919. Il est le seul à Bécancour à offrir le service de meunerie et de scierie apprécié par les nombreux cultivateurs de la paroisse.



Anita, Lydia, Alice, Cécile vers 1915

Pendant que Lydia s'occupe des enfants, c'est la norme à l'époque, Henri trouve un peu de temps pour la chasse aux canards, se glorifiant dans ses mémoires d'être *un des meilleurs tireurs sur le fleuve dans notre région surtout pour la vitesse du tir* ». Il aime également la pêche à la grande ligne pour la barbue et aux vervaux sous la glace pour la loche, le doré et la carpe d'hiver.

La soirée du 30 mars 1921 est cependant une dure épreuve pour le couple lorsque le moulin passe au feu, tel que rapporté par le Nouvelliste du 31 mars : *Hier soir vers les six heures, le village de Bécancour était éclairé par les sinistres lueurs d'un incendie... un établissement servant de scierie et de minoterie, situé en plein centre du village, appartenant à M. Henri Cormier, a été la proie des flammes avec tout son outillage et son contenu. On eut toutes les peines du monde à préserver les maisons voisines. La perte du moulin et les dommages causés à la résidence du sinistré sont en partie couverts par les assurances et M. Cormier peut compter sur la généreuse sympathie de ses concitoyens qui le tiennent à bon droit en haute estime.*

Se relevant les manches, Henri achète de Ben Deshaies, le 22 juin 1921, une partie de sa terre pour y reconstruire un nouveau moulin à scie éloigné de sa maison d'environ 500 pieds. Ben Deshaies possède alors la maison et la terre bordée par la rivière qu'il a plus tard vendues à Antoine Poliquin, maintenant la propriété de sa fille Nicole. Je sors de mon histoire pour indiquer que la terre de Ben Deshaies était autrefois la propriété qu'a occupée le premier seigneur du fief Dutord, Michel Godefroy de Lintot. Le manoir du seigneur fut démoli vers les années 1840 pour être remplacé par la propriété actuelle des Poliquin. En 1792, un plan d'arpentage indique qu'il y avait un moulin à vent situé près du manoir alors propriété du seigneur Jean Drouet de Richerville. Eh oui, un moulin à vent dans le village de Bécancour. Mais revenons à nos moutons.

Les curés de Sainte-Angèle et Bécancour permettent même à leurs ouailles d'aller aider à une corvée pour rebâtir un dimanche, journée normalement réservée au repos pour bénir le Seigneur. Le conseil municipal du village de Bécancour fit également des pressions pour demander à la Shawinigan Water and Power de desservir le village en électricité pour le bien des villageois, mais également pour l'électrification du nouveau moulin. À cette époque, la ligne

**DES PROJETS  
IMPORTANTES A  
BÉCANCOUR**

Construction d'un pont, amélioration de la voirie et installation d'un pouvoir électrique au village

**LES AVANTAGES**

(De notre correspondant)

Bécancour, 7. — Nos autorités municipales du village de Bécancour paraissent bien disposées à parfaire l'œuvre de progrès déjà lancée, sous de bonnes auspices, par l'administration précédente: construction d'un pont de fer (avec l'aide du gouvernement provincial) sur la rivière Bécancour pour relier les deux municipalités de la paroisse et du village; exécution d'un règlement adopté l'année dernière pour l'amélioration de notre voirie; installation dans les limites du village d'un système de courant électrique dont l'énergie serait utilisée avec tant d'avantages, non seulement au point de vue de l'éclairage public et privé, mais encore au point de vue industriel, etc. Souhaitons particulièrement que M. Henri Cormier, dont la scierie-minoterie vient d'être incendiée et qui se remet courageusement au relèvement de ses bâtiments, puisse avoir enfin à sa disposition l'énergie électrique qu'il désire depuis longtemps pouvoir se procurer pour faire fonctionner les machines de son industrie... et espérons qu'avant longtemps on pourra y voir clair dans le village de Bécancour, en pleine nuit, autrement qu'à la sinistre lueur d'un incendie.

Le Nouvelliste 7 avril 1921



électrique partait de Shawinigan et traversait le fleuve à la hauteur de Sainte-Angèle pour se rendre à Thetford Mines afin de desservir les nouvelles mines d'amiante. Henri rebâtit donc le moulin à scie avec la même source d'énergie, soit une chaudière à vapeur alimentée par le bran de scie, car la ligne électrique implantée de Sainte-Angèle à Gentilly ne fut disponible à Bécancour qu'en 1927.

Suite à l'acquisition d'un très grand terrain, Henri se sert d'une partie pour l'entreposage des arbres à scier tout le long du chemin entre la rue principale et le moulin. Pour le reste de sa terre, il plante une centaine de pommiers. Au commerce du bois, s'ajoute donc celui des pommes !

Je me souviens, enfant, d'avoir manié la pompe à main installée sur un baril de 45 gallons permettant à Henri d'arroser les pommiers avec de la bouillie bordelaise (un fongicide), le tout installé dans la boîte de la camionnette conduite par mon père. Henri est cependant plus doué pour la production que pour la vente. Cette activité, il la laisse à ses fils, surtout Éloi qui est particulièrement efficace, et plus tard à ses petits-fils. Henri avait aussi un petit jardin pour la culture de son tabac à pipe qu'il faisait sécher dans sa cave, les feuilles clouées au plafond. L'odeur du tabac canadien embaumait ou puait, selon les personnes, dans toute la maison.



À l'avant : Guy, à l'arrière : Michel, Raymond et Denis.

À gauche : entrée du moulin à farine et les billots pour le moulin à scie (non montré).

À droite : le verger (vers 1960).



Moulin à scie et cour à bois (vers 1935)

Henri est également concessionnaire d'une pompe à essence, tout près de sa maison, en plus d'opérer, c'est-à-dire ses filles qui sont encore à la maison, la centrale téléphonique de Bécancour durant de nombreuses années. À l'époque, chaque village a sa compagnie de téléphone, souvent sous forme de coopérative. Ce n'est qu'au début de la ville de Bécancour qu'une compagnie achète ces compagnies locales pour former Télébec, mot formé de téléphone et Bécancour, qui était le seul fournisseur de téléphonie. La téléphonie par internet et les cellulaires ont modifié ce monopole.

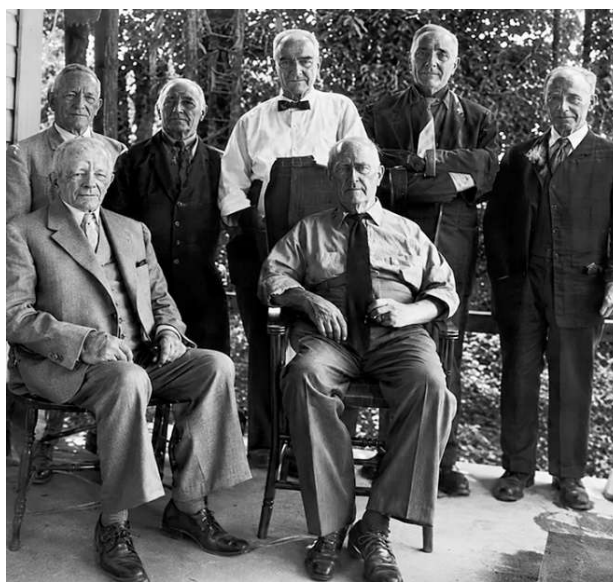
### **Henri l'industriel**

Au recensement de 1931, Henri déclare être un industriel comme profession. Ses activités commerciales sont principalement liées au sciage du bois. L'hiver, les cultivateurs moins occupés par leurs travaux de ferme font des coupes de bois de chauffage et de billots entiers. Ces billots sont transportés au moulin sur des « sleighs » tirés par des chevaux. Henri peut en acheter pour ses propres besoins ou encore les scier et en faire des planches, délignées, corroyées et embouvetées, pour le bénéfice du cultivateur qui revient les chercher le printemps et une partie de l'été, périodes actives pour la scierie. À l'époque, Éloi, âgé d'une vingtaine d'années, commence à travailler pour son père pour opérer l'engin stationnaire à la vapeur et l'aider dans la transformation des billots en planches. Des cultivateurs et quelques jeunes hommes sont également engagés pour les opérations de sciage. L'hiver, Henri, habile artisan-menuisier, fabrique des portes et châssis pour le marché local et même régional. Un petit rappel ici pour noter que Lucien Lebœuf de Sainte-Gertrude a commencé la fabrication de portes et châssis avec son frère Hubert en 1945, bien après Henri !

Vers 1940, Henri électrifie ses installations et ajoute une bâtisse sur un solage de 26 par 50 pieds (solage sur lequel mon père André a bâti ma maison). La première machine à être installée dans la nouvelle bâtisse est un cribleur à grains utilisé pour enlever les impuretés (résidus de paille ou d'herbes) et ne garder que le bon grain pour le moudre ou le donner directement aux animaux. Ce crible est acheté par un groupe de cultivateurs sous forme de coopérative dont l'opération est confiée à Henri. Par la suite, il installe une moulange pour transformer le grain des cultivateurs en farine ou en moulée « balancée » lorsqu'il ajoute du fer sous la forme de mélasse en poudre. Le processus est assez simple. Henri vide les poches de grain dans un réservoir en bois et de là le grain descend par gravité vers une moulange, où des marteaux mobiles séparent le son de l'amande. Les deux éléments sont aspirés et dirigés dans une canalisation, puis empochés et pesés.

À partir de ce moment, Henri possède une entreprise mieux intégrée. L'électrification permet des changements de fonctions beaucoup plus souples. Dans une même semaine, il peut scier un ou deux jours et les trois autres fabriquer de la moulée. Il peut même intégrer, dans les temps moins occupés, des activités de fabrication de portes et châssis et éventuellement explorer de nouveaux créneaux comme la fabrication de patères et de traineaux. Sa fabrique est particulièrement active entre les années 1938 et 1955 (il est alors âgé de 70 ans) car il bénéficiait de l'aide et du support de ses deux fils Éloi et André non seulement pour la fabrication, mais également pour la livraison et la vente. Pour ne pas perdre le fil, nous reviendrons sur cette période au moment où nous traiterons de ses enfants.

Henri, vers 1910, fut membre fondateur du club du chalet, un regroupement de 6 amis propriétaires d'un chalet situé à Sainte-Angèle sur le bord du fleuve (à peu près à la hauteur de la plantation de cèdres sur le boulevard Bécancour, à l'ouest du phare). Ses partenaires proviennent tous du monde des affaires, « la p'tite bourgeoisie d'affaires de Bécancour » : Léopold Cyrenne, un cultivateur et producteur de miel du Cournoyer, le notaire Albert Dumont, l'assureur Lucien Dumont, l'hôtelier Éloi Dumont, le marchand Ben Deshaies et l'épicier Albert Deshaies.



Assis : Jules Genest, Henri Boisvert;  
 Debout: Albert Deshaies, inconnu, Joseph Cyrenne,  
 Léopold Cyrenne et Henri Cormier  
 à l'extrême droite

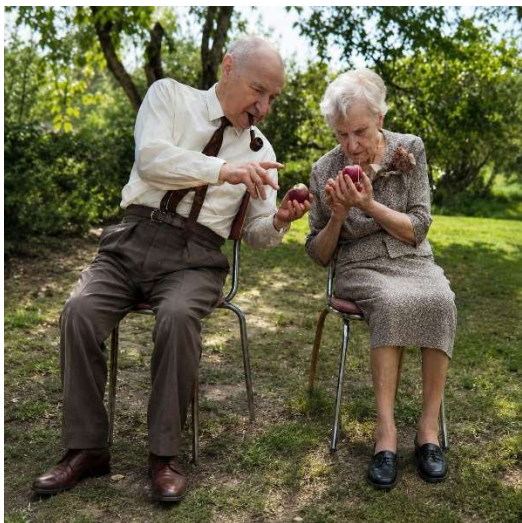
Quoi qu'il en soit, dans ses mémoires Henri écrit :

*Notre grand plaisir mes amis et moi était d'aller au chalet. Cela a duré plus de quarante ans. Nous avons aussi souvent beaucoup d'amis invités. Personne ne pourra jamais savoir les discussions qui se faisaient là. Divers sujets : religion, politique municipale, provinciale et fédérale. Nous avons bien des fois vendu ou encore plus sauvé le pays. Nous étions tous libéraux sauf un qui était conservateur. Lui, ce qu'il nous en a causé des misères, nous avions du plaisir, cela amenait des discours de grands discours. Nous avons un ami de Québec qui venait souvent nous l'appelions le pontife. Comme il était fonctionnaire et avait le nez fourré partout il nous apprenait des choses ce qui réchauffait notre ardeur. Quand nous arrivions au chalet aussitôt la porte ouverte le bleu attaquait. On aurait dit qu'il aimait ça se faire étriver, nous commençons le feu tranquillement mais cela augmentait vite jusqu'à ce qu'il nous crie, enragé, bande de maudits, alors nous allions donner un coup de seine et prendre un petit blanc. Pendant quarante ans nous avons eu du plaisir à ce chalet. Toutes les occasions étaient bonnes pour y aller. Fêtes légales ou pas légales souvent nous partions la veille pour coucher il n'y avait pas de plus grand plaisir d'aller coucher au chalet. Si cela a duré si longtemps c'est parce que nous n'avons jamais amené de femmes au chalet à part deux ou trois fois pour un grand pique-nique...*

C'était un vrai club d'hommes. Lorsque j'étais enfant, j'ai participé à quelques pique-niques à ce chalet réunissant les deux familles d'Éloi et d'André. À l'époque, je pense qu'il n'y avait plus de rassemblements de premiers propriétaires, la plupart étant décédés. Henri fut le dernier propriétaire et le chalet fut par la suite vendu à Claude Poliquin. Le chalet a été démoli par la suite.

Comme on le voit, Henri a toujours aimé la politique. Il a toujours été libéral et ne se gênait surtout pas pour le dire. Informé, il s'abonne au journal Le Devoir dès sa fondation en 1910 et l'est resté jusqu'à son décès ! D'ailleurs, nous en avons profité, car mon père arrêtrait tous les soirs pour prendre Le Devoir chez son père lorsqu'il revenait de son travail. Quand j'étais jeune, j'aimais mieux le Nouvelliste parce qu'on y retrouvait une page de bandes dessinées contrairement au journal de pépère. Par contre, Henri m'avait donné accès à sa collection de La Revue populaire des années 1915-1916 qu'il avait fait relier dans une couverture en cuir teint vert avec les initiales HC au dos. À part les actualités sur la Première Guerre mondiale, chaque revue avait un roman à suivre et des textes provenant de tous les pays du monde, dans le genre mœurs et coutumes des Zoulous d'Afrique ou de la Mongolie. Il m'a d'ailleurs légué ses revues que j'ai encore.





Henri et Lydia (vers 1965)

Henri était un homme de son époque », c'est-à-dire le chef de famille qui prend toutes les décisions importantes, se faisant servir par sa femme dont le rôle est de tenir maison. Lorsqu'il arrive pour dîner, il s'assoit à la table et se fait servir, de la soupe au dessert, et finalement le thé qu'il boit dans sa soucoupe pour le faire refroidir.

La soupe aux pois de Lydia, il en a mangé en titi ! Car tous les jours, elle en part une nouvelle de bonne heure le matin. Chaque maison a une odeur particulière, chez Henri c'était la senteur de la soupe aux pois, particulièrement la

sarriette que Lydia garde à l'année dans une cruche de grès dans la dépense de la cuisine d'été. Soupe qu'il mange en y ajoutant un p'tit verre d'eau froide parce qu'il l'aime plus liquide ou, je ne sais pas, peut-être pour pouvoir la faire refroidir pour la manger plus vite.

### **Henri le retraité**

Après la fermeture définitive du moulin à scie et à farine, le couple vit paisiblement dans sa maison, visitée quotidiennement par André ou Éloi, leurs voisins immédiats, et régulièrement par leurs filles, pour prendre de leurs nouvelles.

Henri continue de lire son Devoir, à s'énervant de voir la montée du Crédit Social (les moins jeunes se souviendront d'Yvon Dupuis succédant à Camille Samson lors de l'élection de 1973) et continuer à louer René Lévesque dont il affiche le poster dans sa cuisine d'été, tout juste au-dessus de son récamier qui l'accueille tous les midis d'été pour sa sieste. Concernant René Levesque, je pense qu'il l'apprécie assez pour le suivre dans la voie de la souveraineté-association...à moins d'erreur de ma part ! Quant à Lydia, malgré sa santé un peu plus fragile, elle continue à tenir maison, faire la soupe quotidienne et veiller au bien-être de son Henri. C'est elle qui quitte ce monde la première le 25 novembre 1968, jour d'anniversaire de son fils André.

Henri lui survit 6 ans, profitant de l'hospitalité de sa bru et voisine Lucille, chez qui il va prendre ses repas quotidiens. En 1974, revenant de la messe, il trébuche sur le trottoir et doit être hospitalisé suite à cette vilaine chute. (À mon avis il aurait pu poursuivre la ville, car le trottoir devant l'ancien couvent était en très mauvais état, les dalles n'étant pas égales... enfin !). C'est à l'hôpital, en présence du notaire Jacques Blondin, qu'il me fait don de l'emplacement de son moulin pour que mon père puisse y construire ma

résidence, car il y avait un « projet de mariage » avec ma bien-aimée Aline des Escoumins, j'y reviendrai. (En fait, il avait été convenu par Henri du partage de ses biens entre ses enfants et il était acquis que mon père hériterait du moulin au décès d'Henri. Mon père « accepta » donc d'être déshérité en ma faveur (si on peut dire). La santé d'Henri, probablement hospitalisé pour la première fois de sa vie, décline assez rapidement de sorte que l'hôpital de Nicolet fut sa dernière demeure le 19 avril 1974. La nécrologie du Nouvelliste indique qu'il laisse dans le deuil ses 8 enfants, 17 petits-enfants et 8 arrière-petits-enfants.

À son décès, ses deux filles célibataires, Thérèse et Marguerite, héritent de la maison. Comme elles demeurent toutes les deux à Montréal, elles la louent à Yvon Dumont, fils célibataire du notaire Lucien Dumont, un ami et associé d'Henri dans le chalet de Sainte-Angèle. Après le décès de Thérèse le 21 octobre 2000, Marguerite mit fin à la location et revint finir ses jours dans la maison paternelle jusqu'à son décès le 20 décembre 2004. Le fils aîné d'Éloi, Roch, hérite de la maison et m'offre de l'acheter le premier, étant donné que j'avais un droit de passage sur ce lot. Comme je venais tout juste d'acheter la maison de mes parents et que je n'étais pas très « manuel » pour entretenir de vieilles bâtisses, j'ai décliné son offre. Elle fut vendue à Sylvain Goudreault et Caroline Bouffard qui, heureusement, l'ont soigneusement rénovée sans rien enlever à son cachet historique et continuent de bien l'entretenir.

### **Les enfants d'Henri et Lydia**

Éloi, né en 1908, fut le premier enfant du couple.



Éloi étudiant au collège de Victoriaville (vers 1925)

Un fils! Après des études jusqu'à la 9<sup>e</sup> année à l'école du village, Éloi est inscrit comme pensionnaire au Collège des frères du Sacré-Cœur à Victoriaville. Le collège de Victoriaville est un des plus gros collèges de cette communauté et reçoit un nombre important de jeunes Franco-Américains que les parents souhaitent inscrire dans un collège catholique et français. Éloi, pensionnaire avec 2 sorties par année, s'ennuie tellement qu'il décide de revenir à pied chez lui en suivant le chemin de fer d'Arthabaska-Sainte-Angèle. C'est peut-être un peu long comme balade, mais le retour est beaucoup plus rapide, car on ne déroge pas à la volonté du chef de famille. Éloi « écoute » son père et termine ses trois années de secondaire au Collège. Ce dernier est assez renommé pour ses fanfares et ensembles musicaux et c'est ainsi

qu'Éloi apprend le violoncelle, instrument qu'il a joué le long de sa vie. On le voit ici alors étudiant avec son violoncelle et avec le même instrument lors des noces d'or de son grand-père Charles Cormier et Emma Rheault.



Éloi et son violoncelle aux noces d'or de Charles et Emma (1934)

Après son secondaire vers 1927-28, il travaille un an à East Angus dans un moulin à papier où il apprend le métier d'ingénieur stationnaire dont le travail consiste principalement à opérer de façon sécuritaire tous les engins de chauffage sous pression. En gros, on chauffe de l'eau, dont la vapeur sous pression fait tourner un arbre de transmission auquel on couple, pour chaque machine (scie ronde, moulange, cribleur, corroyeur, tour à bois, planeurs, etc.) une courroie plate.

Les compagnies d'assurance exigeaient souvent que les appareils sous pression soient opérés par ces ingénieurs stationnaires. Éloi, après son apprentissage et avoir passé les tests de certification, vient travailler pour son père dont les moulins à scie et à farine et toutes les autres machines sont actionnées par la force de la vapeur chauffée par une fournaise au bran de scie. Au recensement de 1931, il réside chez ses parents et est inscrit comme ingénieur pour son père. Je n'ai pas trouvé d'image du moulin d'Henri.



À titre d'exemple, un arbre de transmission auquel les machines sont couplées par des courroies plate.

Cependant, il fait bien plus que s'occuper de la chaufferie, il aide également à la fabrication des portes et châssis en plus d'en vendre et de les livrer. Éloi est également un bon sportif, comme en font foi ces deux articles de journaux dont le premier paru dans Le Bien Public du 22 septembre 1932 faisant état d'une défaite du club de baseball de Gentilly contre celui de Bécancour au pointage de 12 à 3 (Éloi joue au premier but) et l'autre paru dans Le Nouvelliste du 13 février 1935 où Éloi contribue à la victoire du club de hockey de Bécancour contre Sainte-Angèle 2 à 0.

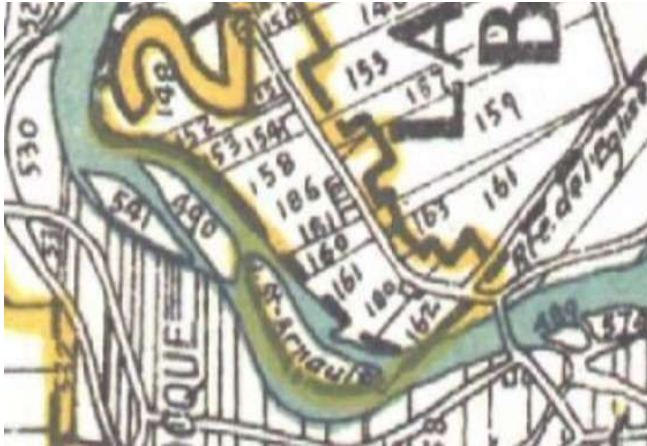
En 1939, c'est la guerre en Europe et au Canada, un grand débat : avoir une conscription obligatoire ou pas pour les célibataires. Éloi préfère de beaucoup l'amour de Lucille Lebleu que de porter les armes. Cette dernière lui est présentée par sa sœur Alice, mariée l'année précédente à Alcide Bécotte, chez qui Lucille requiert ses services de couturière. La première année, le couple demeure chez Henri et Lydia et c'est là que naît leur premier enfant Roch en 1940. Par la suite, Éloi déménage à Cap-de-la-Madeleine sur la rue Saint-Valère, où il opère une fabrique de blocs de béton.

Son père lui ayant cédé un terrain voisin comme cadeau de mariage, il fabrique lui-même les blocs requis pour sa maison qu'il construit et y déménage rapidement, car le couple ne demeura qu'au plus deux ans à Cap-de-la-Madeleine. Le 5 juin 1943, Éloi fait passer une nouvelle dans Le Nouvelliste annonçant l'ouverture d'une fabrique au village de Bécancour sous la dénomination de ROC. En plus des blocs unis ou bosselés, il fabrique également des têtes et tables de fenêtres, des tuyaux, des pots à fleurs et des boules d'ornementation. Dans les deux ou trois premières années à Bécancour, il continue à s'approvisionner en sable provenant du coteau de sable au Cap-de-la-Madeleine. Mais lui vient l'idée de s'approvisionner directement dans l'arrière-cour de sa manufacture, soit le sable de la rivière Bécancour qui, à l'époque, entre les deux ponts du village, est divisée en plusieurs canaux par des petites îles.



Manufacture ROC





Carte de la rivière Bécancour 1939

Il installe alors un câble d'acier traversant un canal de l'île à la terre ferme, sur lequel est installée une pelle qui, tirée par un engin stationnaire, extrait le sable du fond de la rivière pour le ramener à la berge. Le sable était alors pelleté dans un camion et apporté à l'usine; par la suite, il remplaça les pelleteurs par un tracteur muni d'une pelle). Étant bien vu par ses concitoyens, Éloi est même élu, en janvier 1947, conseiller municipal du

village sous la mairie d'Anatole Carignan. Avec ses deux collègues commerçants, Charles-Henri Cormier (un lointain petit-cousin) et Gérard Beauchesne, ils apportent un vent nouveau en gagnant leur élection contre Louis Leblanc, Elphège Lethiecq et Achille Tourigny. (Le Nouvelliste 17 janvier 1947).

Tout en opérant son usine en été, Éloi peut continuer à aider son père dans la saison morte pour la fabrique de portes et châssis, traineaux et patères. Il est également le responsable des ventes allant directement livrer la marchandise avec son camion, même jusqu'à Montréal, où le magasin Dupuis et frères lui achète des traineaux et patères. Légaré Meubles et la quincaillerie Saint-Pierre de Trois-Rivières sont également de bons clients. C'est ainsi que des portes et châssis d'Henri Cormier furent utilisés dans la construction de quelques immeubles construits sur la rue Sainte-Cécile à Trois-Rivières après la guerre (raconté par Roch Cormier).



Le Nouvelliste 17-11-1951

À l'ouverture du centre d'essai militaire à Nicolet en 1955, Éloi est engagé comme ingénieur stationnaire, ou, comme on disait à l'époque, il travaillait à la Défense Nationale. Comme il travaille sur les horaires de nuit, il se permet de continuer d'opérer avec ses fils la manufacture de blocs, la sablière et même d'aider son père qui a beaucoup diminué ses activités, ne gardant que la fabrication de traineaux et de patères. Le moulin à scie ne fonctionne que le samedi et est opéré par mon père André. Pour ce qui est du moulin à farine, les meuneries commerciales comme Purina et Shur Gain, qui livrent directement aux cultivateurs, contribuent à son déclin progressif et à la fermeture au début des années 1960, Henri étant quand même âgé de 75 ans.

Après Roch, né en 1940, naissent dans la dizaine d'années suivantes Jean, Louis, Gilles, Pierre, Yves, Serge (décédé dans un accident à l'âge de 27 mois en 1952) et Michel.

La manufacture de blocs est également fermée au début des années 1960. Éloi continue cependant l'exploitation du sable de la rivière et d'une sablière à Précieux-Sang. Comme passe-temps, il continue à jouer au hockey jusqu'à l'âge de 80 ans, à construire, aidé de Lucille, un moulin à vent à Précieux-Sang, à fabriquer des chaises grand-père et des horloges. Les deux ont presque toujours eu « un deuxième emploi ». Nous avons vu le CV d'Éloi, Lucille aussi a eu une vie bien remplie : en plus de toutes les tâches ménagères, de la culture des framboisiers, des légumes en serre adossée à la fabrique de blocs, de l'entretien d'un immense potager, du tressage des chaises, elle a, de plus, longtemps gardé et pris soin de son père atteint du Parkinson et fait à manger à son beau-père après le décès de Lydia ! Éloi tout comme Lucille étaient, comme on dit, « faits forts ». Éloi est décédé le 23 août 1997 à l'âge de 89 ans et Lucille à l'âge de 95 ans le 3 mai 2012.

**Alice**, la deuxième enfant du couple, est née en 1910. Tout comme Éloi, je ne sais pas grand-chose de sa jeunesse. Une anecdote confiée par sa fille Louise montre bien l'autoritarisme d'Henri. Alice lui a raconté qu'une fois elle mangeait des framboises dans du lait et qu'un ver blanc flottait dans le lait, Henri lui aurait dit « *enlève le ver et continue à manger* ». Quant à l'instruction, c'est à l'école du village, ensuite aider sa mère à tenir maison et finalement se marier ! Ainsi, Alice très habile dans la couture, avait trouvé un emploi à Trois-Rivières comme couturière. Son père refuse et lui dit que sa mère a besoin d'elle pour l'aider à élever les autres enfants. Décision formelle et sans conteste.

Alice rencontre son futur époux, Alcide Bécotte de Gentilly, lors d'une fête organisée par Anaïs Côté (épouse de Julien Gingras), une amie de Lydia, qui lui présente Alcide. Avant son mariage, Alcide va parfois travailler pour sa tante qui est propriétaire d'un motel à Miami. À un moment donné, il dit à Alice : « *si tu ne me maries pas, je m'en vais en Floride pour tout le temps* ». Elle le maria à l'église de Bécancour le 10 juin 1938 âgée de 28 ans. D'abord cultivateur, Alcide, à la santé assez fragile, laisse la terre pour différents emplois, entre autres, concierge à l'école primaire de Gentilly. Alice apporte également de l'eau au moulin en faisant des travaux de couture pour les gens de Gentilly. Le couple a 4 filles : Denise, Louise, Odette et Yolande. Je remercie Louise pour son aide et ses photos, elle qui a eu la chance de visiter avec son conjoint Gilles Léonard l'endroit possible de naissance de notre ancêtre Cormier en France. Alice est décédée en août 1987, suivi par Alcide en octobre de la même année.

**Cécile**, la troisième enfant, naît en 1912. Après ses études à Bécancour jusqu'en 10<sup>e</sup> année au couvent de Bécancour, elle demeure à la maison de ses parents et travaille comme téléphoniste, même si, au recensement de 1931, il est inscrit aucune dans la colonne profession. Je ne sais pas exactement la date, mais elle entre au couvent des Sœurs grises de Montréal. Après deux ans et demi, elle renonce à la vie religieuse et se fait engager à la crèche d'Youville de Montréal. C'est à cet endroit qu'elle rencontre son futur époux Jules Désaulniers, boulanger au même endroit. Ils se marient en 1948 et n'eurent pas d'enfants, mais en élèvent deux comme leurs propres enfants, Julot et Réal. Après leur retraite à Montréal, le couple achète une ancienne école de rang sur le boulevard Danube du secteur Précieux-Sang. Mon père André y fit des travaux pour la transformer en une petite maison bien agréable. Cécile décède en avril 1988 à l'âge de 76 ans et Jules l'année suivante, en octobre 1989, âgé de 82 ans.

**Anita**, pour sa part, voit le jour en 1914. Après avoir terminé ses études secondaires au couvent de Bécancour, elle travaille quelques temps comme téléphoniste à la maison, Âgée de 20 ans, elle quitte le foyer pour s'inscrire à un cours d'infirmière à la Crèche d'Youville de Montréal, une institution des sœurs de la Charité (Sœurs grises). Son cours terminé, elle entre en religion, passant sa vie à soigner les malades quelques temps en Alberta puis à la maison mère de Montréal jusqu'à son décès en septembre 2005.

**Henriette** est née en 1917. Une particularité d'Henriette est sûrement d'avoir eu un grave accident à l'âge de 6 ans. En jouant à l'étage de la maison, en se penchant sur le bord de la fenêtre, elle perd l'équilibre et fait une chute d'au moins 20 pieds. Le docteur J.E. Blondin, qui demeure presque en face (propriété actuelle de Suzanne Poliquin), constate que l'enfant s'est fracturé l'avant-bras, l'épaule et souffre de lésions internes<sup>38</sup>. Elle dut garder le lit durant plusieurs semaines. Comme sa sœur Anita, elle entre en religion chez les sœurs de la Charité. Elle prit soin des enfants de la garderie de Côte de Liesse et travailla également à la cuisine à la maison mère des Sœurs de la Charité.

Je me rappelle très bien lorsque les deux « sœurs », conduites par une troisième sœur, venaient rendre visite à leurs parents une ou deux fois par année ou lors de grandes fêtes religieuses. Elles étaient toujours pleines d'attentions pour nous, les enfants, en s'informant de nos études, de nos loisirs, etc. Les deux sœurs sont très proches l'une de l'autre même dans leur décès, Henriette quittant le monde en août 2005, quinze jours avant Anita.

---

<sup>38</sup> Journal le Droit, 9 août 1923

Mon père, **André**, deuxième fils du couple, naît le 25 novembre 1919, le jour de la Sainte-Catherine. J'y reviens au prochain chapitre.

**Thérèse** suit mon père en avril 1923. Après ses études primaires à Bécancour, elle travaille quelque temps comme téléphoniste, puis suit un cours dans une école commerciale de Montréal avant de travailler à la Compagnie Générale d'Assurance à Montréal, où, durant plus de 35 ans, elle monte un à un les échelons pour terminer comme « *underwriter* » (souscriptrice), où elle est fort appréciée de ses patrons. Célibataire, indépendante et aimant voyager, elle est autonome et devient une vraie Montréalaise du quartier NDG où elle demeure avec sa jeune sœur Marguerite. N'ayant pas eu d'enfants, tout comme les deux sœurs de la Charité, elle s'intéresse et est pleine d'attention pour les enfants de ses deux frères et sa sœur Alice. Elle décède à Montréal le 21 octobre 2000.

**Marguerite**, ou Margot, est la dernière-née de la famille en 1925, alors que Lydia est âgée de 38 ans. Après ses études à l'école primaire de Bécancour, elle opère le poste téléphonique chez ses parents jusqu'à l'âge de 22 ans. Elle décide alors d'entrer au couvent Saint-Joseph de Villery, puis prend l'habit des Sœurs de la Charité le 5 février 1951 à l'âge de 26 ans. Cependant, elle n'y demeure que 5 ans, quittant l'ordre en 1956. Elle va rejoindre sa sœur Thérèse à Montréal et travaille à la compagnie d'Assurance Fédérale jusqu'à sa retraite en 1985. Elle est particulièrement proche de son neveu Roch qu'elle gardait lorsqu'elle était adolescente. Ils ont fait de nombreux voyages ensemble, gardant souvent les enfants de Roch durant leurs vacances. Peu après le décès de Thérèse en octobre 2000, elle vient résider dans la maison de Bécancour jusqu'à son décès le 20 décembre 2004 à l'âge de 79 ans.

En résumé, avec la génération d'Henri, on quitte pour la première fois la terre ancestrale sur le bord de la Grand' Rivière. Henri, né à Sainte-Angèle, décède à Bécancour, mais avec la fusion des six paroisses Gentilly, Sainte-Gertrude, Sainte-Angèle, Précieux-Sang, Saint-Grégoire et Bécancour dans une même ville, on revient au même espace territorial que les trois branches de Cormier ont occupé à partir des années 1759. Ses deux fils, Éloi et André, sont demeurés ses voisins jusqu'à leur décès. Sa fille Alice (Alcide Bécotte) a vécu toute sa vie dans le village de Gentilly. Les autres filles ont cependant toutes travaillé à Montréal une grande partie de leur vie : Henriette et Anita, sœurs de la Charité (les premières ecclésiastiques féminines de notre lignée), Cécile (Jules Désaulniers) a travaillé aussi à Montréal une grande partie de sa vie avant de prendre sa retraite à Précieux-Sang et les deux célibataires Thérèse et Margot ont vécu et travaillé à Montréal. Avec mon grand-père Henri, on quitte le milieu rural pour le villageois et son mode de vie différent. Grâce à ses activités variées comme la meunerie, la scierie, le poste à essence, la centrale téléphonique, la fabrication de

traîneaux et patères, on peut dire qu'il entrait dans une nouvelle classe, celle de la petite bourgeoisie locale pouvant se permettre, par exemple, d'inscrire ses deux garçons à des pensionnats pour des études classiques. Outre l'aspect financier, il a également eu la possibilité de profiter de moments de loisirs et les prérogatives de pouvoir discuter de politique avec des amis notaire ou marchands dans un chalet sur le bord du fleuve.

## 9<sup>e</sup> génération : André Cormier et Gabrielle Mailhot

### (6<sup>e</sup> génération à Bécancour)

Mon père André ne m'a pas beaucoup parlé de son enfance, et malheureusement je ne l'ai pas interrogé. J'imagine qu'il a eu une belle enfance, dorloté par ses grandes sœurs Alice et Cécile et plus tard probablement protégé par son grand frère Éloi, 11 ans plus âgé que lui. Jeune enfant, il a surement joué au moulin et probablement appris de son père l'ébénisterie et la menuiserie qui, plus tard, lui fit gagner sa vie durant quelques années et dont j'ai profité, puisqu'il bâtit ma maison ainsi que ma sœur Mireille et mon frère Guy, pour lesquels il a toujours gracieusement fait divers travaux de réparation ou rénovation.

Après ses études primaires au village, son père l'inscrit au collège Notre-Dame de Montréal des pères Sainte-Croix (probablement conseillé par son frère Joseph de cette congrégation). Il y fait trois années d'études. Je dis plus haut qu'Henri était de son époque. Les gars peuvent aller étudier dans des collèges classiques, tandis que les filles n'ont pas cette option, sauf si elles sont en religion.



André rangée du bas, dernier à droite  
Collège Notre-Dame de Montréal



André, rangée du haut à l'extrême gauche,  
Séminaire de Nicolet

Enfin, après 3 ans à Montréal, je ne sais pas pourquoi, mon père revient dans la région pour faire sa 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> années (versification et belles-lettres) au séminaire de Nicolet. Ce sont ses dernières années, ne poursuivant pas, car son père a besoin de lui pour l'aider, selon ce que ma mère m'a dit.

Ce qui est fort possible, puisque Éloi est sur le point de se marier et a l'intention de partir sa fabrique de blocs. André travaille donc pour son père lorsqu'il quitte le séminaire de Nicolet en juin 1938 et probablement aussi pour son frère Éloi à la manufacture de blocs du Cap de la Madeleine jusqu'à son service militaire en mars 1942, lorsqu'il est obligatoirement conscrit et envoyé à Farnham pour se préparer à faire la guerre aux nazis.

Ce qui ne fait évidemment pas l'affaire d'André qui est en amour avec la belle Gabrielle également de Bécancour, fille d'Hervé Mailhot et Albertine Beauchesne, qu'il a rencontrée au Cap-de-la-Madeleine, alors que celle-ci visite sa tante Corinne Mailhot mariée à Louis Lyonnais du même endroit. Gabrielle est alors institutrice dans le rang de l'île à Nicolet. Elle avait obtenu son brevet d'enseignement chez les sœurs de l'Assomption de Sainte-Gertrude tout en demeurant chez sa marraine Alexandrine Mailhot, épouse du forgeron Évariste Saint-Cyr qui demeure tout près du couvent.

C'est une période heureuse pour les deux tourtereaux.

Gabrielle réside à Nicolet chez sa sœur Jeannine (mariée au boucher Gérard Brisson) et André, fils de l'industriel, a toutes ses soirées, une relative aisance financière et beaucoup plus de liberté que les fils de cultivateurs obligés de travailler semaine et dimanche, d'aller bucher dans les chantiers l'hiver, etc.

L'éloignement pour le service militaire est un dur coup ! Parait-il qu'André s'ennuie tellement qu'il a essayé d'immortaliser le nom de Gaby en cisaillant son nom

sur sa cuisse avec une aiguille (foi de mon frère Guy, gagnant à trois occasions du trophée du meilleur menteur de Bécancour). Même qu'une fois, Henri et Lydia se réveillent un matin en apercevant les MP (military police) entourant la maison. Ils sont venus chercher André qui avait « oublié » de rentrer au poste après une permission.

Enfin, après 4 ans d'attente, André est libéré le 25 mars 1946 et marie Gabrielle (qui se fait régulièrement appeler Gaby) 4 mois plus tard, le 20 juillet 1946.



Gabrielle Mailhot et André Cormier





André assis à droite, à l'entraînement militaire

L.N.S.M.  
ARMÉE ACTIVE CANADIENNE  
**CERTIFICAT DE LIBÉRATION**

LES PRÉSENTES CERTIFIENT que (grade) Soldat.  
(Nom et prénom) André CORNIER matricule D-611658  
avant engagé(e) ou a été enrôlé(e) SOUS LE RÉGIME DE LA LOI DE MOBILISATION  
DES CANADIENS EN 1940.  
de L'ARMÉE ACTIVE CANADIENNE, à Sherbrooke Que. le 12e.  
jour de Mars 1942.  
Il/Elle a servi au Canada dans CANADIAN INFANTRY CORPS.  
et est maintenant libéré(e) du service en vertu de l'ordre de service courant N°. 1029 Para. 3  
pour cause de REINTEGRER LA VIE CIVILE (Lors de la demobilisation).  
Médailles, décorations, citations, }  
mérites en raison du service au }  
cours de la présente guerre } NIL

SIGNALEMENT À LA DATE mentionnée ci-après:

|                                 |                                                |
|---------------------------------|------------------------------------------------|
| Age <u>26 ans</u> <u>4 mois</u> | Marques ou cicatrices.                         |
| Taille <u>5'</u> <u>5"</u>      | <u>Cicatrice petit doigt main droite</u>       |
| Teint <u>Medium</u>             | Autres périodes de service dans l'Armée active |
| Yeux <u>Bruns</u>               | (au cours de la présente guerre)               |
| Cheveux <u>Bruns</u>            |                                                |

Signature du militaire: André Cornier

Date de libération: 25 Mars 1946

Commandant: W. CORNBERG 1st Lieut.  
Date: 25 Mars 1946.

N.B.—Comme il n'est pas délivré de duplicata du présent certificat, quiconque trouve ce document est prié de le transmettre sous pli non affranchi au directeur des Archives (armée), ministère de la Défense nationale, Ottawa, Canada.

Certificat de libération du service militaire



Mariage de Gaby et André 20 juillet 1946

À gauche des mariés Lydia et Henri et à droite Hervé et Albertine





Hervé et Albertine (1916)

Comme déjà mentionné, ma mère Gaby est la fille d'Hervé Mailhot et Albertine Beauchesne. Ils demeuraient dans le rang du Cournoyer presque en face du chemin qui mène au rang du Coteau de Roches. Le centre administratif de la Société du Parc industriel et portuaire de Bécancour est situé sur leur lot qui a été acheté par le Trust General en 1964.

Le couple a mis au monde et élevé 10 enfants : Bruno, Jeannine, Romain, **Gabrielle**, Urbain, Cécile, Gisèle, Bertrand, Colette et Claude.

Hervé, dit Bugger, en plus d'être cultivateur, exerce également le métier de barbier. Ses clients viennent surtout le soir après sa journée de travail. Ils s'assoient directement sur une chaise de la cuisine et Hervé se met au travail avec son « clipper manuel », ce qui prend un certain temps. De plus, comme il aime jaser, la séance peut durer



L'ancêtre du rasoir

beaucoup, beaucoup plus longtemps que les petites demi-heures d'aujourd'hui. Son épouse Albertine, qui a subi relativement jeune un accident vasculaire cérébral (AVC), avec une séquelle d'hémiplégie (paralysie de la moitié du corps, merci Google), qui l'a rendu moins « patiente », doit bien quelquefois pousser un peu son Hervé pour qu'il finisse son ouvrage, dans le genre « *accouche Hervé !* ». Je les ai côtoyés tous les deux durant une partie de ma jeunesse, car mon frère Guy et moi allions y travailler pour conduire les chevaux durant le temps des foins. À cette époque, leur fils Claude, encore célibataire, demeure avec eux et c'est

plutôt lui qui exploite la ferme. La modernisation de la ferme par Claude : tracteur, presse à foin, trayeuse mécanique, et autres modernités ont mis fin à nos emplois d'été. Ce sont de beaux souvenirs, les peppermints (ou paparmanes) de grand-père Mailhot, les tours de chevaux, les tranches de pain saucées dans la crème et nappées de beurre de sucre d'érable, les petits lits de fer de l'étage, le demi-grenier plein de vieilleries et même la soupe au « barley » de grand-mère qu'on trouvait un peu fade.

En 1963, j'ai 11 ans lorsqu'Albertine décède. C'est mon premier deuil d'un grand-parent. Hervé se remarie avec une célibataire du village, Maria Dumont. Excellente cuisinière, Hervé est traité aux petits oignons et pense bien vivre plusieurs années avec Maria. Malheureusement, Hervé, après à peine un an de vie conjointe, subit également un AVC, mais qui le rend totalement paralysé et ne pouvant plus parler. Il est ainsi alité à l'hospice de Nicolet durant plus de 7 ans avant son décès le 2 novembre 1970.

En se mariant, Gaby perd son emploi d'enseignante, car, selon la coutume, il faut être une sœur ou une célibataire pour enseigner. Le jeune couple loue la première année un loyer attaché à la maison de Zothique Rheault (2200 Nicolas-Perrot). Puis, par la suite, un loyer au-dessus de l'épicerie de Gérard Beauchesne (2645 Nicolas-Perrot). André peut toujours travailler pour son père et son frère, mais il préfère se lancer comme entrepreneur en construction.



Avant : Guy, Mireille, Raymond  
Arrière : Gaby et André (1953)

C'est ainsi qu'il bâtit l'école primaire dans le rang du Coteau de Roches (maintenant Louis Riel), la maison d'Armand Paradis (1485 Nicolas-Perrot, récemment démolie pour faire place à un quadriplex), d'autres à Nicolet et quelques-unes sur la rue des Chenaux à Trois-Rivières. Malheureusement pour lui, il soumissionne beaucoup trop bas pour la construction de maisons en 1947 et 1948. C'est qu'il n'a pas prévu la forte inflation d'après-guerre. Entre 1914 et 1945, le taux d'inflation moyen au Canada était de 1,7 % selon Statistiques Canada. En 1947 c'est plutôt 8,5 %, et 15,7 % en 1948, avant de rebaisser de nouveau les années suivantes. Entre la commande et la livraison des matériaux, les prix ont bondi et c'est le profit espéré qui dégringole. Un

peu orgueilleux, ma mère avait coutume de dire que les Cormier étaient une famille d'orgueilleux, il respecte quand même les prix soumis et ne fait pas faillite, mais il laisse l'entrepreneuriat pour aller travailler comme menuisier sur différents chantiers de construction.

Il va même travailler à Montréal durant quelques années dans une usine de meubles. À chaque fin de semaine, il prend l'autobus pour revenir à la maison, jusqu'au moment où il eut un accident de travail (coupure d'un bout de doigt) le faisant revenir définitivement à la maison. Il est ensuite engagé par les sœurs de la Charité de Nicolet pour l'entretien et les réparations de leur bâtiment.

C'est dans ce contexte que naît leur premier enfant Mireille, le 2 octobre 1947, ainsi nommée parce que ça rimait avec merveille, selon Gaby.

À la même période, il obtient un prêt du gouvernement fédéral dans le cadre d'un programme destiné à l'établissement des militaires qui lui permet d'acheter la maison où nous avons été élevés. Cette maison finie avec des blocs d'Éloi est érigée par Henri et ses deux fils. La première idée d'Henri est d'y habiter, car plus près de son moulin, et de laisser la « vieille » maison à André. Cependant, comme le programme pour l'établissement des militaires ne finance que les nouvelles maisons, c'est André qui prend la maison de blocs.

Après Mireille, mon frère Guy voit le jour le 24 mars 1950 et moi-même, le 6 juillet 1952. En 1955, tout comme son frère Éloi, André se fait engager à la défense Nationale de Nicolet, son statut d'ancien soldat lui donnant une meilleure chance d'emploi. Comme les opérations de ce centre sont plus ou moins secrètes, on ne sut pas vraiment l'objet exact de son travail. À la p'tite école, lorsqu'on demandait le métier de notre père, on répondait technicien en munitions. Il n'est pas le seul à y travailler, car il voyage quotidiennement avec trois autres personnes du village : Pierre Blondin, Gilles Hébert et Bruno Deshaies. Contrairement à Éloi qui travaille de nuit, mon père part tous les matins en covoiturage et revient pour le souper après son arrêt quotidien chez ses parents où il récupère le journal Le Devoir.

Henri, alors âgé de 70 ans, voit donc ses deux fils fonctionnaires à l'avenir assuré. Il continue quelques années à travailler à temps vraiment partiel à faire un peu de moulange, des traineaux et des patères plutôt pour s'occuper que pour en vivre vraiment. Comme déjà mentionné, ses deux fils peuvent aider le samedi, par exemple, pour scier, peindre ou teindre les traineaux et patères ou aller les livrer.



Traineaux fabriqués par Henri

De plus, mon père a toujours gardé ses outils de menuisier qu'il utilise grandement pour apporter des modifications à sa maison. Agrandir la chambre de bain, changer la chambre à coucher de place, modifier la cuisine, ajouter une chambre de bain et une chambre à coucher à l'étage, ajouter un garage à la maison, ajouter un foyer au bois, etc. Bref, il a beaucoup travaillé, peinturé et frotté des joints de sheetrock durant ses soirées et fins de semaine. L'ajout d'une troisième chambre à l'étage est rendu nécessaire par la naissance d'un petit frère.

Denis est né le 21 mai 1956, j'ai 4 ans, je ne me souviens pas tellement des premières années de ce bébé de la famille. Par contre, je me souviens bien de l'arrivée d'un autre frère en 1961, Alain. Malheureusement, il a une malformation cardiaque et ne passe que quelques semaines à la maison avant d'être hospitalisé à l'hôpital Sainte-Justine

de Montréal, où il décède à l'âge de 4 mois. Ce dont je me souviens, c'est d'avoir vu son corps exposé dans notre propre salon, car, à l'époque, c'était la coutume de ne pas utiliser les salons funéraires pour des bébés. C'est un peu traumatisant. Par la suite, Gaby est hospitalisée pour subir « la grande opération », dont je ne compris le sens que beaucoup plus tard. Je me souviens très bien que sa convalescence ne fut pas facile, étant souvent alitée lorsque nous revenions de l'école.

Je reviens à André qui, au début des années 1960, s'intéresse aux nouvelles technologies en s'inscrivant à des cours par correspondance de l'institut Teccart. On le voit souvent le soir en train de lire ses nouveaux livres qu'il a reçus par la poste, parvenant à remonter une télévision récupérée d'un beau-frère qui avait passé au feu. Il n'y avait plus de cabinet, qu'importe, il fit entrer la nouvelle télé dans un mur. On avait ainsi une télé avec écran plat plus de 50 ans en avance. Pour changer les lampes, il suffisait de tirer la télé installée sur des rails.

En politique, mon père, comme son père, est un vrai rouge. La victoire des libéraux en 1960 lui apporte énormément de joie, car ça faisait longtemps qu'il avalait de travers les victoires répétées de l'Union Nationale de Maurice Duplessis. De plus, Diefenbaker avait ajouté à l'injure en faisant virer le Canada entier au bleu en 1957. D'ailleurs, c'est à cette même élection que le libéral notaire René Blondin de Saint-Grégoire perd contre le conservateur Paul Comtois de Pierreville, futur lieutenant-gouverneur du Québec. Mon père avait travaillé pour l'élection de René Blondin qu'il connaît bien parce que natif de Bécancour et marié à la sœur de son beau-frère Marcel Rouillard (Gisèle Mailhot). Suite à la victoire de Jean Lesage, mon père s'achète une dactylo et se met à l'apprentissage de la méthode du doigté. C'est qu'un organisateur libéral, Joseph Champoux, est passé pour lui indiquer qu'il est peut-être un candidat valable pour remplacer le registraire Pierre Albert Dumont, trop près de l'Union Nationale à son goût. Malheureusement pour mon père, mais heureusement pour la société, le nouveau gouvernement est moins porté sur le patronage et les intentions de l'organisateur n'ont pas de suite. Cependant, mon père a le doigté et complète même ses rapports d'impôt à la dactylo ainsi que pour quelques-uns de ses voisins, entre autres, je me souviens de Jos Massé qui lui fait pleinement confiance. Jos Massé a été cultivateur dans le Cournoyer avant de vendre et de venir s'installer au village avec sa femme (maison en face de celle d'Henri). La rumeur à son sujet est qu'il a une bonne recette de « baboche », genre d'alcool fait maison.

Quant à moi, je profite de la dactylo pour apprendre également la méthode avec le manuel d'instruction. Au secondaire, je me permets même de faire des travaux longs à la dactylo; disons qu'il y a là un peu d'orgueil de Cormier, hi hi.

Lorsque Denis atteint l'âge d'entrer à l'école en 1962, ma mère prend la décision de retourner à l'enseignement. À l'époque, la commission scolaire de Bécancour n'est pas centralisée, c'est-à-dire qu'elle entretient encore des écoles primaires dans chaque rang en plus de celle du village. Il y a une place disponible à l'école du petit chenal d'en bas. Elle rencontre le secrétaire trésorier de la commission scolaire Robert Deshaies pour lui faire valoir sa disponibilité et ce dernier convainc les commissaires d'engager ma mère. Robert Deshaies vit encore, exilé depuis plusieurs décennies à Acapulco.

Robert, en plus d'être secrétaire de la commission scolaire, il était également secrétaire de la coopérative de téléphone et de l'aqueduc du village. Quelques mots sur l'aqueduc de cette époque. La distribution de l'eau au village est réalisée par une compagnie privée qui assure le pompage et la distribution de l'eau à ceux qui veulent bien payer leur cotisation. L'eau, qui provient d'un puits artésien, est pompée au fur et à mesure dans un réservoir situé dans l'actuelle cour du Manoir Bécancour, puis distribuée par gravité à travers un tuyau principal auquel se raccordent les villageois.



À gauche, le bâtiment abritant le réservoir d'eau du village

À la maison, nous n'étions pas raccordés à ce réseau, mon père ayant installé une « pointe » dans la nappe phréatique à partir de la cave de la maison. Régulièrement, une petite pompe électrique partait pour remplir le réservoir au fur et à mesure de la consommation d'eau. Marcel Mayrand du Cournoyer, qui était le plombier en titre de la paroisse, était un peu le responsable de l'appareillage.

Je reviens à Gaby qui part le matin enseigner à l'école du Petit Chenal en amenant Denis avec elle. Quant à nous, Mireille qui est au couvent des sœurs à Bécancour, Guy et moi à la petite école du village, nous revenions le midi à la maison, prenant au passage un chaudron de soupe aux pois chez la grand-mère Cormier pour accompagner les sandwiches ou plats à réchauffer préparés par ma mère. En 1965, lors de la création des commissions scolaires régionales, la commission scolaire de Bécancour cesse d'assurer l'enseignement du secondaire et, suite au départ des sœurs et à la fermeture des écoles de rang, utilise le couvent comme école centrale pour le primaire de la paroisse. Ma mère vient enseigner au village. Elle cumule deux fonctions : directrice, et enseignante de la 1<sup>re</sup> année, ce qui fait changement par rapport à l'école de rang où elle devait enseigner à tous les niveaux de la 1<sup>re</sup> à la 7<sup>e</sup> année.

Évidemment, ce deuxième salaire aide beaucoup à l'amélioration du niveau de vie de la famille : l'achat d'une auto neuve, par exemple, les nouveaux appareils électroménagers tels que la laveuse et la sécheuse, la cuisinière électrique qui mit le poêle à bois dehors, et le chauffage central au mazout, la fournaise à bois dans la cave. Mes parents font aussi régulièrement des voyages seuls ou avec Gisèle (sœur de Gaby) et Marcel Rouillard, les deux couples s'entendent très bien. D'ailleurs, Gaby et André furent parrain-marraine de leur fille Nathalie. Gisèle, tout comme ma mère, est enseignante, et Marcel, tout comme mon père, travaille pour la Défense à Valcartier, au Carde (Canadian military research station), comme électronicien. De ce fait, il est une bonne source de références pour mon père dans ses études Teccart.

Dans ses dernières années à la Défense, mon père n'est pas des plus heureux. À ce que j'ai compris, il avait été déçu de ne pas avoir obtenu un poste convoité qui aurait été octroyé à quelqu'un de l'extérieur. Quoi qu'il en soit, il a un plan B, soit de se partir une pépinière, ce qu'il fit tranquillement tout en continuant de travailler à la Défense. Après avoir fait déraciner tous les gros pommiers plantés par Henri, la plupart trop vieux et non productifs, il fait l'achat d'un petit tracteur Kubota, rotoculte tout le terrain et commence à élever des cèdres et autres arbres, arbustes et haies. Lorsque les arbres et arbustes furent prêts pour la vente au détail, il ouvrit son commerce au public au début des années 1970. Après quelques années de double emploi, il écoule ses vacances et congés de maladies monnayables en commençant même la construction de ma future maison sur le solage du moulin que m'avait donné le grand-père Henri. Finalement, il prend sa retraite officielle en 1975, exactement 20 ans de service plus tard. Ayant plus de temps pour la pépinière, il augmente le nombre et la variété d'espèces vendues, fait plus de publicité et participe même à un salon d'habitation à l'aréna de Bécancour.

Pour sa part, ma mère termine sa deuxième carrière d'enseignante à l'école de Sainte-Gertrude à la fin des années 1970. Les deux nouveaux retraités en profitent pour voyager : aller visiter Robert Deshaies à Acapulco, Cuba, la Martinique avec Lucille et Éloi, la Provence, Cécile, la sœur de ma mère mariée à un Américain, La Manic, etc. Ils s'impliquent également dans le club de l'âge d'Or de Bécancour, chacun d'eux étant président durant quelques années. Mon père a siégé au conseil d'administration de la Caisse populaire de Bécancour comme administrateur de 1972 à 1975 puis en tant que président de 1975 à 1978. Gaby, pour sa part, est tour à tour, marguillière, secrétaire et conseillère du cercle de Fermières, organisatrice de cours de danse, instructrice de la technique Nadeau, et durant plusieurs années, responsable du secteur pour l'accueil aux nouveaux résidents. Ma mère était beaucoup plus sociable que mon père... disons qu'elle meublait ses silences !

J'ai déjà évoqué le fait que mon père a bâti ma maison. Je veux revenir sur ce fait, car le geste est important et démontre bien tout l'amour qu'André avait pour ses enfants. Il ne nous faisait pas des déclarations de « je vous aime » mais ses gestes en disaient longs.

Peu après mon engagement à la caisse populaire de Bécancour (j'y reviendrai plus loin), il me dit maintenant que tu travailles, il te faut une maison. Je peux t'en construire une sur l'emplacement du moulin à farine du grand-père qui n'est plus utilisé! Par la suite, je suis allé voir pépère pour obtenir le moulin tel que mentionné un peu plus haut. Puis j'obtiens l'autorisation du conseil de crédit de la caisse Desjardins d'emprunter 15 000 \$ pour financer la maison, et mon père commence à démanteler la couverture du moulin tout en gardant les murs. Malheureusement, un soir de grand vent, tout l'édifice s'écroule comme un château de cartes. Comme la maison était assurée, nous avons reçu un montant suffisant pour nettoyer le tout et acheter une bonne partie du bois pour la reconstruction. Durant l'automne 1973, mon père recommence la construction. À l'hiver 1974, il commence à réaliser les châssis à l'ancienne en pin à la mortaiseuse manuelle, un par un!

Au printemps 1974, le chantier reprend de plus belle. Étant donné que la maison est bâtie sur le solage du moulin, qui a seulement un vide sanitaire, il prend la décision de remplir le vide et de couler une « slab » de béton qu'il brasse lui-même à la pelle et au petit malaxeur sur l'armature d'acier « fait maison ». Il fait tout : la charpente du toit après avoir plié un à un les « trust » pour donner une belle courbe au toit, les murs de soutien avec les anciennes grosses poutres du moulin, la maçonnerie du foyer, toutes les armoires de cuisine, les salles de bain, les portes intérieures et extérieures, la plomberie, le sheetrock des murs et plafonds, la toiture et la pose des bardeaux d'asphalte. Enfin presque tout, sauf l'électricité et le revêtement extérieur des 4 000 briques qui sont réalisés par les deux frères Blanchette Roland et Marcel de Sainte-Angèle et de Michel, le fils de Roland et fondateur de MBI.

Mon père n'a jamais cessé de nous aider. Ainsi, il rénove une bonne partie de la maison achetée par Mireille (2535 Nicolas-Perrot) et il travaille également à la finition d'une des premières maisons de Guy (1425 Nicolas-Perrot). Il est toujours présent pour aider ses enfants.



Sur cette photo prise à Noël 1981, nous retrouvons l'ensemble de la famille incluant tous les petits-enfants qui ont connu André avant son décès.



Noël 1981, période où les moustaches étaient à la mode

En mars 1985, il agrandit la pépinière avec l'acquisition au nord de l'ancienne terre de Zothique Rheault qui avait été rachetée par Pierre Cyrenne. Mon père décide alors de se spécialiser en fourniture de cèdres pyramidales Smerag. Il liquide toutes les autres espèces pour ne vendre que des cèdres au public, mais surtout aux paysagistes des alentours. Le marché changeait. Acheter des arbres en pépinière, les transporter, sans trop savoir comment et où les planter, étaient trop de problèmes pour bien des gens. Mon père, en faisant affaire avec des paysagistes qui s'occupaient de tout le travail incluant les plans d'aménagement, s'évitait le marchandage de clients, les retours d'arbres sur lesquels il n'avait aucun contrôle puisque ce n'était pas lui qui les plantait, la publicité, etc.

Pour cette nouvelle vocation, il fait l'acquisition d'une serre froide pour les cèdres à maturité prêts à vendre le printemps suivant. Il installe également un système d'irrigation qui alimentera toute la pépinière à partir de la mare d'eau au bout de son terrain. (Cette mare s'est formée lors de la construction d'un barrage dans les années 1930 pour relier l'île Saint-Arnaud à la terre ferme). Cette mare ne peut s'assécher, car elle est alimentée par la nappe phréatique de la rivière.

L'été, les journées de mon père se passent aux travaux de sarclage, d'arrosage, d'élagage, de plantation, de transplantation, etc. Mais toujours en milieu d'avant-midi et d'après-midi, il vient à la maison prendre sa pause-café avec ma mère et, malheureusement, accompagnée de ses cigarettes. À l'automne 1988, il tousse un peu

plus qu'à l'habitude et a moins bonne mine. Ainsi, à la fête de Noël 1988, il dit à mon épouse qu'il a passablement maigri et celle-ci lui fait remarquer qu'il devrait consulter un médecin.

Se sentant moins en forme, il vend le premier février 1989 à Pépinière Aiglon de Notre-Dame de Lourdes la pépinière au complet, incluant les équipements et la maison, se réservant le droit de résidence gratuitement durant 6 ans avant de payer un loyer. Durant cette période, tout l'équipement selon le contrat demeurerait à Bécancour sous la surveillance de mon père qui se voyait un peu le gérant de la pépinière. Deux semaines après la vente, André et Gaby s'offrirent des vacances à Puerto Vallarta. Vacances qui ne se passent pas très bien, mon père étant grippé et affaibli lors de son retour le 27 février. Il consulte alors un médecin qui lui annonce qu'il a un cancer des poumons et qu'il doit suivre un traitement de chimiothérapie.

À peine sa thérapie commencée, le 31 mars suivant, un embâcle se forme sur la rivière Bécancour et le village est inondé comme jamais auparavant. Toute la pépinière est recouverte à moitié d'eau, l'auto est noyée et rendue inutilisable, le sous-sol de sa maison est inondé jusqu'à la hauteur du rez-de-chaussée et il y a au moins 6 pieds d'eau entre la maison et la rue Nicolas-Perrot. Mon père, avant d'être évacué en chaloupe, descend dans son sous-sol l'eau à mi-corps pour fermer le courant électrique (pourtant, il connaissait bien les dangers d'une telle manœuvre, mais dans l'énervement). Ce bain d'eau glacée ne l'aide surement pas. Au retour à la maison après avoir été hébergé par mon frère Guy qui demeure au 8500 de la rue Cartier, il n'a plus d'énergie. C'est Guy et moi qui avons tout nettoyé dans le sous-sol. De plus, chaque traitement de chimio l'affaiblit encore plus. Il demeure à la maison quelques mois avant d'être hospitalisé et finalement décède le 1<sup>er</sup> juillet 1989.



Inondation 1<sup>er</sup> avril 1989

Évidemment, ce n'était pas une mort subite, puisque, à la fin, il refusait tout traitement qui le rendait plus malade. Être orphelin, quel que soit l'âge, est toujours pénible, même si, de façon rationnelle, on savait bien que la mort le délivrait d'une qualité de vie presque inhumaine dans les derniers mois. Marc-André, alors âgé de 11 ans, fut particulièrement affecté par la mort de son grand-père qui l'avait tant côtoyé, gardé et aimé !

Toutefois, la vie a poursuivi son cours. Ma mère continua de vivre dans la maison qui appartenait désormais à la pépinière Aiglon. Elle avait obtenu son permis de conduire une vingtaine d'années auparavant, mais ne l'avait jamais utilisé, puisque c'était toujours André qui conduisait. Elle s'acheta une petite Corolla pour remplacer l'auto de mon père, prit quand même un cours de conduite pour se donner confiance et garder une certaine autonomie. Elle pouvait aller faire ses courses à Trois-Rivières et dans les villages autour et même aller rendre visite à son fils Denis qui habite à Cap Rouge.

Quant à la pépinière, son propriétaire Michel Roberge, un peu affecté par l'inondation, « s'il l'avait su, il n'aurait pas acheté », fait contre mauvaise fortune bon cœur et a gardé la pépinière. Quelques fois par été, il dépêchait une équipe pour épandre de l'engrais, inspecter l'état des arbres, les tailler et récolter ceux arrivés à maturité.

En septembre 1994, un peu avant l'échéance de résidence « gratuite » de 6 ans ne prenne fin, monsieur Roberge confie à ma mère qu'il songe à vendre la pépinière et la maison. Étant donné qu'il reste encore des milliers de cèdres de diverses hauteurs à récolter, il pense qu'un propriétaire situé à proximité du terrain pourrait réaliser un profit en les vendant au détail. Ma maison étant dans la cour de la pépinière, cela ne fait pas du tout mon affaire qu'un paysagiste s'y installe avec tout le trafic de clients, la machinerie, les camions de terre etc. De plus, je perdrais ma voisine de mère, une belle-mère qui, contrairement à ce qu'on entend souvent, s'entend très bien avec Aline, et une grand-mère tellement aimante pour mes deux fils, dont François âgé de 3 ans qui aime tellement aller la visiter.

Je fis une offre à Pépinière Aiglon, soit d'acheter la pépinière et la maison et de leur laisser récolter tous les cèdres au fur et à mesure de leur maturité durant les dix prochaines années. On s'entendit sur le prix et l'affaire fut conclue le 9 septembre 1994. Ma mère devint donc ma locataire jusqu'à son décès le 8 septembre 2003. Elle survécut donc à mon père durant 13 ans, très autonome et en bonne santé, sauf les deux dernières années, lorsqu'un anévrisme et des problèmes pulmonaires l'affaiblirent au point de déménager dans une résidence pour personnes âgées dans les derniers mois. Cependant, elle conserve jusqu'à la toute fin sa raison, décrivant même dans son agenda ses journées jusqu'à la veille de son décès.

Elle demeura active et passionnée de tout durant sa douzaine d'années de veuvage. Elle continue et même augmente son implication dans l'Age d'Or, les Fermières, le comité d'accueil des nouveaux résidants, coiffer des personnes âgées, garder ses petits-enfants, faire des voyages en autobus, aller danser, recevoir ses amies Gisèle Champoux et Jeanne-d'Arc Champoux, aller à la messe, jouer au scrabble, aux cartes et recevoir la visite de ses enfants et petits-enfants, ses sœurs et frères. Sa vocation d'institutrice n'est jamais loin : elle a du plaisir avec ses petits-enfants, leur faisant faire de petites dictées, dessiner, compter, jouant avec eux dans leurs « maisons montées avec les coussins du divan ». Les enfants de Mireille : Julien, Meili et Félix, ceux de Guy : Stéphanie et Geneviève, de Denis : Mathieu et Frédéric ainsi que les deux miens : Marc-André et François. Tous ont connu leur grand-mère, mais, malheureusement, les plus jeunes n'ont pas connu leur grand-père décédé en 1989.

J'ai eu de bons et généreux parents. J'ai été chanceux.

En somme, André et Gaby ont vraiment vécu les plus grands et surtout les plus rapides changements dans tous les domaines. Nés en 1919 et 1922, André et Gaby n'ont pas connu l'électricité avant l'adolescence, mais ont vécu toute la transition vers la modernité, que ce soit pour l'éducation, les moyens de transport, les appareils ménagers, la technologie, l'importance de l'économie des services, tout le passage de l'après-guerre à la révolution tranquille, le travail des femmes et leur apport dans l'amélioration des budgets, les voyages en avion ainsi que la baisse de la ferveur religieuse.

## **5<sup>e</sup> partie : C'est ma vie, c'est ma vie, je n'y peux rien!**

---

### **10<sup>e</sup> génération : Raymond Cormier et Aline Bouchard**

#### **(7<sup>e</sup> génération à Bécancour)**

Je suis maintenant rendu à l'étape de parler de moi, de ma vie !

Alors j'y vais.

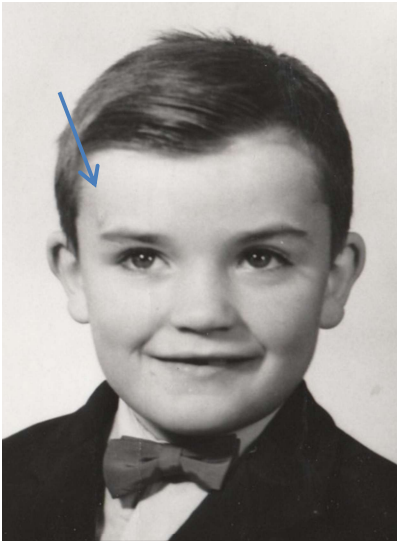
Mon premier problème est que je ne me rappelle pas les dates et même les années de beaucoup d'événements. Alors, pour simplifier, je sépare les événements, ou plutôt les souvenirs, en différentes étapes ayant eu des changements significatifs dans ma vie. Les événements dans chaque phase ne sont pas forcément datés avec précision, à moins que je me souvienne vraiment; par exemple, ma date d mariage, c'est le 29 juin 1974.

#### **De ma naissance à l'école primaire (6 ans)**

Dans mon premier souvenir, je me vois à l'étage de la maison courant tout le tour de la rampe protégeant la cage d'escalier avec d'autres enfants et entendant ma mère dire : « votre père arrive ». C'est assez anodin comme souvenir, mais il se pourrait bien que mon père nous apporte un « p'tit quelque chose » lorsqu'il revenait pour la fin de semaine, ce qui m'a peut-être marqué plus que je ne le pensais. Enfin, j'ai souvenir aussi d'un Noël où mon parrain et ma marraine, Bruno (le frère de Gaby) et son épouse Jacqueline Duguay, m'ont acheté un gros camion de livraison d'essence portant l'inscription Fina. Un autre événement marquant fut l'histoire de mon index gauche écrasé par le filin d'acier du convoyeur de blocs de la manufacture d'Éloi. J'avais eu la « bonne » idée d'aller mettre ma main près de la roue d'acier qui fait avancer le convoyeur et, arriva ce qui devait arriver, mon doigt fut écrasé entre le filin et la roue. J'ai encore une cicatrice de l'événement. C'est ma première visite à l'hôpital de Nicolet, car, j'ai oublié de le mentionner, je suis né un peu d'avance à la maison, le docteur Levasseur de Sainte-Angèle étant venu terminer l'accouchement.



On m'a également enlevé les amygdales parce qu'on les avait enlevées à mon frère Guy et qu'elles étaient aussi grosses que les siennes! Maux de gorge durant quelques semaines agrémentées par la possibilité de manger de la crème glacée à volonté.



Cicatrice au front, 1960

Toujours dans le domaine des « accidents », un dont je suis le moins fier est certainement la bûche reçue en plein front à peu près à la même époque. Dans le sous-sol de la maison, avec mon frère Guy, on avait pensé jouer aux acrobates qui utilisent la planche basculante à l'extrémité de laquelle ils se propulsent dans les airs à tour de rôle. Mais mon frère propose de mettre une grosse bûche à sa place pour voir si ça fonctionnait bien. Il met donc ladite bûche à une extrémité pendant que je monte sur une chaise et saute sur l'autre extrémité. La bûche, je l'ai reçue en plein front ! Je ne me souviens plus vraiment de la suite, sauf que ça saignait et que j'ai encore une cicatrice visible sur mon front.

### L'école primaire

Mon premier souvenir lié à l'école remonte à la 1<sup>re</sup> ou 2<sup>e</sup> année, c'est une sœur de l'Assomption dont j'ai oublié le nom, qui, je pense, m'a enseigné. Dans cette petite école, il n'y avait que deux classes : d'un côté, il y a les élèves de la 1<sup>re</sup> à la 3<sup>e</sup> année et de l'autre côté de la 4<sup>e</sup> à la 7<sup>e</sup> année. À l'arrière de chaque classe, une toilette (du même genre que les toilettes chimiques, autrement dit directement dans le trou... bonjour l'odeur).



École du village (face à l'église)  
Emplacement de la première caserne de pompiers

Si j'ai bonne mémoire, j'obtenais de bonnes notes et recevait beaucoup de louanges de la part de ma mère et de mes tantes qui « paraissaient » s'intéresser à mon sort. Je me rappelle des visites de l'inspecteur qui posait quelques questions, du gros curé Beauchesne qui venait faire son tour pour nous faire, il me semble, des sermons. Tiens un autre souvenir, le curé qui sort une boîte de Cracker Jack et qui lit la notice sur le côté, « The more you eat the more you want » et nous demande de traduire. En 3<sup>e</sup> année, mon enseignante est madame Joachin Leblanc (Jeannette Rivard), de Sainte-Gertrude.



Il y a également les vaccins sur le bras, celui qui laisse une marque indélébile et celui dans le dos, un genre d'éraflure qui chauffe. Je me souviens d'une petite fille qui avait uriné dans sa robe, des mannes à sucre, qui, au printemps, étaient partout sur les bancs de neige et dans l'école, des joutes de ballon chasseur dans la cour d'école...Voilà un autre souvenir, Viateur Deshaies qui est particulièrement bon.

Demeurant assez près de l'église et réussissant assez bien, le curé Beauchesne me propose d'aller servir la messe du matin, si, évidemment, je réussissais à apprendre par cœur les réponses en latin que devaient connaître tout bon servant payé 5 cents la messe. J'apprends donc le suscipiat, le confiteor, le pater noster, etc. dont je n'ai plus aucun souvenir aujourd'hui, et je suis reçu servant de messe. La messe du matin débutait, il me semble, à 7 heures. Il faut être à jeun trois heures avant la communion, on ne peut déjeuner avant de se rendre à la sacristie où est célébrée la messe en semaine. Robert Deshaies ou Françoise Dumont joue sur un petit harmonium et les Sœurs de l'Assomption du couvent, toutes dans la première rangée, chantent les réponses. Il y a également dans l'assistance une dizaine de personnes, la plupart assez âgées (du moins pour un enfant de 10 ans). La messe dure une trentaine de minutes. La soutane et le surplis enlevés, pour les plus jeunes, je mets une photo pour leur donner une idée. Je cours à la maison pour déjeuner et me préparer pour l'école. Une fois par semaine, la messe est chantée dans la chapelle du couvent au lieu de la sacristie. Je me souviens d'une seule chose, l'odeur des toasts provenant de la cuisine des sœurs qui donnait la faim.



Surplis et soutane d'enfant de chœur

En 4<sup>e</sup> année, l'école du village ferme et tous les élèves de la paroisse sont transférés au couvent qui devient l'école centrale. Contrairement aux autres villages qui avaient tous hérité de nouvelles écoles centrales (les écoles à Duplessis), la commission scolaire de Bécancour avait dans un premier temps tergiversé, car un projet de construction avait été contesté par une partie de la population. Dans un deuxième temps, la commission scolaire a encore hésité, car, suite à l'annonce du projet SIDBEC, elle préféra attendre pour être certaine de disposer de la taille d'école appropriée, d'autant que le gouvernement avait même évoqué l'idée d'un « nouveau Sept-Îles » à Bécancour. Donc j'ai fréquenté le vieux couvent. Mon cercle de connaissances s'agrandit beaucoup. Je me souviens d'Yves Poisson et de Gilles Tourigny du Cournoyer, de Michel Colbert et d'Alain Dumont du Grand Saint-Louis qui sont dans ma classe.

Si je me rappelle bien, l'enseignante est Thérèse Champoux et elle enseigne en 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> années. Elle est la fille d'Henri Paul Champoux qui demeure dans le village à peu près où passe maintenant le viaduc de la 30. L'événement marquant de cette période fut la

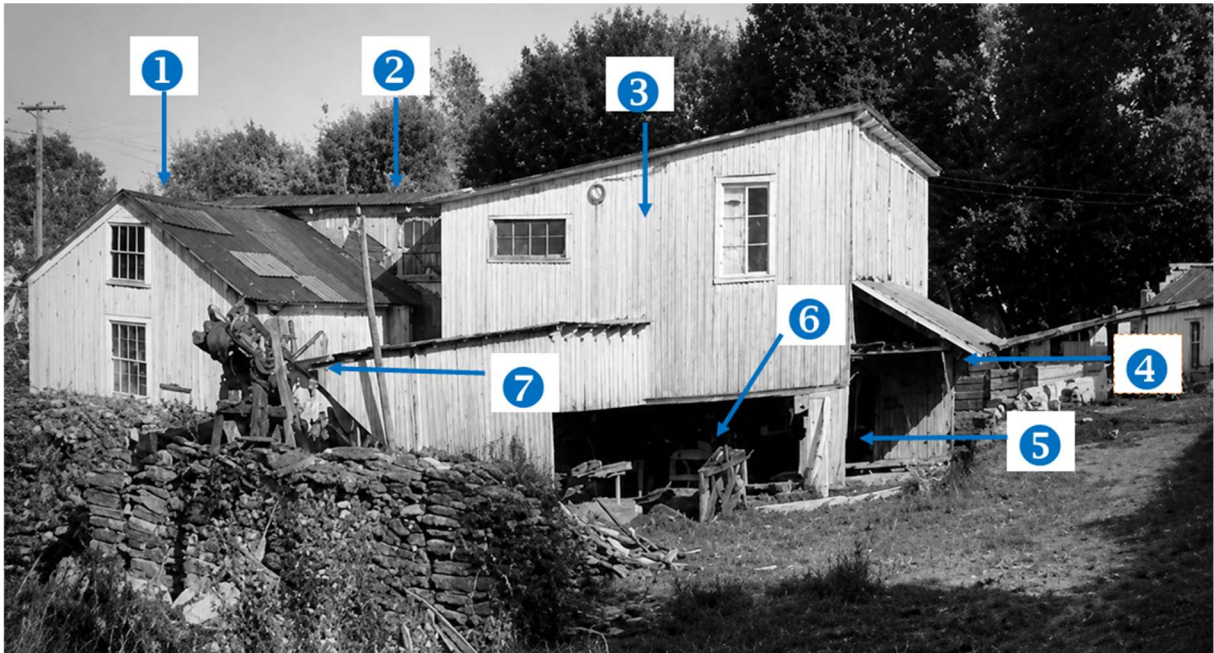


visite de notre classe au cinéma Genty de Gentilly pour assister à une représentation de Ben Hur. Il appert que nous avons eu ce privilège car Thérèse est l'amie de cœur d'Yves Beauchesne, un des propriétaires du cinéma. Ma première sortie dans un vrai cinéma autre que les films que Robert Deshaies nous passait sur un grand drap blanc à la salle paroissiale les dimanches après-midi. C'est là que j'ai connu Eddy Constantine qui ne se battait pas à coups de poing mais avec seulement des claques dans la face de ses ennemis et le duo de comiques Abott et Costello (pour les plus jeunes, on peut les revoir sur You Tube).

Mis à part l'école, les seuls enfants de mon âge sont ceux de Gilles Poliquin et Louise Bergeron ainsi que mon cousin Michel Cormier, qui est à peine plus jeune que moi. Je me souviens d'avoir souvent joué dans la cour des Poliquin avec Jean qui est de mon âge. Autrement, on joue autour de la maison, à la cachette dans le sous-sol et derrière les poches de moulées (quand Henri n'y est pas), et même, à se varloper de petites hélices d'avion que nous clouons sur le bout d'un bâton ou se faire des épées en bois dans la boutique du moulin. L'été, on fait du vélo et on se baigne dans la rivière à partir du mois de juin. Dans ces années-là, il y a encore quelques ilots dans la rivière séparés par des canaux plus ou moins profonds. C'est d'ailleurs en essayant de rejoindre à la nage un de ces ilots que je faillis me noyer. Je me sentais emporter par le courant quand une main m'attrape, c'était soit celle de Denise Gingras fille d'Anaïs, ou Madeleine Deshaies, la sœur de Robert qui a longtemps été caissière à la Caisse populaire. Elles me ramènent jusqu'au bord et j'y vomis toute l'eau que j'avais avalée. À l'époque, les plages ne sont pas surveillées et nos parents nous font confiance, mais on ne les écoute pas toujours. C'est ainsi que mon frère Guy et moi décidons de notre propre chef d'aller visiter nos cousins à Baie-du-Febvre en vélo. Arrivés à Baie-du-Febvre, tante Jeannine et oncle Gérard sont bien surpris de nous voir arriver dans leur commerce (ils possèdent une épicerie-boucherie). Après une heure ou deux, on repart. En revenant, on arrête à Nicolet au garage de débosselage d'oncle Bruno qui est également surpris et décide d'appeler notre mère pour lui dire que ses jeunes sont à son garage et qu'ils repartent pour Bécancour. Je ne pense pas que ce genre d'aventure à 9 ou 10 ans se referait aujourd'hui.

Les samedis d'été, lorsque mon père opère la scierie de pépère, il y a un employé qui scie les croutes (une certaine épaisseur de l'écorce qui ne peut être transformée en planche) en longueurs de 15-16 pouces pour être éventuellement utilisées en bois de chauffage par Henri et mon père ou être vendues. Une fois sciées, ces morceaux de bois culbutent dans un convoyeur monté sur des échafauds au bout duquel ils tombent à terre. Pour éviter que le tas de bois devienne trop gros et bloque le convoyeur, Henri nous engageait, mon frère Guy et moi ainsi que les plus jeunes d'Éloi pour « clairer » (de

l'anglais to clear : nettoyer) la croûte. C'est-à-dire, assis de chaque côté du convoyeur, nous prenions les croûtes sciées et les jetions de chaque côté avant qu'elles se rendent à leur fin de course.



❶ Entrepôt pour la moulée    ❷ Tour à fer et autres gréments    ❸ Équipements pour la fabrication de portes et châssis et traineaux    ❹ Planches prêtes à l'expédition    ❺ Scie ronde pour débiter les billots et convoyeur    ❻ Scie ronde pour couper les coutres en bois de chauffage    ❼ Convoyeur à croûtes

Après la journée de labeur, les mains pleines de gomme des résineux, nous passons chez pépère qui nous rémunère en argent comptant, plus ou moins 1 \$. Pour ma part, j'en profite souvent pour aller fouiller dans la deuxième marche à charnières de son escalier où pépère range ses vieilles revues de Paris Match que son ami Léopold Cyrenne lui apporte une fois que sa femme, une Américaine francophile, les a lues. Cette revue me fascinait : les belles photos en couleurs de paysages étrangers, de guerres, d'artistes, de mariages princiers et d'événements se passant en pays étrangers. Peut-être même qu'elles m'ont aidé à améliorer ma lecture. Dernièrement, les propriétaires actuels m'ont fait visiter la maison d'Henri. J'ai photographié la fameuse cachette qui sert maintenant pour ranger les souliers de la famille. À cet âge-là, je suis un peu enrobé et me souviens que quelques-uns m'avaient donné le surnom de curé Labelle, personnage connu qui a une bonne bedaine, à la télé



Marche d'escalier pour rangement

en noir et blanc. Mais le surnom ne m'a pas vraiment accolé comme d'autres, par exemple Joe Bine pour mon ami Jean Poliquin.

En 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> année, l'institutrice est Lise Houle, fille de Bruno Houle qui demeure au deuxième étage de l'actuel 2325 Nicolas Perrot. La classe, à mon souvenir, est située au dernier étage de l'ancien couvent. *Quelques* souvenirs en vrac : la grossophobie, l'homophobie, l'intimidation... Ça existait à l'époque, peut-être même plus qu'aujourd'hui. Heureusement, je n'ai jamais souffert de surnoms dégradants sur le physique : oreilles, nez, dents, taille, diction, etc. ou l'origine, mais disons que j'ai malheureusement « donné » dans le genre. J'ai souvenir aussi d'un garçon de 7<sup>e</sup> année qui a son paquet de cigarettes dans la poche ! Autre « beau » souvenir, je me suis fait prendre à mâcher de la gomme balloune par Lise Houle alors que c'était interdit. Elle me la colle sur le nez et m'envoie voir la directrice, qui est ma mère. Je pense qu'elle s'est forcée pour ne pas rire.

Je pense également que c'est en 7<sup>e</sup> année que j'ai pris conscience de la compétition pour finir premier de la classe. Habituellement, les filles, notamment Doris Deshaies du Grand St-Louis, ont les meilleures notes du mois. Je me souviens d'une fois où je l'ai dépassée de peu et de la magnifique grimace que me fit Doris, qui, plus tard, a fait son doctorat en médecine.

J'ai également de beaux souvenirs de parties de pêche au lac Saint-Paul. On s'y rendait avec quelques amis en vélo et Lorenzo Leblanc nous louait une grosse chaloupe pour 5 \$ la journée. Les petites perchaudes et les crapets-soleils, on en a pris ! En passant, aujourd'hui, referait-on cela encore, envoyer des enfants seuls à la pêche, sans gilet de sauvetage ?

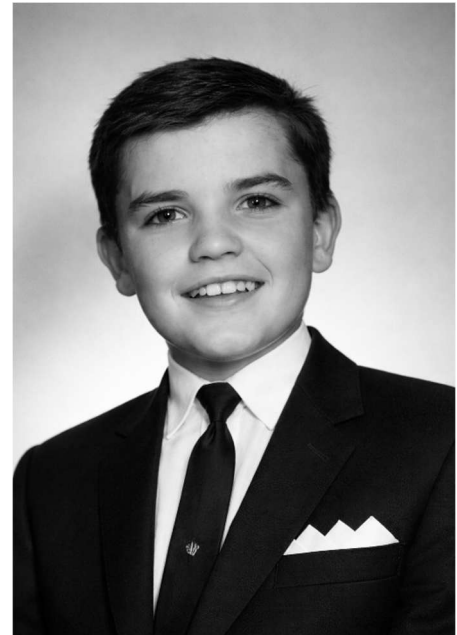


Photo 7<sup>e</sup> année 1965

Je n'ai pas vraiment de souvenirs marquants de ce qui se passe à la maison avec mes deux frères et ma sœur. Mireille avait ses amies de filles Nicole Poliquin, Danielle Carignan et Michèle Croteau. Guy, presque deux ans et demi plus vieux que moi, avait également ses amis et ne voulait pas vraiment « trainer » son jeune frère, et même chose pour moi avec Denis qui est 4 ans plus jeune. Nous n'avions pas vraiment les mêmes intérêts et nos jeunes années se sont plutôt déroulées en mode silo, sauf à quelques occasions lorsque des amis ou des cousins viennent se joindre à nous pour des grands jeux comme kick la canne ou la police délivrance (jeu de cachette à plusieurs). Celui qui

cherche et qui trouve quelqu'un l'amène dans un endroit central appelé prison. Les autres, encore cachés, pouvaient venir délivrer le prisonnier en lui touchant la main sans être eux-mêmes touchés par le chercheur.

C'est à peu près à cette même période que j'ai commencé un élevage de lapins dans l'ancienne grange de pépère Cormier. Ce ne fut pas très probant. L'hiver, les petits mouraient de froid, beaucoup attrapèrent la diarrhée, je n'étais pas équipé pour bien nettoyer les cages, je ne savais pas qu'il fallait séparer les couples lorsque la lapine avait des petits. Heureusement, notre voisin Antoine Poliquin, qui possédait une boucherie, a accepté de m'acheter les deux ou trois géniteurs pour m'en débarrasser et ce fut la fin de l'élevage. J'ai également « travaillé » pour ce dernier les lundis après l'école, pour bruler et gratter les poils des têtes de cochons abattus lors de ce jour-là. À la fin de journée, on était récompensé avec un peu d'argent et surtout avec une orangeade Nesbitt accompagnée d'une grosse tranche de cheddar jaune de la marque Castor de la fromagerie Descoteaux et des biscuits soda.

Après l'école, j'ai distribué le journal La Presse, l'édition du soir, durant quelques années. À l'époque, il y a l'édition du matin et celle du soir. Je me souviens m'être servi de ce prétexte pour éviter la retenue après les cours, une des principales mesures disciplinaires de Lise Houle. J'ai également distribué Le Nouvelliste, mais cette fois-ci, c'était de bonne heure le matin. Ce fut après mon congédiement par le curé Jos Bergeron qui avait remplacé le curé Beauchesne. La cause de mon congédiement est un fou rire immodéré un dimanche de grand-messe. Je vous explique. Les cierges des servants de messes sont insérés dans un tube de métal et retenus par un capuchon vissé, car un ressort à l'intérieur du tube le pousse vers le haut au fur et à mesure de sa combustion. Agenouillé en attendant la fin de la communion, j'ai dévissé « un peu » le capuchon du cierge qui a lâché prise et le cierge fut propulsé dans les airs par le ressort. Ma réaction fut de rire et de faire rire les autres servants. Après la messe, le curé m'a simplement dit : « *Cormier, je ne veux plus te voir ici* », il ne m'a même pas payé mes vacances !

### • L'école secondaire

Parlant de messe, à la fin de ma 7<sup>e</sup> année, le fils de Bella Bouchard, née Tourigny (qui demeurait là où se trouve actuellement le Pub au Cochon fumé), qui est séminariste, rend visite à mes parents. Il leur suggère de m'inscrire au séminaire de Nicolet en raison de mes bonnes notes. Nous sommes en 1965 et la Régionale Provencher vient juste de louer le Mont-Bénilde pour y dispenser un enseignement public et gratuit, contrairement au séminaire. En outre, la commission scolaire met en place un cours classique justement pour rivaliser avec le séminaire proposant le même programme qui inclut, le latin, le grec et

plus grande attention accordée aux humanités plutôt qu'aux sciences. Je ne me souviens plus vraiment qui a choisi, mes parents ou moi, mais je me suis retrouvé en 8<sup>e</sup> classique au Mont-Bénilde. De la petite école de 60-75 élèves, je suis parachuté dans une grande école, dans une classe où je suis le seul de Bécancour, mes amis ayant choisi les autres options comme le cours scientifique, le général ou les cours préparatoires aux métiers d'électricien, cuisinier, plombier et menuisier.

Nous n'étions qu'une douzaine dans notre classe d'éléments latins (secondaire 1), dont à peu près la moitié sont pensionnaires. C'est ainsi que je fais de nouvelles connaissances provenant de Sainte-Angèle, Gentilly, Saint-Sylvère, Saint-Léonard alors que je tente tranquillement de trouver ma place en entrant dans la troupe de scouts. Je réussis relativement bien, mais jamais proche du premier rang détenu par Michel Tom Beaudoin de Gentilly, qui a été un des premiers à s'inscrire plus tard en informatique au CEGEP de Trois-Rivières. Il a fait carrière à la centrale nucléaire de Gentilly. Je me souviens qu'il m'avait présenté sa cousine avec laquelle j'ai passé quelques soirées. Mais ma première vraie blonde fut Claudine Comeau du Cournoyer, voisin du garage et dépanneur de Freddy Tourigny au coin de la route de Sainte-Gertrude. C'était là un bon « spot » pour faire du pouce quand j'allais voir Claudine.

Cette amourette de jeunesse a été significative, car en plus du bonheur de connaître « l'amour », elle m'a apporté de la confiance en moi et en mes capacités. Tout changeait : j'ai commencé à fumer en cachette (ma première cigarette dans le garage de M. Teasdale avec son fils Clarence), la musique était différente, je délaissais la messe, la confession et n'avais plus peur de l'enfer... et je prenais l'autobus scolaire assis à côté de ma blonde.

En syntaxe (secondaire 2) en 1967, j'étais un peu plus dégourdi, j'avais plus d'assurance, je me vois encore dans mon veston en suède brun que ma mère m'avait acheté, décidé à me présenter à la présidence de la classe. Une vraie élection avec un programme, une équipe et un discours. Et j'ai gagné mes élections. Autrement, la vie était belle, je n'avais pas trop de problèmes à l'école, je commençais à fréquenter certaines veillées de danse organisées à la salle municipale. J'ai même eu, à l'été 1967, mon premier travail rémunéré en étant engagé par Éloi Deshaies pour faucher les fossés entre Sainte-Angèle et Bécancour, et Jos Massé, le contremaître, qui nous montrait comment limer notre faux. Disons que j'étais très près de mon seuil d'incompétence.

À la fin de mon secondaire 2, la régionale Provencher met fin au cours classique au Mont-Bénilde, la même année qu'elle inaugure la polyvalente de Nicolet. Cependant, elle continue de louer le Mont-Bénilde en attendant l'ouverture de la polyvalente de

Saint-Léonard en 1972. J'aurais pu rester au Mont-Bénilde, qui devenait mixte, et intégrer le cours scientifique, mais on me disait que j'aurais de la difficulté, car je n'avais pas les mêmes mathématiques, j'ai donc suivi le conseil de mes parents et continué au séminaire de Nicolet. Je pouvais prendre l'autobus qui se rendait également à la polyvalente Jean-Nicolet fréquentée par des élèves y faisant leur cours professionnel.

Le séminaire fut tout un choc. Beaucoup plus de discipline, pas le droit de sortir le midi, le veston bleu, les nombreuses messes en toute occasion. Il y avait un moule et il fallait entrer dedans. De plus, il fallait intégrer un nouveau groupe qui se connaissait déjà depuis deux ans, c'était moins facile pour quelqu'un de « réservé » avec un taux plutôt moyen de sociabilité. Heureusement, je n'étais pas le seul de notre classe du Mont-Bénilde, et à partir de notre petit groupe, nous nous sommes faits petit à petit d'autres amis. Je me souviens d'un Lauzière de Nicolet, d'un Pinard de Sainte-Monique et d'un Ferland de Saint-Léonard.

Quant à mes professeurs du secondaire, je ne peux pas dire, comme on entend à l'occasion, que tel ou tel prof a fait une grande différence dans ma vie, mais je me souviens de quelques-uns que j'ai bien appréciés, dont le frère Bertrand qui enseignait le latin au Mont-Bénilde. Au séminaire de Nicolet, j'ai un très bon souvenir de l'abbé Savoie qui enseigne la chimie et qui roule ses cigarettes sur le bord de la porte pendant nos examens et de Pierre Duguay, prof qui m'a fait aimer le français et la nécessité d'avoir un Québec indépendant.

En dehors de l'école, les fins de semaine, j'ai commencé à aller « veiller » le samedi soir. Il y avait de la danse dans le gymnase de l'école de Sainte-Angèle, Précieux-Sang, à Sainte-Gertrude c'était la grange à Lionel. Dans chacune, il y avait des orchestres de danse. On y retrouve alors plus de filles que de gars sur le plancher, mais lorsque l'orchestre joue un slow, les filles vont toutes s'asseoir et il faut que les gars usent de charme et de courage pour aller demander aux demoiselles de venir danser. J'y allais assez souvent soit sur le pouce, soit en quêtant un « lift » à mes parents ou à des plus vieux ayant une auto ou celle de leurs parents.

À la fin de ma 11<sup>e</sup> année, ce fut la fermeture du séminaire de Nicolet qui avait été vendu pour devenir l'Institut de police. Pour terminer ce cours classique, mes parents m'inscrivent au séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières. J'ai dû faire une entrevue, accompagné de mon père, devant le directeur du séminaire pour affirmer mon catholicisme, car une note à mon dossier spécifiait que j'avais refusé d'avoir des rencontres avec le directeur spirituel affecté d'office à mon dossier, l'abbé Jean-Marie Courchesne de Nicolet. Misère !

Ce même été j'ai passé de belles vacances après mon "rapprochement" avec une certaine Christine. Je ne me souviens que de son prénom, une jeune fille de Baie-des-Sables venue en vacances chez sa sœur et son beau-frère qui étaient déménagés à Bécancour pour le travail. À la fin de l'été, ils m'invitent à me joindre à eux pour ramener la belle Christine chez ses parents, mon premier grand voyage. Par la suite, on s'est échangé quelques lettres (les réseaux sociaux n'existaient pas encore et les interurbains étaient très dispendieux), mais loin des yeux, loin du cœur, la belle cessa la correspondance !

Mes premiers mois au séminaire de Trois-Rivières le sont comme pensionnaire. Les règlements sont encore plus stricts qu'au séminaire de Nicolet, car au veston bleu il faut ajouter une chemise et une cravate rouge et supporter le surnom de « suisse » donné aux « séminaristes ». À part le football où j'ai joué quelques matchs dans l'intramuros, c'est-à-dire les équipes à l'interne dont les joueurs n'étaient pas assez bons pour faire le Vert et Or, et quelques nouveaux amis : Ferron de Yamachiche, Ayotte de Champlain et à quelques autres de Trois-Rivières comme Bellerive et Levesque, je n'ai pas vraiment de bons souvenirs de cette année. J'ai demandé à mes parents d'être externe après quelques mois. Me faire réveiller par un surveillant qui nous prenait le bout des orteils, puis me laver à l'eau froide, ce n'était pas pour moi. J'ai fini l'année en prenant l'autobus Deshaies et en marchant du terminus à l'école. Vers la fin de l'année, j'ai obtenu mon permis de conduire et j'ai même eu l'occasion de m'y rendre quelquefois avec l'auto de p'pa ! De cette année 1969-1970, je garde un bon souvenir de la taverne de l'hôtel Windsor située sur la rue Champlour à quelques minutes du séminaire. Ayant l'air plus vieux que mon âge avec quelques poils au menton, j'y suis allé quelquefois avec d'autres élèves pour le menu du diner, soit un œuf dans le vinaigre, des biscuits soda et 9 draughts (elles étaient servies dans un petit verre à jus à 10 cents le verre et avec 1 \$ on pouvait laisser un « généreux » pourboire de 10 cents.)

Le règlement du séminaire interdit la barbe et les cheveux longs (ils ne doivent ni toucher aux oreilles ni au col de chemise), les abbés du séminaire voulant sans doute nous distinguer des autres élèves du public. Mais plus on défend, plus on s'essaie lorsqu'on est jeune ! Les abbés passent leur temps à surveiller et interpellier les élèves en vertu du règlement un peu comme les talibans qui surveillent le port du voile. L'un d'eux m'a même réprimandé devant les autres en me disant : « Hé ! Le sale va te raser ». Ce surnom m'est resté quelques temps et je peux avouer maintenant que j'étais un peu fier de mon duvet délinquant !

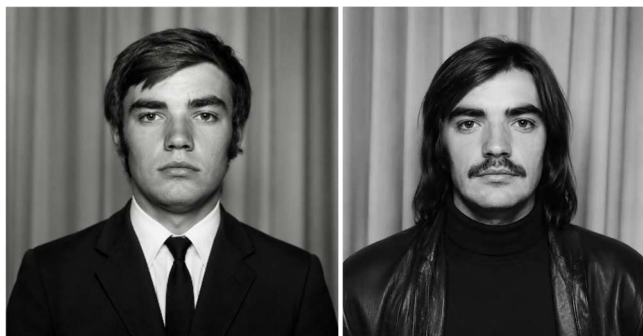


## • Le CEGEP

Finalement, l'année s'écoule et c'est le moment de s'inscrire au CEGEP ou au Collège Laflèche. Je me souviens encore des délégués du collège Laflèche venus nous faire leur propagande affirmant que leur institution était la suite logique pour les gars du séminaire et les filles du CMI et Kéréna pour qu'on s'y inscrive. Non, merci !

À l'été 1970, j'ai eu ma première vraie job d'été, animateur de terrain de jeux à Bécancour avec Jocelyne Champoux avec qui je sortais, comme on disait à l'époque. Mais cet emploi n'a duré qu'un mois, car, en août, j'ai pris le train avec mon ami Jean-Marc Cyrenne pour aller au tabac à l'Île-du-Prince-Édouard (région de Montague). À l'époque, le gouvernement fédéral subventionne le transport pour les étudiants qui veulent aller travailler dans les autres provinces. Ramasser du tabac est un douloureux apprentissage : chaque plant a 5 ou 6 « étages » de feuilles, et à chaque passe, on doit ramasser toutes les feuilles de l'étage d'un seul coup de poignet, qui, après la première journée, a doublé de grosseur. Mais j'ai pu continuer avec un bon bandage. Après une semaine, j'étais un pro ! C'était une modeste exploitation où nous logions dans une maison attenante à celle des propriétaires, un couple d'ascendante allemande qui nous ont donné l'occasion de goûter à leur cuisine, car nous déjeunions et soupions avec eux. Nous étions sept ou huit Québécois, dont un avait une auto. Une fin de semaine de congé, nous avons fait le tour de l'île comme de vrais touristes ! Mais comme le CEGEP où je m'étais inscrit en sciences administratives commençait avant la fin de la récolte, j'ai donné ma démission après 3 semaines, disant au patron qu'après mûres réflexions (une des rares menteries de ma vie), j'avais décidé de retourner aux études. Il n'était pas très content. Il m'a fait un chèque de 230 \$ pour ma « run ». Je suis parti sur le pouce pour me rendre jusqu'à l'autobus qui allait m'amener au Nouveau-Brunswick, pour ensuite prendre le train vers le Québec. (J'avais déjà un billet de retour pour le transport). Avec seulement une vingtaine de dollars en poche, j'ai passé une nuit blanche à marcher et faire du pouce.

À l'automne 1970, je fais mon entrée au CEGEP de Trois-Rivières ! Tout un changement par rapport au séminaire : les cheveux longs, les bottes Kodiak, les jeans, les chemises à carreaux, les cigarettes roulées au tabac Drum, les filles dans la classe. Je mets deux photos de cette époque pour montrer le changement entre le secondaire 5 et



1969 Secondaire V

1970 CEGEP

le CEGEP. Disons que la première session fut un peu plus difficile. Un souvenir : c'est la visite de la tour de la Bourse à Montréal en octobre, quelques jours après les mesures de guerre décrétées par Pierre-Elliott Trudeau. En sortant de l'édifice, notre classe est sur le trottoir en avant de l'édifice attendant l'autobus. Et là arrivent des soldats qui nous disent en anglais de nous disperser, les attroupements étant prohibés. On n'a pas fait les fanfarons longtemps quand les soldats ont commencé à nous pousser avec leurs bâtons longs.

En ce qui concerne les cours eux-mêmes, ça se passait tout de même relativement bien, à l'exception du cours de calcul différentiel et intégral qu'on suivait à distance à la télé. Je me souviens que j'ai dû le reprendre l'été suivant. Au fil des différents cours, j'ai constaté que j'avais plus de difficultés dans les matières qui demandaient de résoudre des problèmes, telles que l'algèbre, la comptabilité où il fallait faire beaucoup d'exercices pour répondre rapidement à toutes les questions d'examen. J'étais meilleur dans les examens écrits tels que le français, la philosophie et l'histoire, surtout pour les questions à développement.

Pour se rendre au CEGEP, mon frère Guy, alors en 3<sup>e</sup> année de son CEGEP en techniques administratives, et moi, voyagions avec Michel Cyrenne qui possédait une auto. Nous étions sages et revenions à la maison tous les soirs ! Les fins de semaine, nous pouvions, à tour de rôle, emprunter l'auto de nos parents pour sortir avec nos blondes, autrement on embarquait avec ceux qui en avaient. Ainsi Claude Rheault, qui avait hérité du surnom Maoûte, allez savoir pourquoi, m'a souvent « donné des lifts », sinon je faisais du pouce.

L'été suivant ma première année de CEGEP, je n'ai pas trouvé de travail d'étudiant. J'avais bien présenté un projet d'emploi d'été au gouvernement fédéral mais il n'a pas été retenu. Donc, en plus de reprendre mon cours de calcul différentiel, j'ai aidé mon père dans la pépinière.

Quant à ma deuxième année de CEGEP elle a été pas mal semblable à la première. Je n'étais pas actif dans les sports et les associations comme certains élèves. Le fait de résider près du CEGEP ou, encore mieux, d'être en appartement avec d'autres étudiants au lieu de retourner à la maison à la fin de la journée doit sûrement aider à s'impliquer plus dans les activités extra-scolaires en tout genre et s'intégrer mieux aux étudiants de la même concentration. À la fin de l'année, je me suis inscrit sans trop me poser de questions en sciences administratives à l'UQTR. À posteriori, j'avoue que je n'étais pas très aventureux et manquais d'ambition, surtout lorsque je me compare à d'autres élèves qui n'ont pas hésité, par exemple, à s'inscrire à McGill pour augmenter leur future employabilité.

À la fin de la session, ma mère appelle son beau-frère Marc Walsh, mari de sa sœur Colette, qui possède un bureau de génie spécialisé dans les tests et expertises lors de la construction de routes ou de ponts. Par exemple, évaluer la capacité portante d'un sol ou la qualité du bitume utilisé pour l'asphaltage d'une route. Comme il avait déjà engagé Guy l'été précédent, elle lui fit part de ma disponibilité. Il avait justement besoin d'une aide pour réaliser des forages sur le tracé d'une déviation de la 132 dans la Baie des Chaleurs. Je pris donc le train pour me rendre à New Richmond pour y passer une bonne partie de l'été hébergé au Motel chez Francis. De là, chaque matin, le technicien venait me chercher pour aller travailler avec lui. C'est à ce moment-là que j'ai découvert un des plus beaux endroits du Québec et fait la rencontre de beaucoup de gens. Car à chaque forage que nous faisions, il fallait informer le propriétaire, répondre à ses interrogations ainsi qu'à celles des autres voisins qui n'étaient pas tous au courant du projet routier! (C'est l'époque où le gouvernement faisait de nouveaux tronçons pour dévier le trafic qui passait auparavant en plein cœur des villages.) On trouvait des gens heureux, mais d'autres beaucoup moins, comme les commerçants. De plus, à la fin de l'été, mon oncle me fit un beau cadeau, soit de m'envoyer avec le technicien à Frobisher Bay (maintenant nommé Iqaluit) durant 4 jours pour des forages dans le pergisol. En plus de mon baptême de l'air, je connus le soleil de minuit, les paysages de l'Arctique et les Inuits qui venaient veiller à Frobisher Inn, le seul hôtel de la ville.

## • L'Université

En 1972, le bâtiment principal de l'UQTR (pavillons Ringuet et Albert-Tessier) n'était pas encore bâti. Le pavillon Boulet, pour les sciences comptables et administratives, était situé sur la rue Laviolette (qui fut par la suite démolie et remplacé par le musée Pop). Pour se rendre à la bibliothèque située sur le boulevard des Forges, il fallait prendre une navette. La plupart des élèves de sciences administratives du CEGEP s'y retrouvaient, auxquels s'ajoutaient des anciens du séminaire qui avaient étudié au collège Laflèche. Je n'aimais pas tellement les cours de sciences administratives. La comptabilité est plutôt l'apprentissage de règles édictées par l'Institut des comptables agréés qu'il fallait surtout essayer de retenir pour les examens, quelques cours de mathématiques financières, un autre sur les théories de la gestion. Par contre, je me souviens très bien du professeur d'économie Omrane El Gharbi qui m'a fait aimer cette matière qu'il rendait intéressante et incarnée dans la vie quotidienne. Le premier ministre, l'économiste Robert Bourassa, donnait également une certaine autorité à cette matière, même si je n'étais pas partisan de son parti politique. Finalement, une grève d'étudiants eut lieu au cours de cette session avec des piquets de grève. Seule l'association des étudiants en économie fut solidaire, contrairement aux étudiants d'administration et de comptabilité, et je n'étais vraiment pas à l'aise de traverser les

lignes des grévistes. Pour toutes ces raisons, j'ai décidé de m'inscrire en sciences économiques à la session d'hiver.

C'était tout un changement. La cohorte en sciences économiques était beaucoup plus petite, à peine une vingtaine d'élèves dans les cours par rapport aux classes de 50-60 élèves en sciences administratives, et les cours beaucoup plus intéressants. Je me souviens, entre autres, des cours d'histoire économique, de macro-économie et d'analyse économique avec beaucoup d'interactions entre les étudiants et les professeurs, contrairement aux cours d'administration. Bref, j'étais heureux de ma décision.

### • Les premières années « d'adultes »!

À la fin de la session, à l'été 1973, l'oncle Marc me réengagea et cette fois à titre de « surveillant de la qualité de l'enrobage bitumineux » sur un nouveau tronçon de route aux Escoumins. (En fait, je notais la température de chaque voyage d'asphalte et, à chaque jour, j'extrayais quelques carottes d'asphalte une fois compactée par le rouleau pour analyses futures par le laboratoire.) Ce n'était pas très compliqué, mais je portais quand même un casque de sécurité blanc comme les contremaîtres!

Je passe donc l'été dans une chambre d'hôtel chez Gérard des Escoumins qui avait un bar avec une piste de danse. J'y ai rencontré une p'tite Bouchard avec laquelle je suis tombé follement amoureux. Celle-ci était secrétaire d'école et un an et quelques mois plus âgée que moi. Mais pour la réciprocité, je m'étais vieilli d'un an.

À la fin août, le contrat achevait et je devais revenir à la maison et continuer ma deuxième année à l'UQTR en économie. En même temps, Rémi Provencher, le gérant de la Caisse populaire de Bécancour, quitte la Caisse pour une promotion à l'Union régionale des Caisses à Trois-Rivières. Le président de la Caisse Pierre Blondin ouvre le poste avec comme exigence une technique en administration du Cégep, soit 15 ans de scolarité. Si je retourne à l'école, sans auto, sans moyen financier, j'me dis que je ne pourrai pas continuer à fréquenter ma douce (durant tout l'été, on ne se tannait pas de se voir presque à tous les soirs), alors je décide de faire application. J'me souviens, j'ai dit à ma mère : « *j'ai eu un coup de foudre, j'veins travailler, m'acheter une auto et aller aux Escoumins les fins de semaine!* » J'applique, faisant valoir que mes deux années de cégep en sciences administratives et mon année en sciences économiques à l'UQTR équivalaient bien à un cours de trois ans de Cégep en techniques administratives. J'obtiens le poste!

Nous étions deux candidats. L'autre travaillait déjà dans une banque, en plus du diplôme professionnel demandé. Mais j'ai eu quand même l'emploi parce que, et je l'ai appris plus tard, à la question sur la rémunération espérée, les demandes de l'autre étaient passablement plus élevées que les miennes que j'avais basées sur ma rémunération d'étudiant ! Mon père, qui était membre du conseil d'administration, s'était évidemment retiré des discussions, mais je ne suis pas naïf : le fait qu'il covoitait depuis près de 20 ans avec Pierre Blondin pour aller travailler à la Défense ne m'a sans doute pas nui !

Je peux bien le dire aujourd'hui, je n'étais ni préparé ni compétent pour cet emploi. Heureusement, un formateur de l'Union Régionale m'a accompagné durant un mois en commençant par la base, les formulaires utilisés pour les retraits, les dépôts, les rôles des administrateurs, commissaires de crédit, etc. pour me rendre un peu plus autonome. Il n'y avait pas d'informatique ni de machine comptable, toutes les transactions étaient entrées manuellement et je devais mettre du temps pour apprendre et comprendre. Comme on dit, j'ai appris sur le tas en faisant bien des erreurs souvent causées par le manque de confiance. Le manque de confiance en soi fait en sorte qu'on a souvent peur d'être jugé ou de paraître vulnérable. Ainsi, on prend des décisions sans demander d'avis ou consulter plus compétents que nous. C'est arrivé pour la gestion du personnel ou les relations avec les clients ou les administrateurs.

Enfin, j'ai le poste et je l'assume. Les premières années, j'ai beaucoup travaillé, car, un peu orgueilleux, je voulais réussir et même plus, avoir du succès, monter le chiffre d'affaires, donner plus de services, offrant par exemple le service des plaques automobiles, faire bâtir une nouvelle caisse, etc.



Caisse populaire de Bécancour en 1974

En 1973, l'année du choc pétrolier (les pays pétroliers arabes diminuent la production et hausse le prix de 2 \$ à 1 \$ le baril pour appuyer la guerre de la Syrie et de l'Égypte contre Israël) et des taux d'intérêt dépassant les 10 %, l'année où, à chaque fin de semaine, à partir de la fermeture de la Caisse le vendredi soir 20 heures, je quittais, après la balance des caisses, pour les Escoumins. Beau temps, mauvais temps, plus de 5 heures de route avec mon auto, un Plymouth Satellite que mon père m'avait presque donné, vu le prix demandé. J'avais un poste à temps plein, une maison en construction et une amoureuxse beaucoup trop loin. Le projet de mariage était dans l'air.



Le grand jour 29 juin 1974

Et c'est ce qui arriva, notre mariage fut célébré à l'église des Escoumins (la belle-mère n'aurait pas vraiment apprécié un mariage civil) le 29 juin 1974. Après un court voyage de noces, notre maison n'étant pas terminée, nous nous installons au rez-de-chaussée de la maison que ma sœur Mireille nous a louée, maison qu'elle avait achetée de Gérard Beauchesne un an plus tôt (actuelle maison d'André Longtin située au 2645 Nicolas-Perrot). L'annexe de la maison (ancien bureau d'enregistrement) et l'étage sont occupés par les employés de la compagnie Duranceau qui ont obtenu le contrat de construction de l'autoroute 30. Je peux donc aller travailler à pied, la Caisse étant située dans la maison de Charles Henri Cormier située au 2795 Nicolas-Perrot.

Je peux maintenant aider le soir et la fin de semaine à la construction de la maison, dans la mesure de mes moyens, disons assez peu impressionnants en matière de menuiserie. Je suis donc très occupé.

Quant à Aline, qui prend mari prend pays, elle a droit au chômage et en profite pour s'acclimater à son nouvel environnement. Disons que la première année, ce ne fut pas très facile, pas de famille dans la région, à part une sœur, Henriette, qui vit à Montréal et vient nous visiter avec son conjoint presque à tous les mois dans les premières années. Heureusement, notre voisine, Anaïs Gingras, qui habitait au 2<sup>e</sup> étage de l'épicerie Carrier lui dit : « je vais te présenter ma fille, Francine elle vient me voir quand elle est en congé, tu vas voir, tu vas bien t'entendre avec elle ». Anaïs, veuve de son mari Julien, avait été expropriée lors de la construction de l'autoroute 30 qui coupera le village de

Bécancour en deux (à mon avis une des pires décisions prises par le gouvernement). Par la suite, Aline a développé une belle amitié avec Francine. Après 50 ans, nous sommes toujours amis avec le couple Francine et Simon Rouleau qui se sont mariés une semaine après nous. En septembre 1975, elle est engagée comme commis de bureau à la centrale nucléaire de Gentilly-2. En plus de la faire sortir de l'isolement, son salaire aida grandement. Elle a fait du covoiturage pendant une vingtaine d'années avec Nicole Poliquin, notre voisine d'en face qui travaillait également à G-2.

Vers la fin de l'automne, mon père tomba du toit qu'il était en train de terminer. Son bras cassé fut heureusement la seule séquelle visible de la chute. L'accident le ralentit bien quelque temps, mais il ne fut pas trop long à reprendre sa tâche. Je me souviens l'avoir vu terminer la finition du foyer d'une seule main. Finalement, la maison est habitable et nous déménageons en septembre 1975. La finition du 2e étage et plusieurs travaux de peinture continuèrent à temps partiel.

Cette même année, mon frère Guy marie Jocelyne Champoux qu'il fréquente assidûment depuis plus d'un an. Ayant en main un diplôme de technique administrative du CEGEP de Trois-Rivières, il quitte son emploi à Québec pour un poste à la ville de Bécancour. L'hôtel de ville, à l'époque, est situé à Sainte-Angele dans les locaux de la Maison du Pardon. Jocelyne, pour sa part, travaille en comptabilité à l'usine C.I.L. de Bécancour puis au ministère des Transports. Après leur mariage, ils louent un logement des HLM du Plateau Laval construits à peu près à la même période. Mais ce ne fut que de courte durée, ayant déménagé 7 ou 8 fois et eu au moins 4 employeurs différents durant les 10 premières années de son mariage, passant de la ville de Bécancour, à la centrale nucléaire, un 6 mois à la Baie James où il a côtoyé le jeune Guy Laliberté avant la fondation du Cirque du Soleil, un 6 mois en Argentine, ensuite à la Défense Nationale à Nicolet, puis à Val Cartier, puis retour à Bécancour comme agent d'immeubles, et finalement acheteur à la ville de Bécancour, et une maison à Bécancour où il a passé le reste de sa carrière. Mon frère a pris quelques années avant de se stabiliser !

Finalement, toujours en 1975, le p'tit dernier, Denis, quitte la maison pour aller étudier en génie civil à la polytechnique de Montréal. Après quelques semaines en colocation dans un petit logement bruyant, son cousin Michel Brisson accepte de l'héberger dans son grand loyer où il a un espace de disponible. L'année suivante, la grande ville lui offrant peut-être trop de distractions, il préfère s'inscrire à l'UQTR en génie industriel où il obtient son diplôme et le droit de porter le « jonc ». Après quelques affectations, il passa la majorité de sa carrière comme professionnel puis cadre au ministère des transports à Québec et s'installa à Cap Rouge. Il a un enfant, Frédéric, avec sa première conjointe, Louise Duplessis, avec qui il a également élevé Mathieu Levasseur, Louise



ayant déjà la garde exclusive suite à une précédente union. Après son divorce avec Louisette, il connut au début des années 2000 Rhéa Délisle avec qui il partagea avec grand bonheur le restant de sa trop courte existence puisqu'il mourût d'un foudroyant cancer en mars 2016 à l'âge de 59 ans seulement.

Quant à Mireille, après une courte carrière en enseignement, puis en information scolaire, elle occupe un des premiers postes de conseillère en main-d'œuvre au bureau du centre de main-d'œuvre situé dans le parc industriel de Bécancour. L'année suivante, en novembre 1976, elle fut la première femme à se présenter pour un poste de conseillère municipale à Bécancour. C'est lors de cette élection que Maurice Richard, initialement conseiller municipal, fut élu maire de Bécancour battant le candidat Jacques Blondin. Mireille perdit aussi contre Fernand Poliquin qui a eu, semble-t-il, un fort appui de l'équipe appuyant la candidature de Maurice Richard. L'année suivante, elle démissionne du centre de main-d'œuvre pour poursuivre un baccalauréat en psychologie à l'université York de Toronto. Après une courte période en tant que conseillère pédagogique en anglais à Nicolet, elle a poursuivi une maîtrise en psychologie à Aix-en-Provence à son retour. Elle a ensuite ouvert un bureau de consultation pendant quelques années à Québec, avant d'occuper divers postes comme professionnelle et cadre dans le réseau des affaires sociales. Elle a choisi par la suite de se spécialiser en traitement de toxicomanie et travailla pour un CLSC de Longueuil où elle a finalement pris sa retraite. À l'instar de mon frère Guy, elle avait également l'esprit voyageur, ayant vécu à Québec, à Bécancour, à Sainte-Julie et finalement à Montréal, sans oublier ses séjours prolongés à Toronto et à Aix-en-Provence.

Puisque nous habitons à proximité, mes parents viennent souvent « veiller » pour jouer aux cartes (500), les jeunes contre les vieux! Les parties ont lieu la fin de semaine lorsque bébé Marc-André dort. Mon père se permet alors une petite crème de menthe verte avec un peu de lait pour donner un beau vert pâle. D'un côté plus personnel, ils ont été de formidables grands-parents, mon père leur faisant faire des tours de tracteur, les promenant « à dos de cheval » et s'intéressant à leurs petites personnes. Mon fils Marc-André, né en décembre 1978, a particulièrement profité de la proximité avec son grand-père.

Côté travail à la Caisse, ça s'améliorait avec une croissance notable de l'actif. Le local de la Caisse chez Charles Henri Cormier n'étant plus adéquat, les administrateurs décident de faire construire une nouvelle caisse (qui a par la suite été agrandie et dotée d'un étage supplémentaire). À la même époque, je commence également à m'impliquer dans la communauté : club Optimiste, Loisirs, Chambre de Commerce, Festival de la

chasse aux canards, Société Saint-Jean-Baptiste et même le défunt CHAQ, soit le conseil des hommes d'affaires Québécois présidé par Léopold Gagnon fier indépendantiste.

Après 6 ans à ce poste, j'ai commencé à regarder les possibilités de travailler dans une caisse plus importante. C'est ainsi que j'ai postulé sans succès pour quelques postes, dont celui de directeur adjoint à la Caisse populaire de Sainte-Cécile à Trois-Rivières. C'est alors que le conseiller en ressources humaines de l'Union régionale des Caisses m'a suggéré de chercher, pour débiter, un poste avec des responsabilités réduites, par exemple responsable de l'épargne, car je manquais d'expérience en gestion de personnel puisqu'il n'y avait que 2 employées à Bécancour. Cependant, ce genre de poste n'apportait pas vraiment de plus-value en termes salariaux, en plus d'avoir à voyager matin et soir. C'est alors que je décide de retourner aux études pour finir mon baccalauréat en sciences économiques, espérant plus d'avenir dans le mouvement Desjardins avec un diplôme universitaire. Évidemment, Aline est d'accord, car elle se trouve à devenir la seule pourvoyeuse de la famille.

#### • Retour aux études

Je donne donc ma démission et retourne aux études à temps plein en septembre 1979. Aline a accouché le 10 décembre 1978 de notre premier enfant, Marc-André, après 4 ans de mariage et plusieurs mois d'essais. Joie partagée par mes parents, dont c'était le premier petit-enfant et par madame Bouchard qui le trouvait quand même un peu loin des Escoumins. Son congé de maternité se termine en même temps que mon retour aux études et c'est à ce moment qu'elle devient le soutien familial.

À l'université, je suis un peu rouillé après 6 ans d'absence et je suis souvent l'adulte parmi les étudiants, l'année se passe quand même avec des résultats moyens. Compte tenu ma situation, je ne m'impliquais pas dans les activités parascolaires et j'étais peu enclin aux travaux d'équipe le soir et la fin de semaine. Bref, j'assiste à mes cours, mais l'étude et les travaux sont faits à la maison. Je prends également la décision de suivre une mineure en comptabilité, matière un peu rébarbative à mon goût, pour augmenter ma future employabilité.

À la fin de l'année scolaire, je m'inscris à des cours d'anglais car en affaires, il vaut mieux être bilingue. Ces cours sont offerts aux étudiants durant l'été dans des universités anglaises du pays; je ne suis pas choisi au premier tirage au sort, mais quelques jours plus tard, on m'offre de remplacer quelqu'un qui s'est désisté. Pas chanceux, j'avais choisi le Nouveau-Brunswick lors de mon inscription, mais c'est plutôt le campus Saint-Jean de l'université d'Edmonton, haut lieu fréquenté par tous les Québécois et francophiles

d'Edmonton, qui m'accueillera : pas la place idéale pour apprendre l'anglais. En plus, je m'ennuyais loin de chez nous. Je suis revenu pour la Saint-Jean-Baptiste. L'Union régionale des Caisses m'offre un poste pour remplacer des directeurs de petites caisses durant leurs vacances. J'ai donc remplacé des gérants en vacances à Sainte-Cécile-de-Lévrard, à Saint-Édouard-de-Maskinongé, à Saint-Sévère et à Saint-Gérard-de-Yamaska durant ces deux mois.

Le deuxième semestre de mon année de diplomation est un peu plus stressant, car il faut se trouver un emploi. En outre, j'ai échoué au 4<sup>e</sup> cours de comptabilité surtout à cause d'un examen où le temps m'a manqué pour mettre sur papier toutes les écritures comptables demandées dans un problème, malgré le fait que je connaissais assez bien la réponse. Dès février, diverses compagnies font passer des entrevues pour l'embauche d'étudiants, mais les postes d'économistes sont très limités, car les gouvernements, principaux employeurs, sont tous en mode de réduction des dépenses, les taux d'hypothèques atteignent 18 % et l'inflation est proche de 13 %, en plein cœur de la récession mondiale de 1981. Une bonne partie des étudiants du groupe ont poursuivi à la maîtrise pour avoir plus de chance dans les postes d'enseignement. Ceux qui ont trouvé un emploi ce n'était pas nécessairement dans leur domaine d'étude, par exemple en travaillant comme représentants des ventes pour Xerox, ou pour diverses compagnies d'assurances ou maisons de courtage. Desjardins n'avait aucun nouveau poste à offrir dans la région Mauricie-Bois-Francs et je n'étais pas vraiment prêt à déménager de Bécancour, surtout avec le bon emploi d'Aline à la centrale G-2. Par chance, je vois une annonce, dans la Presse du samedi, de la commission scolaire Les Becquets située à Deschaillons qui offre un poste cumulant les fonctions de directeur des finances, de secrétaire général et directeur de ressources matérielles. J'envoie mon C.V. sur du beau papier parchemin.

#### • Travail à la commission scolaire Les Becquets, régionale Provencher et La Riveraine

Mireille, qui avait été conseillère pédagogique en anglais dans les commissions scolaires locales du territoire, connaissait le directeur général de Les Becquets, Gilles Boissonneault, et me donna quelques conseils pour l'entrevue. L'entrevue ne s'est pas si bien passée, butant sur des questions plus techniques comme ma connaissance des budgets et des règles comptables des commissions scolaires. L'entrevue était suivie d'un texte où je devais convaincre de la pertinence d'être engagé pour le poste. J'ai probablement été assez convaincant et assez humble pour écrire que je ne connaissais pas tout, mais j'étais désireux d'apprendre, comme pour mon précédent poste à la caisse de Bécancour, pour qu'on m'offre le poste. Je dois dire aussi que le travail de ma sœur

avait été apprécié par mon futur patron Gilles Boissonneault, et que celui-ci avait beaucoup d'estime pour les directeurs de caisse de sa connaissance, ce qui n'a sûrement pas nui. Finalement, à la question sur la rémunération attendue, j'ai demandé le même salaire que lors de ma dernière année à la Caisse de Bécancour. Il semble que ce montant était une aubaine par rapport à un deuxième candidat pressenti, un comptable agréé qui avait l'intention de laisser les affaires pour devenir fonctionnaire. Finalement, je fus engagé pour succéder à Claude Bergeron qui partait pour un poste similaire dans le réseau de la santé. Je n'avais aucune expérience dans la comptabilité des commissions scolaires, mais, heureusement, le personnel administratif, notamment Micheline Lemay, était d'une telle compétence que la transition s'est bien passée. Une des leçons que m'a apprises Gilles Boissonneault était de ne pas hésiter à consulter en cas d'incertitude. En fait, le paradoxe est que plus on a confiance en soi, plus on consulte, et moins on a peur de demander de l'aide. C'était particulièrement vrai pour mon deuxième poste de directeur des ressources matérielles. Dans les faits, c'était les deux ouvriers d'entretien et les concierges qui me conseillaient sur les travaux et réparations à faire. Même chose pour le secrétariat général, où, pour toutes les questions légales ou d'assurances, je consultais régulièrement mes collègues plus expérimentés des commissions scolaires environnantes. Après un an à Les Becquets, il y eut un échange de service avec la Régionale Provencher. Jean-Marc Lebel, de cette dernière commission scolaire, prenait le dossier des ressources matérielles à Deschailons et moi, je devenais coordonnateur des ressources finances à Nicolet à mi-temps tout en gardant les ressources financières et le secrétariat général à Les Becquets.

En tout, j'ai travaillé 30 ans pour les commissions scolaires de Les Becquets, régionale Provencher et la Riveraine suite à différents regroupements et fusions s'échelonnant d'avril 1981 à janvier 2011.

En 30 ans, il s'en passe des choses. Comme disait un célèbre encanteur qui, dans ses publicités, décrivait quelques articles à vendre, suivi de « *et beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long à énumérer* ». Je note quand même quelques points importants. Le premier est la fusion en 1989 des 4 commissions scolaires Provencher, Lac Saint-Pierre, Port-Royal et Les Becquets en une seule entité sous l'appellation Commission scolaire de *La Riveraine*. Il y avait alors un seul poste pour 4 directeurs généraux, 4 directeurs du personnel, des finances, etc., et même chose pour plusieurs autres postes administratifs, par exemple un seul poste de secrétaire de la direction générale. Évidemment, il y avait moins d'élus que de candidats et les choix étaient essentiellement basés sur l'ancienneté. Personnellement, j'ai perdu mon poste de direction pour devenir un adjoint à la direction des ressources matérielles. Puis, quelques temps plus tard, certains postes se sont libérés suite à des retraites et j'ai été nommé à la direction des ressources matérielles ensuite

aux ressources financières et matérielles et j'ai finalement terminé aux ressources financières et le secrétariat général. Chose certaine, j'ai toujours été chanceux d'avoir des gens excessivement compétents dans les différents services que j'ai dirigés, car sans eux j'aurais été « dans le trouble » comme on dit ! Au risque d'en oublier, je renomme Micheline Lemay mais également Ginette Lemire, René Vincent, Réjean Prince, Paul Jutras, Kathleen Haley et tous les autres en support constant, comme les secrétaires qui corrigent nos textes, et les agents qui font fonctionner les services de facturation, la comptabilisation, l'envoi et la récupération des taxes scolaires, etc.

Je nomme également les différents patrons : outre Gilles Boissonneault, j'ai eu René Gervais, Pâquerette Gagnon, Gérald Dauphinais, Normand Perreault, France Lefebvre et Jean-René Dubois. Je me considère chanceux, car j'ai eu la chance de travailler avec et pour des gens compétents.

### • La politique municipale

Ça va faire le travail ! Je reviens à la vie de tous les jours. En 1981, Aline et moi, avec chacun un « job steady », comme disait Yvon Deschamps, et bien payé, on n'était sûrement pas dans un mode de survie comme bien des gens.

Vient l'élection municipale en novembre 1983 : Maurice Richard, déjà maire, et Jean-Guy Dubois, conseiller, sont déjà élus par acclamation. Je décide de m'impliquer et dépose mon bulletin de candidature pour le poste de conseiller du secteur Bécancour occupé par le conseiller sortant Pierre Moreau. Ce dernier avait eu la mauvaise idée de déménager à Sainte-Angèle. Or,

CANDIDAT:  
**SECTEUR BÉCANCOUR** (no 1)

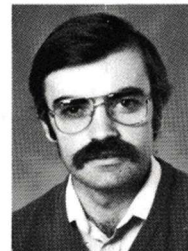
**RAYMOND CORMIER**

directeur financier

- présent dans son milieu
- dynamique

**S'ENGAGE À**

- vous écouter
- vous servir
- vous représenter



Carton laissé aux électeurs visités

comme le maire Richard provenait de ce secteur et qu'il y avait également un conseiller pour représenter Sainte-Angèle, cela a fait dire à plusieurs que trois personnes résidant dans ce secteur c'était trop. C'est ainsi que j'obtiens la plus forte majorité (79% des votes) de cette élection sans trop être connu dans les autres secteurs que Bécancour. Mais j'ai quand même fait le tour de tous les secteurs aidés par des gens comme Gilles Comeau à Sainte-Gertrude, Simon Rouleau à Saint-Grégoire et plusieurs autres. Ce fut d'ailleurs pour moi une révélation d'avoir ainsi des amis qui prennent le temps de t'aider sans rien attendre en retour. Pour moi, faire du porte-à-porte pour me « vendre », ce n'était pas une chose naturelle, mais après l'avoir fait, j'étais content, ne serait-ce que d'avoir relevé ce difficile défi.

En août 1984, le conseiller du secteur Saint-Grégoire, Louis-Georges Morrisette démissionne, il est remplacé par Jacques Blondin élu par acclamation pour représenter ce secteur. En décembre 1985, c'est le maire Maurice Richard qui se retire pour devenir par la suite député du comté lors de l'élection générale. Jean-Guy Dubois et Jacques Blondin, tout autant appréciés l'un comme l'autre, se livrent une lutte très serrée pour la mairie, qui a finalement été remportée par Jean-Guy Dubois. Ce dernier a ensuite cédé son poste à Henri Boudreau, élu par acclamation et devient le conseiller secteur Gentilly.

Maurice Richard et Jean-Guy Dubois possèdent tous deux un talent inné pour la sociabilité. Deux extravertis qui ne craignent pas et apprécient rencontrer des gens, ce qui constitue un atout indéniable pour un politicien. Quant à moi, j'ai moins ce don et j'ai dû travailler plus fort pour acquérir au moins une base suffisante pour survivre en politique. Tout ça pour dire que ce fut un réel plaisir de siéger avec ces deux personnes ainsi qu'avec les autres collègues Gilles Comeau, Jean-Paul Pépin, Jacques Blondin et Henri Boudreau. Ici, je ne nomme pas Gilbert Mailhot, un cas à part.

Mon premier mandat fut quand même assez difficile, car il y avait dans le secteur Bécancour une contestation à l'effet que la ville ne proposait pas les mêmes services pour ce secteur. On entendait souvent à Bécancour « *On n'a rien* », sous-entendant que la ville ne faisait rien pour le secteur, « *On a des inondations et la ville ne fait rien pour nous* », « *On n'a pas d'asphalte dans nos rangs* », « *On n'a pas d'abat-poussière l'été* », « *On n'a pas d'aqueduc dans nos rangs* », etc. Deux personnes, Fernand Croteau et Côte Cossette étaient en quelque sorte les porte-parole de ce négativisme lors des séances du conseil. C'était bien les deux représentants de mon opposition officielle ! Parmi les exemples, on citait la réfection de la salle Nicolas-Perrot qu'on trouvait trop onéreuse avec l'aménagement d'un nouveau sous-sol, le nouveau domaine Bergeron dont on prédisait qu'il serait inondé en raison d'un drainage défectueux, l'aérogليسeur de la Garde Côtière qui « *n'était pas arrivé à temps* », etc.

Sans grande surprise, Fernand se présente contre moi lors de l'élection de novembre 1987. À cette élection, il n'y a que deux postes à combler. Le poste de maire et le mien, conseiller du secteur Bécancour. L'élection de Jean-Guy ne fait aucun doute, son opposant ne faisant visiblement pas le poids. Par contre, c'est différent pour moi. L'élection s'est surtout faite sur la réfection de la rue Nicolas-Perrot qui n'était pas amorcée, ayant eu beaucoup d'embûches par quelques citoyens refusant de céder aucun pouce de terrain en vue de la réfection. L'expropriation n'étant pas envisagée, car cela aurait causé un précédent pour toutes les autres routes de la ville (des Milans, Bouvreuil, Prince, Forest, des Jasmins, etc.), ce que la ville n'avait pas les moyens de faire. Ce qu'il y a de pire, ce sont les procès d'intentions qui font passer les élus pour des insignifiants.

Par exemple, pour avoir le terrain, vous n'avez qu'à exproprier. Point à la ligne, sans égards aux procédures et au temps que cela peut prendre, au coût et aux effets d'entraînement d'une telle mesure. Aucune analyse, mais on se permet d'affirmer. Enfin, ce fut une élection très serrée. J'ai quand même gagné au total avec 328 voix de majorité, mais pas dans les secteurs Précieux-Sang, Bécancour et Sainte-Angèle. C'était un peu prévisible à Bécancour vu la campagne de dénigrement et la mobilisation des résidents de Nicolas-Perrot. À Sainte-Angèle, les Chevaliers de Colomb ont beaucoup travaillé pour aider un ex-grand Chevalier. Pour ce qui est de Précieux-Sang, j'avais l'impression que le conseiller Gilbert Mailhot, beau-frère de Fernand Croteau, faisait un travail de sape plus ou moins souterrain depuis le début, se faisant l'opposition « officieuse » au conseil, mais toujours un peu par en arrière sans qu'on sache vraiment le fond de sa pensée. Bref, il n'y avait pas beaucoup d'atomes crochus entre moi et Gilbert. Enfin, à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire !



Courrier Sud 13 août 1991

Angus MacDonald (parfois appelée manoir Montesson) dont elle est propriétaire et laissée à l'abandon. Ma proposition d'adoption du règlement ne reçut aucun appui de mes collègues du conseil de ville. Dommage.

Le deuxième mandat est pour plusieurs raisons plus intéressant et gratifiant. D'abord parce que la situation financière de la ville s'améliore beaucoup avec l'ouverture d'ABI en 1984, ce qui donne plus de marge de manœuvre. Il y a également l'organisation des fêtes du 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la ville qui mobilise un grand nombre de citoyens et de beaux projets comme le parc des lilas, le rendez-vous des montgolfières, l'agrandissement de l'hôtel de ville, etc. On commence le pavage de la fameuse route Nicolas-Perrot ; l'installation de l'aqueduc sur la rue Mgr Laval était également très attendue par ses riverains. Nous sommes une belle équipe et avons beaucoup de plaisir à nous réunir tous les lundis. Il faut dire que le maire Jean-Guy Dubois a le talent et la capacité de créer et entretenir un bon climat de travail à l'hôtel de ville. Une des seules déceptions durant ce mandat est certes mon revers personnel à faire adopter un projet de réglementation pour obliger la Société du parc industriel (SPIB) à entretenir correctement sous peine d'amendes la villa



À l'élection de novembre 1991, j'ai décidé de ne pas me représenter. Après toutes ces années de rencontres et de réunions, en plus de ma maîtrise en économie que j'ai passée en prenant plusieurs soirées et fins de semaine, je voulais prendre une pause. L'avoir fait, il y aurait probablement eu une lutte à trois, puisque deux autres personnes avaient clairement indiqué leur désir de représenter le secteur, soit Jean-Marie Dionne et Claude Comeau. J'étais passé à autre chose, d'autant plus que j'étais devenu papa le 10 octobre d'un deuxième garçon, François, après plus de 12 ans d'attente. Un deuxième cadeau de la vie.

- **Après la politique municipale**

Peu de temps après ma retraite de la vie politique, André Longtin, propriétaire d'une maison ancestrale dans le village de Bécancour, me suggère la création d'un comité pour faire connaître, défendre et promouvoir le patrimoine de la ville de Bécancour dont fait évidemment partie la villa Angus MacDonald. J'adhère alors avec Laurent Deshaies et Marie Bachand au comité initié et présidé par André Longtin.

À court terme, il fallait faire des pressions pour que la ville refuse toute demande de démolition en attendant que le comité propose un projet d'utilisation de cette maison laissée à l'abandon, ce que le nouveau conseil accepta. André, professeur au département de mathématiques de l'UQTR comme tout bon cartésien, proposa différentes étapes. D'abord, demander à la Société du parc de barricader les portes et fenêtres de la maison, ce qu'elle accepte dans un premier temps.

À peu près au même moment, Hydro-Québec dans le cadre de son programme de mise en valeur de l'environnement pour le projet Centrale Bécancour (centrale au gaz sur le site de G-2) subventionnait des projets issus des municipalités à hauteur de 1% des dépenses d'infrastructures.

Le comité sauta sur l'occasion pour proposer la rédaction pour chaque secteur d'une brochure « conçue et réalisée dans le but de sensibiliser les citoyens de la ville à l'importance et à la valeur de leur patrimoine naturel, architectural, industriel et religieux ». Hydro Québec ayant accepté le projet, le comité engagea deux étudiants à la maîtrise en histoire sous la supervision du professeur Paul-Louis Martin, une sommité dans l'histoire de la culture matérielle. Après de minutieuses et longues recherches, les six documents furent publiés à l'hiver 1995 sous le titre Bécancour, une ville au riche patrimoine. Encore aujourd'hui, ces brochures sont encore très pertinentes et souvent consultées.

À l'intérieur de la brochure du secteur Bécancour, les auteurs, pour une première fois, présentèrent les preuves de l'importance historique et patrimoniale de la villa Angus MacDonald, concluant qu'elle « demeurait un témoin architectural unique dans la région et qu'elle méritait sûrement un meilleur sort ».

Malgré cela, la ville de Bécancour déposa en septembre 1995 un projet de règlement pour autoriser la demande de sa démolition par la société du parc industriel. Petite anecdote concernant cette demande : j'ai appris que le directeur général de la Société du Parc industriel et portuaire de Bécancour (SPIPB), Pierre Clouâtre, était tellement confiant d'obtenir le permis qu'il aurait dit à au moins une personne qu'elle pouvait bien aller chercher les rampes d'escalier et les moulures en noyer, puisque de toute façon tout serait détruit, ce que ladite personne fit bien évidemment. En décembre de la même année, suite à une demande du comité de sauvegarde de la villa Angus MacDonald (nom incorporé du comité initial), la ville, sous la gouverne de Maurice Richard qui était redevenu maire en novembre de la même année, accepte de reporter l'adoption de 6 mois en autant que les membres du comité de sauvegarde de la maison Angus MacDonald présentent un projet réaliste et réalisable d'utilisation de la maison. Finalement, le projet de règlement de démolition fut remis aux calendes grecques et la ville s'en lava les mains, étant donné qu'elle était sur le territoire du parc industriel. Le projet sera donc déposé à la SPIPB qui, en attendant, ne demandait plus la démolition du bâtiment, mais le laissait quand même dépérir d'année en année.

Ce qui n'empêcha pas les membres du comité, auquel s'adjoignit Alain Roy, agronome de la table de concertation agroalimentaire du Centre du Québec, de travailler fort pour présenter un projet réaliste et réalisable, mais en ne brûlant pas les étapes.

D'abord en obtenant l'expertise de l'architecte Roger Villemure et en engageant l'archéologue Marc Lavoie, qui, avec trois étudiants, firent des fouilles pour déterminer l'importance historique du site en découvrant les vestiges du manoir de Pierre Robineau de Bécancour à quelques pas de la villa MacDonald.

Finalement, après plusieurs consultations de divers spécialistes, le comité proposa un projet de transformation de la villa en maison d'hôte selon un modèle utilisé par Norsk Hydro en Norvège. En gros, le bâtiment, une fois rénové, pourrait accueillir des visiteurs et surtout des cadres des maisons mères des entreprises du parc n'habitant pas dans la région, par exemple de France (Pechiney), de Norvège (Norsk Hydro), d'Allemagne (SKW) ou même du continent américain, Montréal, Toronto, New York pour les autres usines comme Uniracord, C.I.L. Ces personnes, au lieu d'une chambre d'hôtel, pourraient bénéficier d'une chambre, d'un salon, d'une salle à manger (repas fournis par un traiteur)

dans un cadre magnifique à quelques pas des usines tout en pouvant faire des affaires avec des collègues d'autres entreprises. De plus, le projet prévoyait l'aménagement extérieur d'un verger et de jardins avec des variétés patrimoniales et des panneaux d'interprétation rappelant l'histoire du site. À cet égard, le professeur Martin rappelait souvent que l'île Montesson était un des seuls sites de la vallée du Saint-Laurent dont les terrains n'avaient pas été perturbés par la construction de routes et d'édifices, les seules perturbations étant les charrues des cultivateurs et quelques solages de maisons et chalets au bord de la rivière. Le rapport contenait également une première évaluation des travaux par l'architecte Roger Villemure.

La ville refusant toujours de s'impliquer, le rapport fut présenté au conseil d'administration du parc industriel et à son PDG Pierre Clouâtre. Leur réponse fut claire et nette : c'était un beau projet, mais pas sur l'île Montesson. Il nous offrait d'acquérir l'édifice pour 1 \$, mais de le déménager en dehors du parc, supposément parce que le site faisait partie de la zone tampon entre le parc et le secteur Bécancour. De plus, il ne fallait pas espérer aucune aide de financement de leur part. Le comité considérait que c'était là un faux argument compte tenu que les nombreux résidents de la rue Montesson n'ont jamais été importunés par cette fausse zone tampon. Enfin, il était certain que le comité ne pouvait accepter le déménagement, car le site était aussi important que la maison. On était devant un cul-de-sac. Le comité a même déposé une nouvelle proposition pour que la maison soit vendue pour 1 \$ à un particulier qui lui en prendrait vraiment soin, ce qui fut également refusé.

Il était bien évident pour les membres du comité que le projet ne serait pas réalisé, car, en tout état de cause, nous pensions que les premiers bénéficiaires et commanditaires d'une telle maison d'hôte seraient les usines du parc et la SPIPB. Devant leur refus, tout tombait. Et il arriva ce qui devait arriver : la maison fut incendiée en 2006, étant devenue au fil des ans une passoire pour les squatters qui s'y réchauffaient en faisant des petits feux à même le plancher de bois ! Fin de l'épisode, mais un goût amer provenant de la gestion de ce dossier par la SPIPB et la ville de Bécancour.

Durant toute cette période « post-politique », j'en profitai pour m'inscrire à un certificat en histoire de la culture matérielle à l'UQTR, deux cours par année durant 5 ans. Par la suite, je me suis inscrit pour un deuxième certificat en histoire, mais j'ai abandonné après quelques cours que je trouvais beaucoup moins intéressants que ceux du premier certificat. J'ai commencé également à écrire une chronique historique mensuelle dans le journal Le Jaseur du secteur Bécancour dès sa création en mars 2004 jusqu'à la fermeture du journal en 2017, soit environ 120 articles couvrant divers aspects du

secteur durant cette période. Aline étant responsable de la mise en page du journal, j'avais intérêt à produire à temps.

- **Vers la retraite... dans les pommes**

La fin du millénaire se termine sur une note beaucoup moins joyeuse. Le 8 décembre 2000, Aline, François et moi étions partis à Montréal visiter Henriette, la sœur d'Aline. De retour à la maison vers minuit, les lumières de notre maison sont allumées et l'auto de mon frère Guy est stationnée devant notre porte : mauvais présage. En effet, ma mère avait reçu la visite de policiers de la Sûreté du Québec en fin d'après-midi qui se demandaient si elle savait où étaient les voisins. Elle s'empressa de leur dire que c'était son fils et, c'est alors qu'ils lui annoncèrent que son petit-fils Marc-André avait eu un accident d'auto vers 17h30 à Saint-Zéphirin et qu'il avait été conduit à l'hôpital de Drummondville. Elle a, par la suite, appelé Guy, qui s'est rendu à Drummondville avec Jocelyne pour voir Marc-André. On leur dit que son état était considéré grave et qu'il serait transféré le soir même au centre hospitalier universitaire de Sherbrooke, un hôpital plus spécialisé, Trois-Rivières ne pouvant l'accueillir. Ils sont donc revenus à la maison pour attendre notre retour et nous en informer.

Dès notre arrivée, nous avons appelé à l'hôpital et on nous dit d'attendre au lendemain, parce qu'il doit passer une série d'examens qui dureront toute la nuit. On nous met même en garde de partir, car, en cette journée du 8 décembre, il y a eu beaucoup d'accidents dus aux routes glissantes. Nous attendrons donc au lendemain ayant nous-mêmes dû changer de conducteur à Repentigny pour cause de fatigue. C'est un voyage difficile, on n'ose pas parler, qu'est-ce qu'ils vont nous dire, la route est longue! On apprendra que les documents médicaux de Drummondville mentionnaient déjà « poly-trauma TCC sévère »), beaucoup de dommages et qu'ils ne peuvent se prononcer pour la suite. Il sera gardé dans le coma plusieurs jours. On identifiera le 3<sup>e</sup> jour, qu'il faut l'opérer rapidement à cause de la découverte d'une cassure des vertèbres 1 et 2 au cou. Le risque de devenir tétraplégique est élevé à chaque mouvement et déplacement. Suite à cette opération, il portera un collier cervical pendant plusieurs mois.

Le 17 décembre, Aline l'accompagnera lors de son transfert par ambulance à l'hôpital Ste-Joseph de Trois-Rivières. Il a conscience de son environnement, est désorienté par moments et peine à trouver ses mots. Il y restera jusqu'au 8 janvier 2001 avant d'être transféré à l'hôpital Cooke pour des traitements en rééducation et des séances de physiothérapie. Avec promesse de bien respecter les consignes du physio et notre accord (faut dire qu'il a besoin de nous pour de nombreux aspects), il est autorisé à revenir à la maison du vendredi au dimanche de fin janvier à fin mai. En juin, la récupération est

satisfaisante, il n'a plus besoin de chaise roulante et il peut vivre avec nous toute la semaine. Cooke propose un service de taxi à ceux qui, comme lui, ont besoin de réhabilitation, c'est ce qui lui permettra de vivre avec nous à temps plein et de pouvoir continuer les traitements, car Aline et moi travaillons encore. Je ne me souviens plus quand exactement on lui a retiré son collier. Enfin il peut reprendre un peu de sa liberté !

En septembre 2001, le neurochirurgien Alain Bilocq de Trois-Rivières, après examen, lui recommande fortement de subir une 2<sup>e</sup> opération car la soudure au cou est trop fragile. Encore risque de devenir paraplégique, s'il fait une chute ou subit un choc. Ce qui fut fait et bien fait. La SAAQ le juge inapte à l'emploi en raison des séquelles crâniennes et lui attribue une rente mensuelle (merci madame Payette pour la création de cette société).

Après 6 mois à la maison, il prit un loyer tour à tour à Nicolet, puis à Saint-François du Lac sur le bord de la rivière. Il s'achète même un yacht qu'il peut amarrer derrière chez lui. Il est un très bon pêcheur, la barbie et le doré de la rivière Bécancour, l'esturgeon du fleuve ou encore le saumon du lac Ontario, les poissons plus exotiques de France ou de Cuba, il les a pêchés... et remis à l'eau ou fait cadeau si un ami pêcheur veut le déguster ! Si j'ai pu l'initier à la petite pêche à la ligne lorsqu'il était jeune, il a depuis ce temps largement dépassé le maître, comme j'ai pu le réaliser lors d'un voyage de pêche au saumon sur le lac Ontario.

Après le décès de ma mère en 2003, nous avons loué la maison pendant quelques années, avant de la transférer à Marc-André en 2006 où il demeure depuis ce temps. On peut ainsi le voyager pour ses différents rendez-vous ou pour ses courses, car son handicap visuel l'empêche d'obtenir son permis de conduire. Mais il peut quand même se déplacer en tricycle électrique pour se rendre dans les paroisses environnantes. Avant son accident, Marc-André avait suivi, un cours d'élagage à Québec, avec son ami d'enfance Denis Mailhot, mais il n'a pas eu le temps de pratiquer son métier. L'un de ces plus grands regrets, c'est de n'avoir plus la maîtrise nécessaire pour jouer de la guitare. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, car il voulait s'inscrire à l'école de musique de Gilles Valiquette, projet dont il nous avait parlé deux jours avant l'accident.

Dans l'énervement des événements et le stress, il est fort probable que nous ayons oublié certains détails. Mais celui-ci est très spécial pour Aline. Henriette avait offert à Aline un coq qui, disait-elle, qui lui porterait chance. Il trône encore sur l'armoire du corridor. En débarquant de l'auto, le coq avait une patte de cassée ! Aline n'est pas superstitieuse, mais après plusieurs mois d'attente pour connaître comment Marc-André s'en sortirait, elle se demande encore si c'était un signe de quelqu'un d'en haut. Henriette était la

tante préférée de Marc-André, celle que l'on a vu le plus souvent à cause de la distance. Du haut de ses 4 ans il a affirmé «ma tante Henriette, elle ne m'a jamais choqué (contrarié) ! ».

En 2004, Pépinière l'Aiglon avait terminé sa récolte de cèdres et je pouvais maintenant penser à un projet de retraite en plantant sur une partie du terrain 150 jeunes pommiers qui devaient commencer à produire dans 8 à 9 ans. L'autre partie fut cultivée pendant 3 ou 4 ans par Pierre Duplessis pour du maïs, des carottes et des choux. Par la suite, j'ai utilisé entièrement le terrain en plantant 300 cerisiers, des poiriers et d'autres pommiers greffés et élevés par moi-même suite à de nombreux essais et erreurs et avec quelques cours, conférences et lectures sur le sujet. Je préparais ainsi un projet de retraite.

### **Vers la retraite... dans le patrimoine**

Cependant, en 2008-2009, un téléphone de Bernard Roberge changea un peu mes prévisions. Suite à une demande de la conseillère de Saint-Grégoire, Gaétane Désilets, conseillère du secteur St-Grégoire, Bernard m'invite à faire partie d'un comité de réflexion pour étudier la proposition de deux promoteurs invitant la ville de Bécancour à investir dans un projet de centre d'interprétation de la charpenterie navale. Ils suggéraient que ce centre soit construit sur le site d'un chantier naval des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, géré par la famille Cormier, situé sur le bord du lac Saint-Paul, d'où mon invitation à rejoindre le comité. Jacques Duhaime, René Bergeron ainsi que Charles Morrisette et Barbara Dubuc de la Société du vieux moulin de Saint-Grégoire étaient les autres membres.

Après plusieurs discussions, il fut convenu qu'il serait bénéfique de fonder à Bécancour une société d'histoire et de patrimoine. Cette dernière pourrait se pencher sur le projet du centre d'interprétation, ainsi que toute question liée à l'histoire, au patrimoine et aux commémorations. Le comité a donc sollicité la ville pour l'obtention d'un budget opérationnel, un espace adéquat pour un bureau et un centre d'archives, et que cet espace soit localisé au centre de la ville afin de mieux desservir la population. Faute d'une réponse positive de la ville, le projet de création de cette société fut abandonné, le comité cessant de se rencontrer durant presque un an. Pour sa part, la Société du Vieux Moulin décida de se retirer du comité et de mettre plutôt ses énergies sur le fait acadien et, dans ce cadre, elle se disait intéressée par le projet d'interprétation du chantier naval opéré par des Acadiens (cette société changea de nom en 2011 pour celui de Société acadienne Port-Royal).

En résumé, le projet de société d'histoire et du patrimoine fut relancé suite à l'achat du couvent de Saint-Grégoire par la ville de Bécancour pour plus de 600 000 \$ (ce qui, selon moi, est une somme largement excessive pour ce bâtiment). La ville nous proposait un local ainsi que le soutien de Monique Manseau de la MRC de Bécancour. L'offre de la ville n'était pas extraordinaire. D'abord l'emplacement à Saint-Grégoire, à l'extrémité ouest de la ville, un local exigu pour des archives et le budget insuffisant pour engager du personnel administratif. Malgré tout, les membres du comité provisoire ont accepté l'offre de la ville, et c'est ainsi qu'est né officiellement le futur Patrimoine Bécancour en 2011 et que les membres du premier conseil d'administration me firent la confiance de me nommer président du nouvel organisme, quelques mois après ma retraite de la commission scolaire de la Riveraine.

Pour sa part, Aline était déjà à la retraite depuis trois ans, pendant lesquels elle suivit des cours d'anglais presque à temps plein, en plus de s'entraîner au nouveau gymnase de Wôlinak, d'être bénévole à la bibliothèque et de s'occuper du journal Le Jaseur. Nous en avons profité pour faire plusieurs beaux voyages dans différents pays. En 2003, j'ai également apprécié un voyage avec Aline et François à Cancun, accompagné de ma sœur Mireille, de sa conjointe José et de leurs deux enfants. Malgré un diagnostic récent du cancer du sein, Mireille tenait à faire ce voyage pour faire un pied de nez à la maladie. Heureusement, les traitements ont réussi avec succès.

À l'automne 2014, nous avons également ouvert officiellement le verger Nicolas-Perrot au public avec une annonce sur Nicolas-Perrot, quelques publicités et l'ouverture d'une page Facebook. Mais qui dit ouverture au public dit également disponibilité en tout temps pour répondre, même si la clientèle ne se bousculait pas. C'est un peu normal, nous avons un très petit verger, environ 200 arbres, par rapport aux autres comme BelPom à 3 000 pommiers ou Verger Nicolet à près de 10 000. Je sais pertinemment que la « concurrence » offre plus de variétés de pommes, et c'est sans compter l'attrait des familles pour les activités connexes comme la balade en tracteur, nourrir les petits animaux de la ferme, en plus d'offrir des produits



Verger Nicolas-Perrot et résidences de Raymond et Aline ainsi que celle de Marc-André



dérivés tels que le jus, le cidre, les tartes aux pommes, la compote, etc. En revanche, nous avons quelques avantages pour les gens du secteur, venir acheter des pommes à vélo ou à pied et en plus petites quantités, compte tenu de la proximité. Avec moins de personnes sur le terrain, les familles ne s'inquiètent pas pour leurs enfants et il n'existe pas d'embouteillage. Nous avons la prétention d'offrir un verger accueillant, où les pommes tombées sont ramassées à tous les jours et où les champs sont tondus régulièrement. Finalement, même si nous ne sommes pas bio, l'utilisation de pesticide est limitée au minimum et stoppée au moins 45 jours avant toute récolte, pour que la pluie ait le temps de mieux laver les traces de pesticide. Au global, avec le temps mis pour l'élagage, l'éclaircissage des pommes, les traitements, la tonte, le ramassage, etc., le verger fut un très mauvais investissement en terme financier et, comme je dis souvent, j'aurais fait plus d'argent en travaillant plus longtemps à la commission scolaire, mais aurais-je été plus heureux? Et surtout, je n'aurais jamais bénéficié d'un aussi bel environnement tout en gardant en mémoire le verger de mon père Cormier.

Je reviens à Patrimoine Bécancour dont les débuts ont été assez modestes en termes de d'accomplissements : quelques cours de généalogie et de conférences sur l'histoire et le patrimoine à la salle Nicolas-Perrot. Mais l'année 2014 a été significative pour l'organisme, car nous avons pu acheter le presbytère de Sainte-Angèle que nous avons converti en notre centre administratif. Au fil des ans, on y a aménagé une salle d'archives, un centre documentaire et une salle de cours pour la généalogie. En somme, l'acquisition de ce presbytère a pu se réaliser grâce au travail d'un comité de citoyens de Sainte-Angèle qui, sous l'impulsion de Jean-Pierre Leduc, a pu convaincre les marguilliers de la Fabrique de Notre-Dame de l'Espérance, non seulement de garder à ce bâtiment un usage public pour cet édifice, mais aussi de le céder à Patrimoine Bécancour pour un prix largement inférieur au marché (120 000\$ payable en 24 paiements annuels de 5 000\$ sans intérêts). L'implication financière de la ville de Bécancour a également été décisive pour finaliser la transaction (subvention de 30 000\$ à la Fabrique) et elle subventionne également les opérations de Patrimoine Bécancour.

En 2015, Patrimoine Bécancour s'est passablement impliqué dans l'organisation des fêtes commémorant le 50<sup>e</sup> anniversaire de la création de la ville. Parmi ses contributions : l'organisation d'une fin de semaine du patrimoine à Précieux-Sang, l'exposition extérieure de panneaux d'interprétation sur l'histoire de la fondation de la ville, une conférence présentée par Jacques Lacoursière, ainsi qu'un premier concours de menteries. Au fil des ans, ce dernier événement deviendra bien plus significatif et profitable pour Patrimoine Bécancour, qui est à la fois un organisme sans but lucratif (OBNL) et organisme agréé de bienfaisance autorisé.

Je me suis permis de participer à ce concours de menteries à quelques reprises, ayant mérité une fois le trophée du meilleur menteur. Mais ce n'est rien en comparaison de mon frère Guy qui détient trois titres. Heureusement qu'André et Gaby n'ont pas été témoins, ils se seraient bien demandé ce qu'ils ont fait au bon Dieu pour avoir engendré de tels menteurs! Plus sérieusement, en tant que président, je suis souvent à « l'avant-scène », mais sans la contribution des membres des différents conseils d'administration au cours des 13 dernières années, la scène n'existerait même pas.



Janvier 2025

En 2014, mon fils François, qui était étudiant à l'université Laval, a commencé à fréquenter Jade Gosselin qui vient du secteur Grand-Mère. Elle venait de terminer sa formation d'opticienne au CEGEP Garneau de Québec et travaillait dans un bureau d'optométriste de Shawinigan. Après deux années en génie minier, François changea d'orientation pour la géomatique. Après l'obtention de son diplôme, il commença son stage chez René Beaudoin de Saint-Grégoire, mais le termina plutôt chez Auger Dubord de Nicolet qui lui offrit d'avance un emploi régulier. Il est désormais un actionnaire de l'entreprise qui possède des bureaux à Nicolet, Bécancour, Saint-François-du-Lac, Drummondville et Québec. En 2017, les deux tourtereaux commencèrent une vie commune en louant un appartement à Bécancour. Après plusieurs mois, Jade a été embauché et est également depuis peu actionnaire d'Optoplus à

Nicolet. En 2020, mon frère Guy leur vendit sa maison de la rue Cartier, toujours à Bécancour, pour déménager à Trois-Rivières. En décembre 2022, ils nous annoncèrent LA GRANDE NOUVELLE : Jade était de nouveau enceinte après l'épreuve d'une fausse couche l'année précédente. Le 8 août 2023 naissait donc un beau bébé qui sera nommé Laurent pour la joie des parents et bien sûr de celles des grands-parents « des deux bords » Sylvain Gosselin et Chantal Duplessis ainsi qu'Aline et moi ! Et, bien évidemment, c'est le plus beau et le plus fin de tous les bébés.

La venue de ce petit-enfant, qui, on ne sait jamais, sera peut-être suivi d'un autre ou d'une autre, marque d'une certaine manière la fin de mon histoire à 73 ans. Jusqu'à présent, je me considère chanceux d'être en bonne santé, d'avoir encore toute ma raison et de ne pas être touché par cette terrible maladie d'Alzheimer, redoutée de tous. Être

encore en amour et vivre encore avec ma chérie 53 ans après un coup de foudre, d'avoir nos deux enfants près de nous que l'on aime chacun à sa façon, d'avoir Jade que nous avons beaucoup de bonheur à côtoyer et surtout qui « fusionne » bien avec François.

Ma sœur Mireille demeure maintenant seule à Montréal depuis 3 ans suite au décès de sa conjointe José que j'appréciais beaucoup. Elles ont élevé deux enfants : Meili, adoptée de Chine, et Félix, d'Haïti. Elle est maintenant mamie de 5 petits-enfants, si on inclut les deux enfants de Julien Proulx (de Michèle Proulx) qu'elle a toujours considéré comme son fils.

Ma belle-sœur Rhéa, elle aussi à la retraite, vit à Cap-Rouge et continue de s'impliquer et de s'impliquer dans des projets humanitaires à Québec et à l'étranger. On se visite quelquefois par année, toujours avec plaisir.

Finalement, mon frère Guy et sa conjointe Jocelyne depuis 51 ans, vivent à Trois-Rivières, reçoivent régulièrement leur fille Geneviève et leur petite-fille Marianne qui demeurent à Saint-Étienne-des-Grès. Par contre, c'est par *facetime* qu'ils contactent le plus souvent leur fille Stéphanie et ses 4 petits-enfants qui habitent en Australie. Cet éloignement leur a permis de découvrir ce grand pays en les visitant plusieurs fois au cours des ans et d'accueillir cette « visite rare » à quelques occasions !

Il y a encore très peu de temps, il ne m'était jamais venu à l'idée d'écrire mon histoire. Si je le fais, c'est un peu la « faute » à Jean-Guy Dubois qui m'a vendu l'idée du projet Mémoires vivantes, ce beau projet adopté par Patrimoine Bécancour ayant pour but d'aider et d'accompagner toute personne désirant sauvegarder son histoire de vie, que ce soit sous forme écrite ou par des moyens audio-visuels. L'idée étant de sauvegarder, d'archiver et de rendre public ces histoires pour les générations à venir. Si on demande aux autres de le faire, c'est un peu gênant de ne pas prendre le bateau.

Après coup, même si j'ai passé beaucoup de temps à l'ordinateur, je ne regrette pas du tout les efforts et suis même prêt à remercier publiquement Jean-Guy pour m'avoir montré la voie !

## Annexe 1 : L'établissement des Cormier le long du fleuve

### Première génération Jean

En arrivant à Bécancour notre ancêtre Jean est parti de zéro, aidé par l'héritage de sa femme Marie Angélique Ducharme qui a hérité de son père d'une terre de  $3 \frac{1}{4}$  arpents « considérablement augmentée (re : enrichie) par son père et son beau-père » bordée par le fleuve Saint-Laurent. Le couple peut ainsi laisser à la fin de leur vie une terre à chacun de leurs trois fils dont la terre principale (celle bordée par le fleuve) à laquelle fut ajoutée  $1 \frac{1}{2}$  arpent.

En résumé, Jean est propriétaire d'une terre de  $4 \frac{3}{4}$  par 20 qui est délimitée par le fleuve et sur lequel se trouve une maison bâtie.

Jean fils et Joseph reçoivent chacun une terre d'environ  $2 \frac{1}{2}$  par 20 arpents prise à l'arrière de la terre paternelle (notaire Antoine Isidore Badeaux 21-01-1793). Pour sa part un autre fils Alexis, qui est l'héritier principal, reçoit les biens meubles et immeubles dont la terre principale de  $4 \frac{3}{4}$  par 20 arpents plus ou moins bornée au fleuve Saint-Laurent en face de Cap-de-la-Madeleine. (Notaire Nicolas-Benjamin Doucet, 12 novembre 1807).

### Deuxième génération Joseph

Joseph, en plus de la terre et des quelques animaux reçus de son père lors de son mariage le 25 janvier 1793, réussit à s'acheter une deuxième terre de  $2 \frac{1}{2}$  par 14 arpents située le long du fleuve au sud-ouest de son frère Alexis (notaire Joseph Badeaux, 22-02-1809). Il acquiert également une terre de  $2 \frac{1}{4}$  par 20 arpents dans le rang du Petit Bois et un  $\frac{3}{4}$  d'arpent de prairie le long du fleuve. Joseph et son frère Alexis possèdent donc à eux deux  $7 \frac{1}{4}$  arpents de terre en bordure du fleuve. ( $4 \frac{3}{4}$  pour Alexis et  $2 \frac{1}{2}$  pour Joseph).

Après le décès de son épouse Marie-Louise Levasseur, Joseph fait don de ses biens meubles et immeubles (4 terres) à son fils Moïse (notaire Joseph Badeaux, 6-08-1832).

En résumé, Joseph est propriétaire de 4 terres :

- ❶ une de  $2 \frac{1}{2}$  arpents X 20 située à l'arrière de la terre bornée par le fleuve;
- ❷ une de  $2 \frac{1}{4}$  arpents X 20 dans le rang du Petit Bois;
- ❸ une de  $\frac{3}{4}$  d'arpent X 2 de prairie le long du fleuve;
- ❹ une  $2 \frac{1}{2}$  arpents X 14 située en bordure du fleuve avec maison bâtie.

### Troisième génération Moïse

Moïse, en plus des 4 terres reçues en héritage de son père, fait l'acquisition d'une autre terre située au nord-est de la sienne, toujours le long du fleuve, d'une superficie de  $2\frac{1}{2} \times 18$  arpents avec maison. (Notaire Joseph Jutras 8 avril 1861). Cette terre lui fut vendue par Louis Cormier, qui l'avait reçue de son père Isaïe et ce dernier de son père Alexis. La maison en question est décrite comme en médiocre état (probablement la maison initiale de Jean). La superficie totale des lots propriété de Moïse totalise 137 arpents selon le cadastre abrégé de la Seigneurie de Bécancour par Heney Judah le 24 janvier 1861.

En résumé, Moïse père est propriétaire de **6 terres** :

- ❶ une de  $6\frac{1}{8}$  arpents  $\times$  19 environ, située en bordure du fleuve avec deux maisons bornées par le fleuve;
- ❷ une de  $2\frac{3}{8}$  arpents  $\times$  17 dans le rang du Petit-Bois;
- ❸ une de  $\frac{3}{4}$  d'arpent  $\times$  2 de prairie le long du fleuve;
- ❹ une de  $\frac{1}{2}$  arpent  $\times$  8 située en bordure du fleuve;
- ❺ une de forme irrégulière de 17 arpents en superficie dans la concession LaRocque;
- ❻ une de  $\frac{1}{2}$  arpent  $\times$  21 dans la concession LaRocque.

### Quatrième génération Charles

Lors du mariage de son fils, que je nommerai Moïse fils, le 10 juillet 1872, son père lui donne l'ensemble de ses biens meubles et immeubles, incluant 2 maisons (Notaire Antoine Onésime Désilets, 6-07-1872). Comme on l'a vu dans le texte, le don était également conditionnel au respect de plusieurs conditions, notamment la garde de ses frères et les dots à verser lors des mariages de ses sœurs. Mais la principale condition concernait notre ancêtre, son frère Charles à qui il devait remettre la moitié de son héritage si ce dernier décidait de ne pas poursuivre ses études universitaires, ce que fit Charles qui quitta le collège en 1874 lors du décès de son père. Le partage des biens entre les deux frères se fit le 5 octobre 1882 devant le notaire Joseph Achille Blondin.

Suite à ce partage, notre ancêtre Charles hérite de la maison où résidaient ses parents, bâtie sur la terre de  $6\frac{1}{8}$  arpents par 19 arpents divisée en deux : partie S-O à Charles et NE à Moïse fils par 15 arpents (partie S-O. du lot 13), cette maison probablement bâtie par Joseph est la dernière habitée par des Cormier.

En résumé, Charles est propriétaire de **3 terres** :

- ❶ une d'environ 3 arpents X 15 avec maison bornée au fleuve (lot 13 partie S-O);
- ❷ une de 2 ½ arpents X 24 dans la concession du Petit Bois (lot 201);
- ❸ une de forme irrégulière de 17 arpents dans la concession LaRocque (lot 530).

### Cinquième génération Omer

Le 27 août 1934, Charles et son épouse Emma Rheault font un don entre vifs à leur fils Omer des mêmes propriétés reçues en octobre 1882, soient les immeubles : partie S-O du lot 13 et le lot 201 du cadastre de Sainte-Angèle ainsi que le lot 530 du cadastre de Bécancour.

Ce sont ces mêmes lots qui furent acquis par le Trust General du Canada le 11 mars 1964.



Lot 13 : premier établissement de Jean Cormier. Ce lot a été la propriété en tout ou en partie de ses descendants jusqu'à l'achat par le Trust General en 1964

## Lignée Ancestrale paternelle en Amérique





